

Hermann Iline

La Danse et la Marche



La Danse et la Marche

Il faudrait danser la pensée - Valéry

Avant-propos

L'existence humaine se déroule dans deux sphères, presque sans intersection, - la réalité et le rêve. Il est, donc, normal de chercher dans notre conscience des oppositions entre ce qui est lyrique et ce qui n'est que pragmatique. Tout ce qui est lyrique se réduit aux métaphores : l'art, la noblesse, l'intelligence, le bien, la solitude, l'amour, la proximité. On peut leur opposer des concepts : la science, le calcul, la règle, la société, l'intérêt, l'égoïsme.

En simplifiant le tableau, on oppose un poète solitaire au philistin grégaire. Il est évident que le bien-être matériel et la civilisation sont dues au second personnage ; tandis que la culture et la vie émotive caractérisent le premier.

Le contenu penche du côté philosophique. Ce genre d'écriture poétique étant plus évolué outre-Rhin, la prépondérance germanique, dans les citations, est justifiée. D'autres auteurs – grecs, latins, français, russes, italiens, espagnols – complètent la liste de mes lectures habituelles. En tout cas, toutes les citations ne servent que de cadres à mes propres tableaux.

Enfin, mon goût intellectuel fait apprécier le commencement beaucoup plus que le parcours ou la finalité (ces deux dernières démarches devraient relever du lecteur). Dans l'art du commencement, rien ne vaut un aphorisme, d'où le déni du questionnement, des développements inertiels ou techniques. Je ne présente que des réponses particulières, ouvertes aux questions universelles. Je sais que tous pratiquent l'inverse.

Une bonne maxime, visant l'effet d'un éclair, le rate toujours, puisque celui-ci n'est que bruit et lumière, matières communes. C'est la caresse, c'est-à-dire ombre et musique, qui est l'outil d'aphoriste.

Tous les scientifiques et artistes de l'Antiquité pré-socratique étaient poètes, et la poésie est l'apothéose de l'art laconique. L'hexamètre et non pas le syllogisme était leur élément naturel. Platon commença à injecter de la prose discursive dans l'écrit rhapsodique, qui aurait dû rester essentiellement poétique, pour faire parler nos sens, et le fastidieux Aristote acheva cette chute vers un verbalisme insipide du bon sens.

En philosophie, un maître doit être à l'aise dans la profondeur et dans la hauteur, dans le logos et dans le mythos, dans le rationnel et dans l'irrationnel. Dans la création, l'opposition principale est ailleurs : entre la grisaille et l'éclat, entre le bruit et la musique, entre l'indifférence et le bien.

La poésie fut à l'origine de tous les genres littéraires, puisque l'homme naît poète ; c'est la cité qui le rendit prosaïque. Inaptes de poétiser, les philosophes se mirent à écrire en prose. Il se détournèrent de ce qui reproduisait des rythmes - que ce soit le cœur ou la raison - pour se vouer à l'arythmie, à l'arithmétique, à l'algorithme. Et cette nouvelle espèce contribua pour l'extinction de l'originelle.

La création peut intervenir aussi bien dans ce qui se fait que dans ce qui se dit ; elle en donne même la valeur. Malheureusement pour le Verbe, qui, pendant les millénaires, avait dominé l'action, il s'enlise désormais dans la routine d'une manière encore plus radicale que l'action. La musique, occultée par le bruit de l'époque, abandonne le Verbe ; il n'y a plus de rythmes verbaux, capables de défier les algorithmes des robots. Il y a plus de créativité en technologies qu'en mythologies.

La poésie – l'*enveloppement* musical d'une image, d'un état d'âme, d'une impression, d'une mélodie ou d'un rythme. Leur *développement* discursif, inévitablement, sera de la prose, qui est un métier à part ; c'est dans ce piège que tombèrent [Baudelaire](#) et A.Rimbaud, dans leurs exercices hors rimes et mesures.

Les seuls génies, à la fois poétiques et prosaïques, - [Goethe](#), Hugo et Pouchkine. Aucun autre poète ne maîtrise la musique des mots discursifs. Chateaubriand, [Nietzsche](#) et Nabokov ne sont bons qu'en prose. La prose vise le fini, elle est le parcours, la clôture de nos frontières. La poésie vise l'infini, mais elle n'est que dans le passage à la limite, dans l'élan asymptotique au sein d'un Ouvert.

La prose vaut par son fond, et la poésie - par sa forme ; mais un aphorisme, ce n'est qu'une frontière entre une forme finale et un fond initial ; sa valeur n'est donc accessible qu'à celui qui aime la perfection de la forme et maîtrise la naissance du fond.

Dans mon écrit, la langue et les objets, que je dois, immanquablement, évoquer, étant une propriété commune, il est impossible que je n'écrive que de mon intérieur ; de même, il est impossible de ne maintenir que le ton poétique,

une part routinière s'y glissera, prosaïquement. La valeur de mon écrit apparaît après l'élimination du commun langagier, non poétique ; ce qui reste ne peut être que des aphorismes ou des maximes, que les autres, à tort, appellent idées.

La maxime permet de maintenir la hauteur *maximale* ; la danse, laconique, planante et altière, se réduit à l'élan et veut ne s'adresser qu'au lointain, qu'aucune marche ne rapproche ni ne touche.

Que je colle mon nez à la vie, ou bien que je me livre à l'imaginaire le plus débridé, mon écrit portera la même part de mon talent, de mon savoir ou de mes inquiétudes. Pour qu'une vie naisse de mes pages, seul mon talent est nécessaire. La vie n'a pas de musique à elle, elle est pleine de bruits, que la lyre ou l'esprit traduisent en notes. Si je peux vivre ce qui est écrit, c'est que c'est un mauvais écrit ; le bon n'est fait que pour me faire rêver.

Obscure hypothèse : entre l'écriture et le Verbe existerait le même rapport qu'entre le vrai de l'homme et la Vérité divine, entre le visage d'homme et la Face de Dieu. Prosateurs et fanatiques vivent, chacun, dans une des extrémités de ce lien, le poète est le lien lui-même.

Le sentiment et la pensée, évidemment, accompagnent toute action, mais mesquinement, en se profanant. On devrait les tenir à l'écart des itinéraires arbitraires de nos bras ; le cœur et l'esprit devraient se confier à l'âme, qui se voue à la musique de ses états et se détourne du bruit des états du monde.

Ton soi connu s'exprime à travers ton devoir-conscience (attaché à l'étendue que foulent tes pieds) et ton pouvoir-connaissance (formé dans la profondeur de ton esprit). Ton soi inconnu est responsable de ton vouloir-passion (stimulé par la hauteur de ton âme). Ce sont trois dimensions de ton valoir-noblesse – l'action, la réflexion, l'élan. Le choix capital, dans ton existence (la première dimension), est le choix du lieu de ton essence (les deux dernières dimensions) – puiser dans la profondeur inépuisable ou tendre vers la hauteur inaccessible. Le dernier choix est propre des poètes et des bons philosophes.

Les métamorphoses du savoir : de la vérité déclarée à la vérité prouvée - un pouvoir consolidé, de la vérité prouvée à la vérité déclarée – un vouloir osé. La loi de savant ou le caprice de rêvant. Le devoir, scientifique et dogmatique, ou le valoir, lyrique et sophistique.

Il doit y avoir des ondes, invisibles et inaudibles, ondes des émotions potentielles, et qui traversent notre conscience, sans en être perçues ; l'art est cet outil décodeur, qui traduit ces ondes en musique particulière plutôt qu'en bruit universel.

Que je dissimule tous les faits de ma vie, ou bien que j'y obéisse à une sincérité impitoyable, les résultats seront, en tout point, comparables, dès qu'il s'agit d'entendre la vraie musique de mon âme. Et je comprendrai, que savoir éliminer tout bruit des faits et créer autour de mon soi un silence des choses, en est le moyen le plus sûr.

Mes forces banales développent, en toute liberté, le bruit de mon soi connu ; mes forces supérieures enveloppent, dans une obéissance enchantée, la musique de mon soi inconnu. La liberté n'apporte rien à l'âme ; la servitude déprave l'esprit.

Je ne traduis pas mes états d'âme, je les réinterprète ; ni l'authenticité ni la fidélité, mais la créativité ; il s'agit de rendre l'élan et non pas un état ou même une hauteur ; il y faut un esprit maître et non pas une raison servile. Plus l'âme est ardente et perdue, plus froid et concentré doit être l'esprit, pour produire des reflets crédibles. L'esprit déséquilibré créera du bruit plutôt que de la musique.

Noblesse, Art, Intelligence

Les yeux, plus que les oreilles, nous font découvrir la musique du monde ; son bruit, capté en surface par des oreilles muettes, fait geindre sur le silence du monde, mais filtré par des yeux, sourds à la profondeur, il laisse entendre de hautes mélodies. *La conscience parfaite est un chant, une simple modulation des états d'âme* - Novalis - *Das vollkommene Bewußtsein ist ein Gesang, bloße Modulation der Stimmungen.*

Être entier par le regard (syncrétisme de hauteur) et fragmentaire par les choses regardées (éclectisme d'étendues sélectives). Le regard est vecteur apriorique de valeurs, et les choses n'en sont que porteuses apostérieures. L'intensité du regard est au-dessus de la pénétration métaphysique. *En pensant en termes des valeurs, la métaphysique s'interdit de ne livrer l'être qu'au regard* - Heidegger - *Durch das Wertdenken fesselt sich die Metaphysik in die Unmöglichkeit, das Sein nur in den Blick zu bekommen* - sous un bon regard l'être ne fait pas que marcher, il se met à danser.

L'appel du large émane du haut ciel plus que de la mer profonde. La hauteur traduit en chant le bruit entendu dans la profondeur.

En universalité, le chant l'emporte sur la danse comme la parole sur la marche. La danse ne peut être que jeune, tandis qu'on imagine le chant même chez un agonisant.

Dans le jeu vital, les fins et les enjeux deviennent à ce point mesquins, qu'il vaut mieux se pencher davantage sur les contraintes, sur les règles qui tiennent lieu de lois. Quand on a trouvé de belles contraintes musicales, ce n'est plus la marche vers le but, qui entraîne et réjouit le plus, mais la sensation d'un sol se dérochant sous les pieds et d'un ciel bénissant la danse. *Il faudrait danser la pensée*

- Valéry.

Avoir de la hauteur signifie savoir traduire en vol ce qui, sans mon âme et sans mon talent, serait condamné à la marche. Mais les hommes, ayant compris la mécanique de l'aile, comme ils avaient compris celle du pied, se contentent, en tout, de la platitude. *Dans nos écrits, la pensée semble procéder d'un homme qui marche ; dans les écrits des Anciens, elle semble procéder d'un oiseau qui plane* - J.Joubert.

Pour me perdre dans les nues, peu importe si je rampe ou si je cours sur la terre. L'essentiel est de ne pas faire de chemin sans clair de lune.

Les chutes poussent les meilleurs à se chercher des ailes, et les pires – à ramper. Le génie est dans un nouveau mode de déplacement, où chutes et envols peuvent facilement changer de signe. Et pour ne pas ramper, le meilleur moyen – trouver un équilibre dans l'immobilité. Devenir *cette cause immobile, qui meut toute chose* - Maître Eckhart - *eine unbewegliche Sache die alles Ding bewegt*.

Ce que n'importe qui peut dire, il faut le taire ; ce qu'on ne peut que dire, et non pas chanter, il faut le taire ; ce qu'un autre peut chanter, ce n'est pas la peine que je le dise ; ce qui est dit ne peut pas être chanté ; il ne reste au dire qu'un champ de silences ou un commentaire du chant. Et Voltaire : *Ce qui est trop sot pour être dit, on le chante* - aurait pu ou dû mettre *vague* ou *beau*, à la place de *sot*, pour défier Wittgenstein ou laisser Zadig inspirer Zarathoustra : *Chante ! Ne parle plus ! - Singe ! Sprich nicht mehr !* Le silence est une contrainte, plus qu'un moyen. D'ailleurs, Zarathoustra ne parle pas, il chante !

Le chant est la première nécessité du poète et du philosophe ; et si les plus beaux des chants accompagnent l'indicible ou l'introuvable, ce n'est nullement une fin en soi, mais un constat curieux, qui ne devrait que rendre leurs recherches plus profondes et leur musique - plus haute. *Ce qui peut se dire reçoit sa détermination de ce qui ne peut pas se dire* - Heidegger - *Das sagbare Wort empfängt seine Bestimmung aus dem Unsagbaren*.

Il serait bête d'énoncer dans mon livre ce que n'importe qui aurait pu faire à ma place ; c'est à cause de cette *contrainte* volontaire qu'il faut taire certaines choses, dont je me refuse de parler, puisque je ne le *dois* pas, tout en le *pouvant* ([Wittgenstein](#) s'y méprend de verbe, comme Rivarol : *La raison se compose de vérités qu'il faut dire et de vérités qu'il faut taire* - de sujet et d'objet : il faut mettre *contrainte* à la place de *raison* et *fait* - à la place de *vérité*).

La vie d'un créateur consiste à traduire le visible en lisible, le devenir en l'être, le prochain en lointain ; c'est son talent qui détermine si l'on y entendra un chant ou un compte rendu, si l'on y verra une danse ou une marche, si l'on y sentira une caresse ou une violence.

Ce délicat choix entre le sang et le sens, entre la couleur et la valeur, où l'âme me fait pencher en faveur des premiers, et l'esprit me conduit vers les seconds ; et je finis par danser pour les premiers et de penser au nom des seconds, avec la musique pour leur seul dénominateur commun.

Une fois dans leur vrai métier, le philosophe ou le poète, nous arrachent du réel ou de ses copies, pour nous charmer ou émouvoir par un chant utopique, idéal ou prophétique. Ils culminent en s'échangeant leurs fonds et formes respectifs : *Le philosophe poétisant, le poète philosophant sont des prophètes* - F.Schlegel - *Der dichtende Philosoph, der philosophierende Dichter ist ein Prophet*. Et puisque la forme, chez un bon penseur, précède le fond, [Heidegger](#) a raison : *Avant que la chose soit conceptualisée, elle doit toujours être d'abord poétisée* - *Bevor gedacht wird, muß immer zuerst gedichtet werden*.

L'aristocratie n'est pas dans ce que j'hérite, mais dans ce que j'engendre ; j'hérite ce que mon soi connu m'énumère, j'engendre ce que mon soi inconnu chante dans son être. Au procès de ma vie, il ne suffit pas d'être témoin : *Afin qu'il témoigne d'avoir hérité ce qu'il est* - [Hölderlin](#) - *Damit er zeuge, was er sei, geerbt zu haben* - il faut aussi savoir me mettre dans la peau d'accusé ou dans les oripeaux de juge.

La culture et la grandeur sont aussi bien dans l'élévation d'édifices que dans l'entretien de ruines ; la rencontre du don d'architecte et du don de chantre, de compositeur et d'interprète ; la conscience que, derrière, se tient le même démiurge : *Tu me fis grand, et tu fais ma ruine* - Eschyle.

Danser dans les chaînes, chanter avec des pierres dans la bouche ? - non, mes contraintes, c'est le refus de la marche, me vouant aux immobilités ou chutes, c'est l'acoustique parfaite de mes ruines, où résonnent mes mots inactuels.

Les plus délicates de nos émotions, comme les plus subtiles de nos pensées, naissent (au sein) de l'invisible ; rendre celui-ci lisible est la tâche de la poésie, le rendre intelligible - la tâche de la philosophie ; l'outil de ces métamorphoses s'appelle regard, et son complément, le talent, permet non seulement de regarder, mais aussi de faire voir, ou plutôt de faire entendre, car ce n'est pas la maîtrise du récit (*die Gesetze der Diskursivität halten* - Kant), mais celle du chant, qui en est la condition.

L'esprit aristocratique, ce ne sont pas des valeurs tranchantes, mais des vecteurs fléchants : l'orientation, le mouvement, la danse - vers, ou plutôt dans la hauteur ! Les valeurs sont des vecteurs fossilisés, rétrécis, fixes. Les valeurs se devinent d'après des mobiles ; les vecteurs sont mis en mouvement par le style. *Le style est le moyen de recréer le monde, selon les valeurs de l'homme, qui le découvre* - Malraux - ce monde pourrait être vaste, il ne sera jamais haut.

Ne plus savoir insuffler de la poésie dans ses idées est aussi dramatique que de ne plus aimer. *Ce n'est pas que je n'aie plus d'idées, mais les idées ne dansent plus pour moi* - G.Bataille. L'idée qui danse s'appelle mot, sinon elle n'est qu'une marche, déplacement, flânerie. Le son et le bruit, le chant et la parole, l'aède et Archimède. L'outil, toujours imprévisible. *La parole humaine est comme un chaudron fêlé, où nous battons des mélodies à faire danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles* - Flaubert. Pour que l'idée coule, il faut que l'esprit s'immobilise : *C'est la sécheresse intellectuelle qui nous inonde d'idées* - S.Lec.

Le corps et le cœur s'engagent, mais l'âme, c'est la force de dégagement (Platon). Cette âme céleste, descendue sur la terre, découvre la pesanteur, se sent obligée de *s'engager* et s'appellera – *esprit*. Depuis qu'Empédocle ajouta aux trois éléments célestes le quatrième, la terre, l'homme se cherche une nouvelle patrie - la terrestre, où, au lieu de brûler, de planer ou de chanter, il calcule.

Il fut un temps, où le narrateur et le chanteur alternaient dans le prestige à tour de rôle. Ils pouvaient s'entendre, même si, de temps à autre, les discursifs se plaignaient des impulsifs, les calculateurs - des danseurs (Beaumarchais). Ceux-ci, le plus souvent, tombait dans un traquenard, tendu par les calculateurs, qui ne tardaient pas à rétablir leur hégémonie, face au désastre prévisible du danseur. Aujourd'hui, il n'y a ni désastres ni danseurs, plus de musique - que le bruit des circuits imprimés.

Tous, aujourd'hui, ne s'occupent que de faire marcher les rouages d'une vie commune ; ils oublièrent la danse, qui ne naît qu'au fond de nous-mêmes, puisqu'ils n'écoutent que le forum. Seuls les poètes se désolent, *quand on n'a plus assez de musique en soi pour faire danser la vie...* - Céline. Tant et si bien que le danseur se mue en calculateur. Nous aurions dû habituer la vie à notre cacophonie dès le plus jeune âge. *Il faut porter un chaos en soi, d'où peut émerger une étoile qui danse* - Nietzsche - *Man muss noch Chaos in sich haben, um einen tanzenden Stern gebären zu können*. La danse est à la marche ce que le chant est à la parole ou la poésie à la prose ou encore l'écriture en hauteur à l'écriture en longueur. Le bruit de fond, face à la musique, de pure forme.

Les uns traversent la vie comme un désert, qu'ils peuplent d'oasis et animent de mirages ; d'autres - comme un réseau routier, avec un itinéraire préprogrammé. *Il faut se dépêcher de se gaver de rêves pour traverser la vie* - Céline. La vie a horreur du vide, surtout de celui que créent les plus beaux rêves, et je pourrai baguenauder et même danser, à cœur ouvert, en n'invitant que les dieux à me remplir. *La vie est plus ardue à traverser qu'un champ* - proverbe russe - *Жизнь прожить - не поле перейти*.

La seule beauté au ciel, c'est mon étoile. Tout ce qu'elle illumine sur terre se met à danser, au milieu de ce qui marche ou rampe. *Comme la terre me paraît vile, quand je regarde le ciel !* - Loyola - ; *Qué vil me parece la tierra, cuando contemplo el cielo !* Et le chemin n'est pas long : *Dieu est au ciel, et le ciel est en toi* - Boehme - *Gott ist im Himmel, und der Himmel ist im Menschen.*

Dans mon enfance, je me gavais de contes de fées et de framboises des bois, je goûtais les mystères mathématiques et les rythmes poétiques, je m'extasiais sur l'Histoire et méprisais l'astronomie. La saturation, puis quelques renversements : l'indifférence pour l'Histoire et la fascination pour la cosmogonie. Je finis par vouloir voir les choses du plus grand lointain, où le temps et l'espace ne font qu'un. Les étoiles me chantent l'éternité ; les batailles me narrent l'avant-hier. Mais je garde ma reconnaissance aux contes de fées : *Si vous voulez que vos enfants soient intelligents, lisez-leur des contes de fées* - Einstein - *Wenn Sie möchten, daß Ihre Kinder intelligent sind, lesen Sie ihnen Märchen vor.*

Au royaume de la pensée, comment s'appellent l'héroïsme et l'amour ? - sacrifice de ce qui marche et fidélité à ce qui danse.

Deux cadres, dans lesquels le regard s'exerce – la bibliothèque ou les ruines, les *théories* ou les *théâtres*. Explorer, de jour, par la fenêtre, le lointain profond ; chanter, de nuit, par le toit, le haut lointain.

Sur la voie (la logique ou la dialectique) ou sur ses bretelles (les méthodes), que ma raison marchante compte, que mon étoile dansante conte !

La vie des actes et la vie des rêves ; là, où, dans la première on marche et narre, dans la seconde on danse et chante. Les sots ne connaissent que la première, où ils peuvent dire : *Une vie, c'est son histoire, en quête de narration* - Ricœur. Dans cette vie on souhaite que ça marche ; dans l'autre, le rêveur désire que ça danse !

Le rêve, flanqué de finalités, perd son mystère ; mais le rêve, livré à la marche, oublie la danse ; il ne peut suivre l'étoile qui danse qu'avec de bonnes œillères des commencements, sentimentaux ou artistiques. *Une œuvre d'art impose des contraintes à la rêverie* - G.Spaeth - *Художественное произведение обуздывает мечтательность.*

On a le choix de ramper ou de voler ; mais voilà que la pesanteur de la terre est aggravée par l'air impondérable et l'absence des ailes. *Ne proclame pas la liberté de voler, donne plutôt des ailes* - Unamuno - *No proclaméis la libertad de volar, sino dad alas.*

La vie se réduit à la lumière de ton esprit, à la création de ton âme, à la noblesse de ton cœur. Le premier, la lumière, maîtrise ta vue, ta marche, ta parole ; la deuxième en crée les ombres - ton regard, ta danse, ton chant : le troisième munit de frissons le jeu de lumières et d'ombres.

Le rêve se chante par des rhapsodes errants, la vie est fabricante de codes récurrents. Les lois du réel et de l'idéal sont incompatibles ; les mélanger conduit aux bonheurs ou malheurs bien plats.

Dès que notre conscience est attirée vers la hauteur, elle produit des rêves, c'est la définition même du rêve ; Homère appelait celui-ci – *un être ailé*.

La vie se réduit aux choix entre élans et chemins ; l'absence de choix signifie soit la solitude soit la platitude. L'appel du Bien, le chant du Beau, la musique du noble, le silence des étoiles – tant d'objets de tes élans vers l'Inconnu ; les chemins ne mènent que vers le connu, même s'il s'agit de ton propre soi connu.

L'élimination de certains objets, attitudes, intonations, semble être un prélude à toute prise de position (ou, plutôt, de pose) philosophique ; il faut choisir : soit tu procèdes par des contraintes (en gros – mépriser la marche et chercher la danse), soit par des *destructions* (indignations, dénonciations, emphases sans extase). Le second choix est toujours facile, stérile, pusillanime ; le

premier est une promesse de noblesse.

La modestie a sa place dans les récits de nos débâcles réelles ; elle n'est que sottise dans les hymnes à nos rêves.

Mets à tes Commencements l'élan ou la caresse. Ni des choses immanentes ni des savoirs transcendants, ces objets d'étude prosaïques des scientifiques. Le philosophe et le poète doivent s'occuper du chant du sujet.

Une création horizontale – étaler ce qu'on croit savoir ; une création verticale – l'harmonie des vérités prouvées ou la mélodie des rêves éprouvés.

Novalis : *Je mehr man lernt, nicht mehr in Augenblicken, sondern in Jahren zu leben, desto edler wird man* - Mieux tu apprends à vivre dans des années et non plus dans des instants, plus tu gagnes en noblesse. Tu te trompes de titre ! La noblesse est loin des plans de retraite. Plus vaste est mon unité de temps, plus loin je me mets par rapport à l'éternité, qu'on n'effleure que lorsque le temps s'arrête et l'espace se met à vibrer. Il semblerait que, pour que vibre le temps, l'inverse soit aussi juste : *Clore un espace, c'est ouvrir le temps* - R.Debray - c'est à dire ouvrir un nouveau rythme, un nouveau climat ou une nouvelle fraternité.

Leopardi : *O quale, se più de' carmi, il computar s'ascolta, ti appresterebbe il lauro un'altra volta ?* - Qui donc, - quand aux chiffres on s'adonne plus qu'aux chants, - qui donc t'ornerait d'antiques lauriers ? C'est en chiffres que s'écrivent aujourd'hui les chants, qui font vibrer les amateurs de trémolos et de lauriers mécaniques.

G.Thibon : *Nos pieds ne rencontrant plus d'obstacles, nos ailes n'auront plus d'emploi.* Sur terre, l'emploi principal de nos ailes est de cacher nos bosses, servir de cache-misères. Le vrai problème des pieds est qu'ils désapprennent la danse et ne servent qu'à marcher. L'aile, c'est le pied qui découvre le ciel, en découvrant la danse.

Quand on aime, la vie devient un art. Le poète rêve, que son art prenne

l'épaisseur d'une vie. La belle rencontre de ces mutations se fait dans l'artiste amoureux. L'art existera, tant qu'on aura besoin de chanter l'amour au lieu de le narrer, de le détacher du sol au lieu de le soupeser avec des balances de ce jour.

L'art : ne pas raconter, mais chanter le monde ; ne pas faire marcher, mais danser les images ; ne pas frapper les cibles, mais apprendre à tendre la corde ; ne pas calculer la joie, les yeux ouverts, mais la rêver, les yeux fermés.

Sur le dernier pas, laissé aux lecteurs : je leur tends un rameau, qu'ils en fassent un oiseau, un arbre ou une saison. Mais il y a toujours le risque, qu'on le prenne pour un déchet, un outil ou une arme. Le regard qui croie et s'éploie, face aux yeux qui croient et se ploient.

Pour ceux qui veulent conter compte matière ; ceux qui veulent chanter décantent manière.

Cioran croit, sérieusement, que ce qu'il a à dire est plus important que son style ; Nietzsche occulte le fond et soigne le ton ; Valéry est parfaitement conscient de la part et du fond et de la forme. Le premier ne comprend rien ; le deuxième ne cherche pas à comprendre ; le troisième comprend tout. Mais on ne retiendra de tous les trois que la forme, puisque n'importe qui peut comprendre et même narrer notre fond commun. Tous les trois savent chanter, et peu importe si ce qu'ils ont à dire s'y mêle.

Tous les artistes cherchent à se résumer en pensées. Et voilà la danse libre du pinceau ou de l'archer se transformant en boitement raisonneur ; chez les non-initiés de la plume, la pensée est prisonnière des mots sans ressort : *La danse est la métaphore de la pensée* - Badiou.

Les songe-creux ont toujours tant de choses à dire, dont ils fixent l'être : sans savoir exprimer, ils impriment, ils signifient, ils font, pensant qu'ils sont. L'idéal de l'écriture serait de tout exprimer, de ne dire qu'un minimum, tout en cherchant à réduire le dit au chanté, de l'opérer à l'œuvrer.

Chant - conte de fées - mythe - pièce de théâtre - scénario - cahier des charges ; l'art achève sa trajectoire : gestation, gesticulation, gestion.

L'élément, fait pour accueillir la musique, semble être l'air : Mozart - la hauteur, Beethoven - l'ascension, Tchaïkovsky - la chute, Verdi - le chant. Dans l'air on danse. Wagner est dans l'eau, on y nage, à moins de savoir marcher dessus, pour témoigner de mythes ou de miracles. Stravinsky est dans le feu, qui consume et me coupe la respiration, et Rachmaninov - en terre, qui me fait chavirer ou chialer, moi, le déraciné.

Ceux, qui *narrent* la réalité, la *chantent* comme tous les autres, mais dans un récitatif inorchestrable. La *marche* du siècle, elle non plus, n'est qu'une sorte de *danse*, mais où les pirouettes se font passer pour files indiennes.

Ce n'est pas le courage, mais l'obligation de l'artiste : énoncer l'ineffable, chanter l'inaudible, séjourner dans l'inexistant, tenir à l'insaisissable, se fier à l'irréparable, se détourner du prouvé, faire carrière et *sombrer avec le sublime et l'impossible* - Nietzsche - *am Großen und Unmöglichen zu Grunde zu gehen*. L'impossible devenant ma nécessité : *La nécessité, mère de l'art* - Apulée - *Mater artium necessitas*.

L'*harmonie* et le *rythme* maîtrisés, l'écrivain-goujat n'accorde qu'une attention secondaire au choix des objets et liens du *discours* - l'insensibilité à la hauteur. J'évite tout objet, que je ne parvienne pas à faire danser ou chanter.

L'image de synthèse collective évinça l'image sculptée de solitaires. Plus d'élan indicible, que la netteté d'un verbe fractal. Ils parlent, discourent, raisonnent, au lieu de chanter. La mort de l'art fut provoquée par celle de Dieu ; l'image, dans sa chute iconoclaste, entraîna l'extinction de tout souffle de caste.

Le ridicule de l'alexandrin français : l'homme sachant compter (jusqu'à 12 !) est préféré à l'homme sachant chanter. Compter les syllabes n'a de sens qu'en

versification métrique.

Flaubert et Nabokov : l'ironie, plutôt verbale que tonale, et la poursuite de *mots ou périodes justes pour narrer les faits*. Le bon Dieu (ou le diable) est, pour eux, dans le détail, et ils déversent ce détail verbal, le faisant passer pour du style. Le style, c'est l'art d'élimination ascétique plus que d'échafaudage décoratif de platitudes. Que valent les litanies, trop claires, à l'éclairage sans ombres, sans l'intelligence intuitive, vibrante et par à-coups, sans ce ton, laconique et hautain, servant à *chanter les rêves obscurs* ?

Préférer l'étincelle à l'éclairage public, la perle – aux colliers, l'inspiration – à la respiration –, telle est la pose poétique : danser, ne pas s'abaisser jusqu'à la marche, chanter, sans tomber dans le récit, rompre, plutôt qu'enchaîner. *Le poète ne doit pas traverser au pas un intervalle qu'il peut franchir d'un saut* - J.Joubert.

Le chant du poète anime le silence du cœur, comme le sens divin remplit le vide de l'esprit. Le chant est aussi éloigné du bruit sensible que le sens - de la représentation intelligible. Et Chateaubriand se trompe de source : *Les poètes sont des oiseaux : tout bruit les fait chanter* - la musique naît dans l'âme, qui, chez le poète, est toujours neuve : *Cette 'âme nouvelle' devrait chanter et non pas narrer !* - Nietzsche - *Sie hätte singen sollen, diese "neue Seele" - und nicht reden !*

Peu importe si les avis d'un artiste sont minoritaires ou majoritaires, tournés vers le passé ou abandonnés au futur, exhibent une ouverture d'esprit ou une clôture d'horizons, traduisent un savoir ou s'abîment dans une ignorance, s'adonnent à une reptation optimiste ou à une danse pessimiste, exhalent la bonté ou filtrent la haine ; le seul critère, qui placera son œuvre dans une bonne case, c'est à dire dans une élite ou dans une étable, - c'est la qualité de ses images.

Nietzsche n'a rien à dire ; son message est dans le *chant*. S'il avait écrit avec la lourdeur littéraire de Hegel ou Schopenhauer, personne ne l'aurait pris au sérieux.

L'une des plus belles preuves du fond poétique de l'homme est l'énigme des

premiers littérateurs, historiens ou philosophes, qui, tous, furent poètes ! *Dire et chanter était autrefois la même chose* - Strabon. Et c'est pourquoi les premiers philosophes écrivaient en aphorismes, cette forme poétique de la véritable sagesse.

Pour laisser la meilleure impression, seule l'expression compte : éliminer du chant tout ce qui aurait pu se narrer ; un bon écrit est davantage peinture qu'écriture.

Le talent est apollinien ou pythagoricien, et le génie est dionysiaque ou orphique. Le talent : une démarche, guidée par le savoir et le vouloir. Le génie : une danse, rythmée par le pouvoir et exprimant le valoir.

C'est dans ses commencements, que l'artiste met le maximum de son énergie et de ses visées ; pour lui, la croissance, le progrès, l'avancement n'ont pas beaucoup de sens. S'il réussit à garder l'intensité de ses préludes jusque dans ses finales, il aura pratiqué le retour musical du (au) même. Il faut choisir entre la marche de la vie et la danse de l'art.

La poésie *moderne*, de plus en plus, est réduite aux relations entre mots et déclarée *intransitive* ; quand, en plus, elle est désespérément anti-réflexive et foncièrement symétrique, elle aura beau parler et marcher, elle ne nous fera ni chanter ni danser.

La danse est une marche ayant la hauteur pour horizon. *Le chant est une parole excitée jusqu'à l'extase extrême* - Wagner - *Der Gesang ist die in höchster Leidenschaft erregte Rede*. Dans ces marches et ces paroles, il s'agit de n'en extraire ou de n'y entendre que de la musique.

Ce qui est poétique naît des contraintes assez intelligibles. La marche, comme la prose, s'ensuivent des moyens et des buts trop visibles. *Pourquoi la danse est-elle belle ? - parce qu'elle n'est pas libre, parce que son sens est dans une contrainte esthétique* - Zamiatine - *Почему танец красив ? - потому что несвободен*,

потому что его смысл в эстетической подчинённости.

L'art : faire travailler le regard plus que les yeux, substituer aux aperçus - des échappées, traduire la marche en danse et le bruit - en musique.

Sans honte ni angoisse de l'auteur, l'art ne serait pas au-dessus des arts décoratifs ; mais, si tu veux faire entendre ta propre voix, il ne doit pas en porter des traces, qui sont toujours communes ; rester aux commencements, dans lesquels, avec la même probabilité, peuvent naître et le bonheur et la douleur du lecteur. Seul ton talent devrait en être responsable, l'intensité, non pas la véracité. *Nous ne possédons pas l'art. Nous n'avons à le payer ni par des souffrances, ni par des remords* - Pessoa. Parfois, chanter le rêve, c'est inviter à dormir.

Dans l'écriture, le *dire* s'oppose au *chanter*, au *danser*, au *rire*, au *pleurer*. C'est pourquoi les envies de *dire* des raseurs aboutissent au *bailler* des lecteurs : *On n'écrit pas pour dire quelque chose, on écrit parce qu'on a quelque chose à dire* - Fitzgerald - *You don't write because you want to say something, you write because you have something to say*. Le *dire*, débordant de la bouche, signifie, le plus souvent, une sécheresse atavique de l'âme.

Ce qui est intraduisible en musique devrait être exclu de l'écriture : le ressentiment, le souci quotidien de ce siècle, la soif de reconnaissance. Et l'exploit suprême – aller tout droit à l'âme, en contournant l'esprit, complice mais humble. Faire ressentir, que la seule action authentique du cœur, c'est le chant.

Trois niveaux dans mes exercices littéraires : la parole, l'image, la musique – dire, montrer, chanter. *Nous devrions moins parler et peindre davantage* - Goethe - *Wir sollten weniger sprechen und mehr zeichnen*. Si tu chantes devant Dieu, ne te montre pas ; si tu te montres, ne dis rien aux autres. Le *se taire* wittgensteinien est au bout de cette exigence. Mais la chute finale est de descendre du silence même – vers l'action. Puisque, aujourd'hui, *l'action a le mot ; si tu as quelque chose à dire – montre-toi et tais-toi !* - K.Kraus - *die Tat hat das Wort ; wer etwas zu sagen hat, trete vor und schweige !* - le premier pas, quoique vague, vers la musique.

Jadis, quelques rares, belles et solitaires voix, majestueusement égales, pour chanter le vertige des profondeurs tragiques ou des hauteurs romantiques. Aujourd'hui, des hordes de voix hystériques, basses et grégaires, pour narrer des platitudes.

Les pensées, dans un bel écrit, sont comme le livret d'un opéra – un élément structurant, mais subalterne ; c'est la musique des mots qui en détermine la valeur. La bonne lecture, comme la bonne écoute, est une question de l'oreille, plus que de la tête, des yeux ou même du goût. Plus on prête l'oreille au dire, moins on fait attention au dit, au profit du chanté.

Comment finit-on par s'attacher à la maxime, au détriment du récit ? - en ne gardant de l'opéra que le drame, de l'oratorio – que le mystère, et en se concentrant sur la cantate, puisque, dans ce qui est dramatique et mystérieux, seules comptent la musique et la voix, non diluées par la durée et l'action.

Maîtriser le feu (Prométhée) ou le chanter (Orphée) ? - dans les deux cas, on finit mal : soit on vous dévore, soit vous vous dévorez par votre propre feu : *Être dévoré par les flammes, pour expier la faute de n'avoir pas su les dompter - Hölderlin - Von den Flammen verzehrt, büsst er sie, die er nicht zu bändigen vermochte.*

Le philosophe qui n'est capable ni d'élans hyperboliques ni de chants paraboliques est condamné à la logorrhée elliptique.

Toute la puissance et toute la beauté du chêne découlent de la merveille minérale et vitale, programmée par le Créateur dans un gland. L'esprit s'en contente, mais les yeux veulent admirer le tronc et le feuillage. Et puisque l'art verbal, c'est un déroulement virtuel de tableaux que peint l'âme, le talent consiste à n'explicitier que l'énergie du commencement et laisser au lecteur le souci des parcours et finalités. Le chêne à naître, le chêne naissant ou le chêne né peuvent être soit narrés soit chantés. Quand tout instant, toute durée, par une magie du

chant, se métamorphosent en commencements, on est en présence d'un talent supérieur.

Pour exprimer sa personnalité, une certaine unité, ou fidélité à ses choix vitaux ou artistiques, est nécessaire. L'unité des choses évoquées (tenir à leur prix - le mouton), l'unité des jugements formulés (rester fidèle à une valeur prouvée - le robot), l'unité de l'intensité chantée (maîtriser tout l'axe de valeurs mouvantes - l'artiste). Chez tous, des contradictions de forme sont inévitables ; elles sont involontaires et destituant, chez les deux premiers, volontaires et justifiées - chez le troisième.

L'artiste doit produire un chant initiatique et non pas un récit du vu ; pour produire de la beauté, il doit se détacher des objets, même des beaux objets. Ni leur utilisation prosaïque ni leur contemplation poétique ne devraient pas dicter ou modifier ses mélodies.

La bouche est là pour la communication, et la langue (anatomique et intellectuelle) – pour le goût dans la jouissance des nourritures célestes ou dans la composition de la musique. Le poète ne communique pas, il chante – devant Dieu, de préférence. *Dans le poète : l'oreille parle, la bouche écoute* - Valéry.

Dans l'art, l'intelligence, c'est la structure solide d'un arbre, grâce à laquelle tu peux chanter les fleurs, te régaler des fruits, te réfugier dans une belle ombre, vibrer à l'appel des cimes. *La pensée doit être cachée dans les vers comme la vertu nutritive dans un fruit* - Valéry.

Tous les professeurs de philosophie possèdent plus de connaissances sur l'histoire de la philosophie que Nietzsche. Mais la bonne philosophie ne s'occupant que de nos consolations ou de notre langage, le savoir y a une place insignifiante ; la qualité de l'expression, l'atout principal de Nietzsche, y est l'élément central. On console avec le chant et non pas avec un discours ; la fonction poétique du langage est plus subtile que la fonction didactique.

Le pire des holismes littéraires est le bourrage raisonneur, en largeur (complétude, liaisons). *Le secret d'ennuyer, c'est de vouloir tout dire* - Voltaire. Il faut savoir s'arrêter en profondeur - laisser le lecteur s'appesantir sur le dernier pas, qu'on ne fait pas soi-même. *Quand on n'a pas de talent, on dit tout. L'homme de talent choisit et se contient* – Quintilien - *Indocti dicunt omnia. Doctis est electio et modus*. Ou bien on cherche à conter, à tout dire par algorithme ; ou bien à chanter, viser tout en rythmes. Démuni de poésie, on en cherche des ersatz totaux dans l'action, la vérité, la liberté. Du tout au rien ou du rien au tout - les itinéraires de ceux qui ne visent pas le ciel. Les meilleurs sont dans l'éternel retour sur le soi-même imaginaire, retour fait de commencements d'intensité égale.

Mon état d'âme - ce désir difforme, cette voix du Bien - sert de commencement pour le chanter ; mais, en le chantant, un autre désir, inspiré par la forme naissante, surgit, - une voix du Beau. Le rêve musicalisé, c'est la rencontre de ces deux voix. *Je te chercherai par mes désirs ; je te désirerai en te cherchant* - Anselme - *Quaeram te desirando, desiderem quaerando*.

Je dénonce la misère extrême de la musique, de la poésie et de la peinture modernes, mais soudain j'ai une illumination – mais il n'y a plus rien à chanter, plus rien à peindre ! Et je n'en veux plus à ces sujets infortunés, privés d'objets, dignes de leurs élans stériles.

La danse donne l'envie d'élans et de caresses ; la marche se réduit aux chiffres et aux progrès. *La parole ne vaut que par une substitution, elle étiquette ; le chant fait vouloir, il se met à ma place* - Valéry.

La nullité littéraire des musiciens et des mathématiciens s'explique par l'impossibilité de traduire la musique en autre chose que la danse ou d'interpréter la mathématique, en revenant au réel relatif et en sortant de l'idéal absolu. Danseur ou penseur, ces deux dons sont les seuls à faire de toi un écrivain. *J'aime la vie elle-même et non des au-delà quelconques ; je ne suis pas rêveur, je ne fouille pas mes états d'âme* - Prokofiev - *Я люблю самую жизнь, а не витания где-то, я не мечтатель, я не копаюсь в моих настроениях*.

Chercher la différence entre ce qu'un écrit *dit* et ce qu'il *est* – est sans intérêt, au moins pour les non-pédants. Ce qui compte, c'est ce que cet écrit *chante* (la noblesse de la hauteur) et ce qu'il *dévient* (la mélodie de la création). Le fond et la forme se fusionnent, chez les grands.

La profondeur de ton regard et l'étendue de tes idées sont portées en hauteur – par la musique. La marche ou le récit, transformés en danse ou en chant.

Il est donné à tous, peut-être, d'entendre parfois un chant intérieur ; mais il faut être poète, pour le traduire en musique des mots, images, idées.

La poésie la plus pure – lorsque le sentiment s'y met à danser ; la philosophie la plus noble – lorsque s'y met à danser la pensée.

Il y a des écrivains qui pensent, orgueilleusement, posséder des idées si importantes, qu'elles doivent être aussitôt énoncées ; il y en a d'autres qui, fièrement, déclarent en être possédés – les pédants ou les minaudants. Dans l'art, les idées n'inspirent ni les hauts départs ni les profondes arrivées ; elles naissent, par hasard ou par inadvertance, dans les parcours, à l'insu du marcheur, ou plutôt du danseur ; elles illuminent les chemins ; mais n'apportent presque rien aux élans, toujours obscurs.

J'ai choisi de me montrer, plutôt que de montrer les autres ; ce qui revient à préférer le chant au récit. Le seul musicien, chez moi, est mon âme ; en absence des âmes, personne ne m'entend – *l'âme n'est entendue que par des âmes* – ma réplique au fragment de F.Schlegel : *Les esprits ne se montrent qu'aux esprits - Geister zeigen sich nur Geistern*. Les abstractions, les rêves, les spectres passent, inaperçus, inentendus...

Les mystiques du mot, de l'image ou de l'idée accompagnent toute œuvre d'art : l'art sans mystique est aussi impossible qu'un chant sans mélodie.

La métaphore, une fois bien orchestrée par l'esprit, devient musique, et, comme la musique, elle va directement au cœur, nous laisse interdits et immobiles. C'est pourquoi son effet ne se réduit ni à la danse ni au chant, mais à la solitude d'une hauteur, qui accueille les larmes du bonheur ou de la mélancolie, ce qui est, souvent, la même chose.

Ce n'est certainement pas l'ambition qui me pousse à écrire, mais la beauté recherchée des mots à naître pour chanter mes états d'âme.

Les enfants, le peuple, l'élite - ces trois destinataires définissent trois sortes de littérature : le conte de fées initiatique fait croire à l'existence d'un monde invisible et magique ; le livre moralisateur réveille de bons sentiments dans les parcours des humbles matures ; un style noble établit le culte de la beauté pure et haute, quel que soit ton âge. L'élite s'étant fondue dans la masse, exercer une influence, ce rêve des intellectuels français, n'a de place que dans le deuxième genre ; il est juste bon pour la marche et de peu d'effet sur la danse.

L'écriture idéale : le chant des mots et l'accompagnement musical des idées – il faut être, à la fois, poète, musicien, philosophe – [Nietzsche](#), B.Pasternak. Les 'séparatistes' – la hauteur verbale de Nabokov et la profondeur intellectuelle de [Valéry](#).

Deux genres d'écrit que je vise : la profondeur traitée par la hauteur, la rencontre de l'intelligence et de la noblesse ; ou bien une incursion sur terre, en mode chant, danse ou émerveillement, le primat de la beauté.

On peut mettre sous la rubrique du jetable tout *récit* sur le durable ou le provisoire ; seul le *chant*, même le chant du cygne, donne le droit au grade d'atemporel, avec un Phénix irressuscitable, au milieu des cendres définitivement refroidies.

Dans l'art, le passage du réel au rêve est du même ordre que le passage de la profondeur à la hauteur, de la possession à la caresse, de la marche à la danse,

de la parole au chant, de la prose à la poésie.

J.Joubert : *En littérature, aujourd'hui, on fait bien la maçonnerie, mais on fait mal l'architecture.* Rien ne danse plus dans cette lugubre marche du siècle. Cette bruyante littérature ignore la musique. *L'architecture fait chanter l'édifice* - Levinas. La salle-machines se substitua à la tour d'ivoire.

Pouchkine : *Вдохновение - это умение приводить себя в рабочее состояние - L'inspiration - savoir se mettre en état de marche.* Chez un poète, dès que sa cervelle marche, ses images dansent ; dans son verbe libéré, on entendra son chant libre ; la poésie des défaites naît de la prose des contraintes vaincues. Le bon danseur est un calculateur caché.

Leopardi : *Ond'io, degli astri desioso, al canto Del secolo i bisogni omai non penso materia far - Moi, qui aspire aux astres, comment ferais-je des soucis de ce siècle matière de mes chants ?* Pour que ce siècle ne soit ni matière ni moteur ni maître, il suffit de ne nommer que les choses sans date et ne dater que les événements sans nom.

Nietzsche : *Der Dichter führt seine Gedanken festlich daher, auf dem Wagen des Rhythmus' : gewöhnlich deshalb, weil diese zu Fuß nicht gehen können - Le poète mène triomphalement ses idées dans le char du rythme : ordinairement parce que celles-ci ne sont pas capables d'aller à pied.* Toute référence aux albatros ou alcyons, en fait d'élégance, est une esquivé. La poésie doit donner des ailes et non pas être portée par elles. Mais quand un poème ne fait que marcher, c'est qu'il perdit le rythme de la danse. Les idées sont peut-être un livret de ballet, ses parures et ses décors, mais le poème, ce sont les corps exaltés.

Heidegger : *Zeigt sich ein Pfad, der in ein Zusammengehören des Dichtens und des Denkens führt ? - Où es-tu, chemin de la rencontre du poème et du théorème ?* Ensemble, on ne peut que les lire. Une fois clivés, le poème se danse en pointillés d'images ; le théorème se condense en un point d'ancrage. Ton poème hors chorales vaut mieux que les théorèmes de morale (Spinoza et Hobbes).

Sartre : *Écrire, ce fut longtemps demander à la Mort d'arracher ma vie au hasard*. En se détournant du hasard, on se retrouve fatalement en tête-à-tête avec l'algorithme (le hasard, c'est tout ce qui n'entre pas dans un système logique fermé - Wittgenstein). Et s'arracher à celui-ci est une autre paire de manches. L'attitude de poète grisé : se laisser pénétrer par l'insondable algorithme divin pour faire chanter ton hasard humain. L'attitude de sobre scientifique : modéliser le hasard, par une théorie des probabilités, et en faire un savoir de plus, le savoir du non-savoir.

Toute tentative de philosopher, quels que soient tes dons de plume, est et ne peut être que de la poésie (*de la poésie sophistiquée* - Montaigne). *La philosophie devient poésie, sous l'enthousiasme d'un génie* - Disraeli - *Philosophy becomes poetry, in the enthusiasm of genius* - elle l'est même sans enthousiasme ni génie ; c'est la poésie qui devient philosophie, dans l'abattement du verbe. *La poésie sera de la raison chantée* - Lamartine.

La part de mystère accordée à la vie ou à notre regard, tel est le meilleur critère de toute philosophie. La vie mortelle et le regard mortel - l'immanence. La vie mortelle et le regard immortel - la transcendance. La vie immortelle et le regard mortel - le matérialisme. La vie mortelle et le regard immortel - l'idéalisme. À chacun – son chatoiement sur la facette immortelle qu'il adopte. Et c'est pourquoi l'Asiate immanent nous laisse sans voix, nous, qui rêvons du chant et de l'entente fraternelle entre Castor et Pollux.

Est métaphysicien celui qui admet, qu'au-dessus des commencements du sensible et des finalités de l'intelligible règnent les contraintes du réel, appelées, maladroitement, l'Être. Mais dominant les adeptes des sentiers battus, des parcours, des inerties, des routines intermédiaires. À l'être poétique qui fait danser, ils préfèrent le devenir prosaïque qui ne fait que penser.

La quête du réel élabore le modèle ; la quête du concept aboutit à la référence ; la quête du vrai bâtit l'énoncé. Ne pas se tromper de type de quête ni

de genre de son produit. Savoir intervertir leur chronologie ; cacher la main et son pinceau, le pied et sa danse, mais pas le visage.

L'homme est une étrange osmose d'un calculateur et d'un valseur, d'un interprète et d'un représentant, l'un pouvant se passer, facilement, de l'autre. Ce dont est incapable l'intelligence artificielle : étant condamnée à passer par la représentation, elle ne mènera jamais la danse. Kant, pensant définir la vie, définit déjà le robot : *La capacité d'un être d'agir selon ses représentations s'appelle la vie - Das Vermögen eines Wesens, seinen Vorstellungen gemäß zu handeln, heißt das Leben*. La mathématique, en tant qu'interprète, ne vaut pas grand-chose, mais elle est le contenu même de toute représentation ; elle est donc la création la plus inhumaine, ou surhumaine, ou divine.

Le poème (représentation naissante) est au noème (représentation née) ce que le chant de rossignol est à la symphonie. Un goût pour l'obscurité, des oreilles tendancieuses, un abandon. Mais le fond - rhétorique ou sonore, en oratorio ou en cantate - est le même.

Connaît-on un seul penseur, que la logique aristotélicienne, la méthode cartésienne ou la dialectique hégélienne aurait aidé à bâtir son propre édifice (différent de casernes) ? Ce n'est ni le cheminement, ni l'accès aux chemins, ni le choix de bifurcations qui détermine nos exploits, mais le don pour la danse, faisant mépriser la marche, la hauteur d'âme surclassant la profondeur d'esprit.

L'énergie du cerveau est orientée-objets, celle de l'âme - orientée-relations, celle de l'esprit - orientée-méta-entités ; de la prééminence de l'une de ces orientations sortent savants, artistes ou philosophes. De leur équilibre naissent des chantres, désorientés ou ironiques, de l'immobilité.

Ils croient pouvoir maîtriser la pensée, en comprenant comment elle *marche*. Tandis *qu'il faut apprendre à penser, comme on apprend à danser* - Nietzsche - *daß Denken gelernt sein will, als eine Art Tanzen*.

Jadis, penser voulait dire faire *danser* le possible ; aujourd'hui, c'est plutôt - faire *marcher* le suffisant.

Chez les impuissants de la métaphore ontologique, l'existence, l'expérience, l'empirisme - des philosophies *concrètes* - deviennent les seuls accès à l'être. Pas de savoir au-delà de l'expérience. De ternes rubriques de statisticiens remplacent de beaux cantiques de métaphysiciens.

Mon regard sur le monde doit choisir entre deux sources de la vision : l'homme vibrant et chantant ou l'être cadavérique et silencieux ; mais la vue peinte peut être grise dans le premier cas et bigarrée - dans le second. Et je finirai par comprendre, que le talent est le regard même.

La mathématique externe aide à connaître le prix et le bruit des choses, la mathématique interne en apprend la valeur et la musique : *Dans le nombre et dans la figure - le chant et la caresse* - Novalis - *Zahlen und Figuren singen und küssen*.

Ce paradoxe : la libre création, par sa forme, relève du devenir, tandis que la description servile s'inscrit dans l'être ; mais le contenu de la création est un hymne à l'être, tandis que celui de la description reproduit le bruit du devenir. Cette porosité entre l'être et le devenir ressemble étrangement à celle entre les nombres ordinaux et cardinaux (ou entre l'infini ordinal, valeur-limite spatiale, et l'infini cardinal, processus temporel) et pousse à admettre une haute mystique ontologique du nombre.

Ils veulent fuir le sol mouvant, pour bâtir sur le roc (*Descartes*), tandis qu'il s'agit de planter leur arbre. Si mon édifice doit être non seulement promouvant, mais aussi émouvant, je pourrais pratiquer tout type de sol, sans trahir l'architecte. *Avec Descartes, nous pouvons, comme le navigateur après un long périple sur la mer démontée, crier terre* - [Heidegger](#) - *Mit Descartes, können wir, wie der Schiffer nach langer Umherfahrt auf der ungestümen See, Land rufen*. Ce périple a, pour seul contenu valable, la houle et, pour seule issue, - le naufrage, qu'il s'agît de chanter et de confier ce chant à la dernière bouteille. Au chant de l'air et du feu, *Descartes*

veut substituer le récit de la terre et de l'eau.

Le but de mon existence est de faire entendre ma musique, mais je passe l'essentiel de mon temps à accorder ou à désaccorder mon instrument. Les oreilles, les yeux, l'âme, le cerveau d'autrui n'apportent presque rien aux meilleurs chants, danses, poèmes, poses. Mais pour la maîtrise de la mélodie, la maîtrise de l'instrument ne suffit pas - il faut un accord entre mes cordes et celles de l'instrument.

Vivre, c'est agir et narrer, et rêver, c'est chanter et s'étonner, ce sont deux antinomies. Et la philosophie n'a aucune chance d'être une science de vie – le bon sens s'en occupe mieux – elle peut, en revanche, rehausser le chant et approfondir l'étonnement. Il faut vivre une sagesse savante et terrienne, et rêver dans une ignorance étoilée.

L'esprit représente la marche de mon soi connu ; l'âme interprète la danse de mon soi inconnu. L'esprit est en contact permanent avec le monde ; l'âme ne quitte jamais ma propre conscience, façonnée par l'esprit et résumant l'essence du monde. L'interprétation est le dernier chaînon dans mes échanges avec l'*essentiel* (où la danse et le chant dominant) ; donc l'intentionnalité ou le souci, que d'autres placent près des choses, ne devraient pas quitter mon âme. Dans le secondaire, même l'esprit est inutile, le réflexe ou l'inertie suffisent. La *phénoménologie de l'esprit* ne s'occupe que du secondaire. La nature de l'esprit devrait céder à la culture de l'âme.

Tout ce qui est dépourvu de la dimension musicale ou ne fait que résumer le bon sens devrait être banni de la philosophie. *À partir de la même impression, l'un forme un chant et l'autre – une théorie analytique - Valéry* - leur analytique part des prémisses communes, pour arriver aux conclusions banales.

Pour la peinture philosophique, le réel aurait dû ne servir que de toile, de support matériel nécessaire, tandis que l'essentiel aurait dû être dédié à l'imagination, langagière et lyrique, irréductible à la raison. La *Realphilosophie*

(Hegel) des rats de bibliothèques, bavards et calculateurs, face à la vraie philosophie des poètes, dont l'esprit chante ou danse, pour devenir âme, pour nous faire aimer la vie abyssale et le verbe musical.

Les représentations n'arriveront jamais à rendre la totalité de l'être, c'est-à-dire de la réalité ; l'être gardera donc toujours des *secrets* inaccessibles, irreflétables, inarticulables. Tandis que le devenir, c'est-à-dire la création, peut s'attaquer soit à l'*énigme* à résoudre soit au *mystère* à chanter.

Dans l'espace, abstrait et figé, s'incruste l'être ; dans le temps, incompréhensible et limité, se déroule le devenir. L'espace nous effraie et le temps nous tue – d'où la recherche de consolations, pour nos actes trop nets et nos rêves trop diaphanes. L'espace réveille notre intelligence et le temps peaufine notre talent – d'où le besoin de couleurs et de mélodies, le souci du langage. Toutes les bonnes raisons de faire de la bonne philosophie sont là.

On a son propre regard, lorsqu'on est capable d'embellir même des objets invisibles, voire inexistants. Nos contemporains ont d'excellents yeux, mais qui ne s'arrêtent sur de vilains objets, bien palpables, trop visibles. À quoi sert une oreille juste, si l'on chante faux ?

Il y a toujours des tableaux dans n'importe quelle proposition de concepts ; il y a toujours des concepts dans n'importe quelle exposition de tableaux – leçons d'humilité et d'orgueil.

Les choses les plus profondes du monde sont inexplicables, les plus grandioses – inchangeables ; il ne faut donc chercher ni à expliquer le monde ni à le changer ; il faut le chanter.

Les contraintes sont des méta-principes qui réduisent le champ de mes intérêts. Dans ce champ, soit je développe une forêt de principes, soit j'y plante des arbres, des principes solitaires – la fin ou le commencement, la forteresse finale ou la caresse initiale, le discours ou le chant. Aristote est dans la forêt, et

Platon – dans l'arbre ; développeur ou enveloppeur, raisonneur ou poète.

Les contraintes que tu t'imposes doivent t'isoler de tout ce qui est bas et te permettre de garder de la hauteur. Plus librement tu t'éloignes de la prose de la vie, plus libre sera la poésie de tes rêves. *Moins de droits extérieurs signifie plus d'intérieurs* - Tsvétaeva - *Чем меньше внешних прав, тем больше внутренних.*

L'esprit d'espèce, esprit prosaïque, scrute l'Être philosophique, l'âme de genre, âme poétique, cerne le Devenir poétique. *Né de l'appel du devenir, le poème s'élève de son puits de boue et d'étoiles* - R.Char.

Ce spectre philosophique, à peine audible, l'Être, se prête bien aux chants du rêve ; il est cacophonique ou grinçant dans les incantations de la raison. *L'être est une merveille ; ni rêve est-il ni veille* - Boratynsky - *Бытие - ни сон оно, ни бдение.*

Confucius : *Trois voies mènent au savoir : la réflexion - la voie la plus noble, l'imitation - la voie la plus facile, l'expérience - la voie la plus amère.* C'est une vision tri-viale de ce qui s'acquiert le mieux hors tout circuit : dans des impasses ou ruines, où la marche n'a pas beaucoup de sens, mais la danse donne un noble et difficile vertige. Que la noblesse y soit amère, l'amertume, au moins, y est noble.

Dostoïevsky : *Ум — подлец, а глупость пряма и честна* - *L'intelligence est fourbe ; la bêtise – franche et honnête.* La différence est celle entre un sentier battu et des voies obliques ; se perdre comme danseur, en marchant avec les autres, ou se perdre comme marcheur, en dansant devant les étoiles.

C'est le lendemain qui bouche toutes les issues de la demeure des hommes prosaïques et en fait des Fermés ; le poète est un Ouvert, château, ruine ou souterrain, il est dans la convergence, chute ou envol, vers l'infini du temps ou de l'espace, hors de lui, et où il dépose ses horizons et ses firmaments, ses joies et ses hontes, ses folies et sa liberté : *L'être de l'homme porte en lui la folie comme la limite de sa liberté* – Lacan.

L'esprit reflète fidèlement tous les bruits du monde, mais lorsque le talent ou la sensibilité l'animent, il se transforme en âme, qui n'est que musique. Jankelevitch confond ces deux hypostases de notre soi : *Dans notre âme résonnent tous les bruits de l'univers. À la philosophie de les convertir en musique.*

On apprécie une chose selon deux critères : le sens, qui la résume, ou l'aspiration qu'elle provoque. La prose du premier critère, la domination, l'envahissement par le sens, caractérisent notre minable époque. Le second critère fut à l'origine de toute poésie, qui, aujourd'hui, rendit l'âme. Dans l'absolu, la demande de la noblesse est la même, mais dans le relatif cette demande devint microscopique à cause du déferlement des goujats innombrables dans les aréopages.

L'enfance du monde fut, de part en part, poétique ; c'est la Rome antique qui y introduisit de la prose : *À la poésie et la liberté d'esprit des Grecs s'oppose la prose de la vie des Romains* - [Hegel](#) - *Gegen die Poesie und Freiheit des Geistes von Griechen tritt bei den Römern die Prosa des Lebens ein* - la vie, elle-même, n'a pas de genre artistique ; soit on rend, par la poésie, son mystère, qui est musique, soit on en rebâtit, par la prose, son problème, qui est bruit.

L'image du monde se forme en nous à travers les mailles de l'esprit et les cordes de l'âme, ce qui donne à cette image la profondeur conceptuelle et/ou la hauteur musicale. Le regard et la tonalité (le *in-der-Welt-sein* et la *Stimmung* de [Heidegger](#)). Le bruit du monde se transformant en symboles ou en musique. La philosophie pure et la pure musique sont deux cas extrêmes, avec l'extinction de l'une de ces sources.

Dans leurs écrits règne la *vie*, la vie sociale, le bruit social ; l'art, comme musique personnelle, y est absent. Leurs outils (y compris leur plume), leur matière et leur fond (les phénomènes), tout est de nature sociale. Le seul outil de l'art est la plume invisible ; la manière doit rendre inutile la matière ; le noumène doit se passer de phénomènes. *Une fois dans l'art, l'homme quitte la vie* - Bakhtine - *Когда человек в искусстве, его нет в жизни.*

L'originalité dans l'art : soit on l'a d'emblée, soit on ne l'aura jamais ; on ne peut ni la chercher ni la trouver. Je vois deux symptômes de la non-originalité : l'absence d'un bon filtrage (séparation du digne de l'indigne) ou d'un talent musical (traduction du bruit en musique).

Le prosateur rêve de faire ouvrir les yeux d'autrui, à les livrer à l'insomnie ; le poète cherche à les faire se fermer, pour rêver.

Mauvais objectif, pour un artiste : faire voir autrement les choses – n'importe quel guide statistique y réussit tout autant. Il faut s'adresser aux oreilles, plutôt qu'aux yeux : faire entendre la musique, où d'habitude on n'entendait que du bruit.

Ne décris pas ce qu'on peut voir ; ne cherche pas à traduire en musique obscure ce qui n'est qu'un bruit trop net ; écris pour que de ton regard sur l'invisible naisse une musique, adressée aux yeux fermés, à l'âme ouverte.

La fonction noble de l'âme – la sublimation de nos cinq sens : la musique, le flair, le goût, la caresse, le regard. L'esprit se contente du bruit, du calcul, de l'intérêt, de la possession, des yeux.

L'homme borné est celui qui, même en se sentant à l'aise dans un domaine, ne maîtrise pas l'art de franchissement de bornes. Le philosophe est son exact opposé : même en pataugeant dans tous les domaines du savoir, il place sa maîtrise aux frontières entre bruit et musique, puissance et faiblesse, espérance et désespoir, vrai et faux, langage et réalité.

Les sphères, dans lesquelles la philosophie peut évoluer – les commencements, les parcours, les finalités. Les seules finalités, dignes d'une plume originale, sont la douce mélancolie ou l'ardente admiration ; le savoir, la vérité, l'actualité devraient en être exclus. Les parcours peuvent être continus ou discrets ; les deux peuvent se justifier, si tu possèdes le talent et le style ; si tu

reconnais, comme les meilleures des têtes, que la rupture est l'élément fractal nécessaire, pour saisir les objets essentiels, tu aborderas la démarche discrète. Enfin, les plus ambitieuses des plumes, se concentrent sur les commencements, la seule sphère où l'originalité a encore son *verbe* à dire. Et puisque la partie élémentaire de tout discours philosophique est la métaphore, le commencement en est la quintessence, prenant la forme d'un vers ou d'un aphorisme.

On ne peut pas vivre de la musique ; on ne peut qu'en laisser envahir ses rêves. La vie est cadences et bruits ; le rêve – émotions et musique. La raison et la noblesse n'ont pas grand-chose à se dire ; la raison désespère et la noblesse invente de folles espérances. Mais si tu veux une vie indiscernable du rêve, écoute Aristote : *L'homme doit tout faire pour vivre selon la partie la plus noble qui est en lui*. Vivre serait donc entendre et poursuivre l'éphémère, éternellement inexistant et attirant, la mort du corps guidant et justifiant la noblesse de l'esprit.

Quel ennui que de reproduire le bruit du fini actuel ! - il faut créer de la musique de l'infini potentiel !

Le sens qui me fait apprécier une écriture d'art – du poème au traité de philosophie - n'est ni l'ouïe ni la vue mais le toucher sublimé, la caresse, inattendue, excitante, évocatrice, grâce à l'esprit qui entretient le silence et les yeux fermés.

Je ne vois aucun intérêt de *développer* (en profondeur ou en étendue) les réflexions d'un philosophe quelconque ; je n'éprouve que le besoin d'*envelopper* mes propres états d'âme (qui, en gros, sont communs à tous les introspectifs) – en hauteur d'un style, d'un ton, d'une noblesse. La seule philosophie, digne d'admiration ou de respect, est celle qui parte de zéro, pour proclamer ses commencements, tout en se moquant de ses parcours ou finalités que pourraient suivre les esprits, mais qui laisseraient imperturbables les âmes. Le savoir et la vérité ne sont point des sujets philosophiques.

Si *la sobriété en poésie est pauvreté* (Hugo), le plus riche en ivresses

poétiques est certainement Shakespeare.

Inscrire ma sensibilité de solitaire dans l'intelligible universel ; ne pas décrire mon intelligible commun par le sensible solidaire. Emprunter l'esprit des autres pour faire aimer mes états d'âme.

Dans les trois sphères de la reconnaissance – intellectuelle, professionnelle, sentimentale – j'ai de profondes raisons, pour geindre de mes ratages, et de hautes raisons, pour m'en sentir comblé. Dans toutes les trois, je vécus des brèves étincelles éblouissantes de nuit, faisant oublier les longues ténèbres de jour.

Je vaudrais surtout par ce qui ne s'apprend pas : le talent, la noblesse, l'esprit, la liberté. Ces dons de Dieu forment mon regard sur le monde et sur moi-même ; la noblesse en détermine la hauteur, l'esprit y apporte la profondeur, la liberté en maîtrise l'ampleur et le talent l'emplit d'intensité. Ce regard doit être aurolé d'une mystique divine, illuminé d'une esthétique créatrice, réchauffé par une éthique angélique. Le talent est l'art de traduction du regard en langage musical. Si je ne fais que transmettre le bruit de mon époque, c'est le pire des silences.

L'art est la peinture de tes états d'âme ; de tout tableau réussi émerge le chant d'un rêve ; de tout *chant* tu peux extraire le *récit* d'une pensée ; toute pensée a partie liée avec la vie. Donc, l'art réconcilie le rêve et l'action, qui ne se rencontrent guère ailleurs.

Action, Souffrance, Cité

N'est beau que ce qui cache son origine. Les traces des actes me les font mépriser. *Celui qui sait marcher ne laisse pas de traces* - Lao Tseu - *savoir marcher* signifierait - *danser* !

Tout en prônant l'immobilité, j'applaudis la danse et boude la marche. La sensation d'une belle immobilité naît, lorsque la trace rémanente, dans les yeux ouverts, se double d'une trace, beaucoup plus profonde et, en sus, réversible, dans les yeux fermés.

Le miracle de l'homme : la suprématie du désir sur le désiré, de la liberté - sur l'action, de l'immobilité de la source - sur le courant de la création. *L'action, le mot, l'événement ne sont que des représentations ; le chemin de la nostalgie et de la liberté ne se donne jamais à la marche* - H.Broch - *Das Getane und das Gesprochene und Geschehene sind nichts als eine Darbietung ; aber der Weg der Sehnsucht und der Freiheit ist niemals ausschreitbar* - il se donne à la danse, mais il y devient impasse des pieds ou scène du regard.

Bon nombre de mésaventures de la rêverie sont dues au fait qu'au lieu de la faire chanter l'on en fait un chantier. Trop de méthode rend mauvais rhapsode.

La seule chose qu'on attend aujourd'hui de l'intelligence, c'est qu'elle permette d'améliorer le pouvoir d'achat : *Marche avec des sandales jusqu'à ce que la sagesse te procure des souliers* - Avicenne - voilà encore une invitation à accéder à la propriété, c'est à dire à devenir voleur comme tout le monde, et qu'il s'agisse de souliers, de bottes ou de pantoufles, - qu'à cela ne tienne ! *Il vaut mieux marcher pieds nus que voler des pantoufles* - Che Guevara - *Es mejor caminar descalzo, que robando zapatillas* - plutôt - danse pieds nus, jusqu'à ce que, sur une voie aérienne, des ailes procurent à ton regard la sensation de sagesse.

L'envie de marcher accable celui qui se découvre des ailes. L'envie de voler flatte celui qui a du plomb dans ses semelles de vent.

De fourmi, rossignol ou lion, attirés par l'arbre, seul le rossignol en a un besoin vital : le beau chant naît, déchirant, immobile et invisible, sans agitation de la rainure ni repos de l'ombre.

Souvent, ils ne *marchent* que parce qu'ils ne savent pas sur quel pied *danser*.

Pour contempler ou transformer le monde, une paire d'yeux ou de bras suffit. Pour que ce monde se mette à danser, comme mon étoile, je dois lui adresser mon regard, filtrant, plutôt que transformant, les choses, dignes d'être chantées. Quand ils ne sont pas électifs, les contemplatifs et les actifs se valent.

L'ennui des chemins est qu'on ne puisse pas danser la-dessus, et le sens de ta vie n'est pas dans la marche, mais dans la danse. C'est dans la déviation (divertissement) des chemins que Pascal voyait le seul remède à nos misères, sans toutefois préciser, que la déviation la plus radicale s'appelle impasse discrète abritant une scène, au milieu des ruines à l'acoustique parfaite. Plus plate est la scène, plus haute est la danse.

Mouton robotisé : il énonce, docte, pour la n+1-ème fois, la façon de *marcher* et ainsi *enrichit son esprit*, en se gargarisant de sa *rigueur*. Poète : sa *danse* imprévisible, sans pareil et *libre*, met à nu son *âme*.

Les étapes de ma victimisation : l'élan, l'acte, le savoir, la langue, le ton - autant d'immolations, de ruptures et de discontinuités ; je ne serais qu'âne, bouc ou agneau, si je ne vais pas jusqu'au bout de cette chaîne ; et là, on saura si je suis rossignol, coucou, lion ou cygne.

La marche, que j'aille trop loin ou juste ce qu'il faut, m'apporte de la certitude et m'apprend des limites de l'accessible ; la danse m'enivre de vertiges et me fait

découvrir des limites inaccessibles. Savoir que *seul celui qui tente d'aller trop loin peut, éventuellement, découvrir jusqu'où l'on peut aller* - T.S.Eliot - *only those who risk going too far can possibly find out how far one can go*. Quand je sais, que tout ce remue-ménage n'a d'autre finalité qu'aménagement d'étables, je me moque des bornes et j'évite des cornes. L'important, ce n'est pas découvrir, mais couvrir, couvrir d'auréole, d'écran, de brume. Mais pour cela, il vaut mieux rester loin des routes.

Le meilleur emploi des ailes, une fois qu'un volatile décida de marcher, est de se plier pour cacher la bosse. Tant qu'Apollon ne l'interpelle pas, il est le dernier des marcheurs, au même plomb dans les extrémités que les reptiles.

Pour dédaigner de marcher, il faut avoir des ailes. Mais si tu as envie de marcher, oublie que tu as les ailes. Et Nietzsche se trompe de chronologie des apprentissages : *Qui veut apprendre un jour à voler doit d'abord apprendre à marcher* - *Wer einst fliegen lernen will, der muß erst stehn lernen*. Comme la prose naquit jadis d'une poésie exténuée, la marche est de la danse perdant de son envol.

La féerie du monde se brouille par ma bougeotte ; c'est dans mon immobilité que cette féerie se dévoile, car les couleurs, comme les sons, naissent en nous ; de moi dépend si le monde est tableau symphonique ou bien grisaille silencieuse. *Donateur de sens, le regard humain valorise le monde* - Wittgenstein - *Der menschliche Blick hat es an sich, daß er der Welt einen Wert zuerkennen kann*. Mais tant que nos bras et pieds sont en action, nos meilleures palettes et cordes sont hors d'usage. L'immobilité tonifiante est le seul problème. L'homme de foi et, en particulier, l'artiste, agit en moi, dès que je m'immobilise.

Même dans la religion, ce culte des genoux pliés et des mains ne s'occupant que de nos visages ou de nos cœurs, le chemin peut remplacer l'œuvre : *Ça ne sert à rien de marcher partout pour prêcher, à moins que la marche soit un prêche* - François d'Assise. Toutes les positions furent tentées pour attirer des ouailles :

dansant ou courant (David), assis ou debout (le Christ). Mais on ne trouva rien de meilleur que la position couchée, pour s'écouter soi-même en tant que chemin et s'imaginer voyageur : *Le chemin appelant des voyageurs* - St-Augustin - *Via viatores quaerit.*

Dès que l'homme s'imagine, qu'il puisse créer comme l'oiseau chante ou vole, il ne produit que de sonores broutilles ou de ternes trajectoires. La création humaine est dans le surpassement de contraintes.

La vie est un jeu minable (champ d'expérimentations, théâtre, prison...) - on commence par ce choix de coordonnées et l'on bâtit par-dessus une géométrie. La vie est un miracle ineffable, qu'il faut conter, en chant et musique et non compter, en champs et rubriques ! Être saisi plutôt que saisir, et Einstein n'a raison qu'à moitié : *C'est même le but de toute activité intellectuelle : transformer un 'miracle' en quelque chose qu'on puisse saisir* - *Es ist ja das Ziel jeder Tätigkeit des Intellekts, ein 'Wunder' in etwas zu verwandeln, was man begreifen kann.*

Quand la vie est réduite à une préparation pratique de l'envol, l'homme finit par ne plus remarquer, qu'il rampe plus que jamais. Si l'on consacre la vie à apprendre à marcher, on oublie le besoin d'ailes. On n'échappe pas à la platitude à coups d'ailes ; les ailes mêmes sont la hauteur sans escale : *Lorsque l'âme a des ailes, elle demeure dans les hauteurs* - Socrate.

À l'homme du chemin (les positions prises, les connaissances apprises – la profondeur), à l'homme de la marche (la puissance, la volonté - l'ampleur) j'oppose l'homme de la danse (le goût, la noblesse – la hauteur).

Les chemins : on les montre, empreinte ou bâtit – l'envie de marcher, c'est tout ce que cela puisse réveiller ; l'envie de danser, elle, naît plus sûrement de la peinture des impasses.

Aujourd'hui, le danseur et le calculateur (Beaumarchais) exercent le même

métier, après l'adhésion du premier aux valeurs du second. La danse devint calcul qui *marche*.

Étymologiquement, l'*acte*, c'est une chose faite, et l'*action*, c'est la routine bien maîtrisée, visant un but précis. À l'opposé se trouve la *création*, un talent imprévisible, respectant les contraintes et chantant les commencements.

Tant de niaiseries autour de la métaphore de *chemin*, préexistant ou construit en marchant, tandis que ce qui compte, c'est si ton étoile l'illumine et si tes pas forment une danse personnelle ou s'inscrivent dans une marche collective. Les plus lucides des partisans des chemins de l'être, de la vérité, de la connaissance finissent par reconnaître, qu'au pays de la poésie, ces chemins ne mènent nulle part ([Heidegger](#)).

La sérénité honore mes pas, mais mes ailes ont besoin de vertiges.

Tant de fois j'ai entendu des hommes de talent prôner l'écoute de notre voix intérieure, afin de lui suivre fidèlement. Ce conseil n'est bon que si cette voix reste intraduisible et demande de nous un don d'écoute et un talent d'interprète ; si cette voix est terrestre, la suivre, c'est marcher, banalement ; la maîtrise de langues célestes est un privilège, nous faisant danser.

Les essentielles de mes notes sont des tentatives de rendre l'élan vers des cibles nobles mais inaccessibles, puisqu'elles relèvent du rêve. Donc, ce sont des appels au chant des commencements, sans chercher à réciter la prose des développements. Si l'on retourne à la réalité, c'est Einstein qui a raison : *Ne raconte à personne tes projets, n'exhibe que tes résultats - Erzähle niemanden deine Pläne, zeige ihnen nur deine Ergebnisse* - ce qui suppose des représentations et interprétations communes. La logique est une anti-musique.

Mes yeux fermés donnent de l'audace à la danse de mes mots ; une fois ouverts, ils rendent lâches les pas de mes actes.

La Bible : *Il n'est pas donné à l'homme, qui marche, de diriger ses pas.* Il est donné à l'homme, qui danse, de vivre le vertige de ses pirouettes et à l'homme couché - de diriger son regard au-delà des pistes, vouées à devenir sentiers battus, si elles sont réservées à la marche et refusées à la danse.

Confucius : *J'entends et j'oublie - je vois et je crois ; j'agis - et je comprends.* Ma demeure s'appelle rêve. J'y entends ou j'y vois (la musique ou le regard) - je m'extasie, même sans comprendre ; j'y agis (le muscle ou la marche) - je comprends, qu'il valait mieux m'extasier, sans agir. La compréhension est le but final des robots qui se vautrent dans le réel.

Marc-Aurèle : *Pour l'intelligence, ce qui suspendait l'action devient action, et route ce qui barrait la route.* Les bonnes contraintes nous retiennent de tant de mauvaises actions et évitent tant de mauvaises routes.

St-Augustin : *Bene curris, sed extra viam - Tu cours bien, mais hors piste.* J'ai un bon arc, mais je manque de cibles. Sur les chemins battus, on ne court plus, on marche. Avec des cibles basses, l'archer perd de hauteur.

Emerson : *What you do speaks so loudly that I cannot hear what you say - Tes actes parlent si fort, que je n'entends pas ce que tu dis.*

Rimbaud : *En avant, route ! En avant* veut dire *Hors de ma vue !*, car marcher m'est insupportable (aux autres : *être, c'est être en route* - G.Marcel). Devant la majorité des itinéraires, il faut pratiquer la fuite en avant. Laisse-moi, au milieu du désert, danser en compagnie de ma déroute.

Les souffrances, auxquelles je compatis le plus, sont des déficiences du rêve : manque d'oreilles (les mots se perdent), manque de bouche (les mots ne naissent plus), manque de regard (les mots ne s'envolent pas). La danse des images s'appelle songe, leur marche s'appelle veille. Ce sont les songes qui

enfantent la souffrance (et non pas l'inverse, Aragon) ; la veille la stérilise ou l'anesthésie.

Ce ne sont ni l'espoir ni le désespoir qui composent le *chant le plus beau*, mais un duo entre le zéro et l'infini (*darkness at noon* de Koestler) du regard. Tantôt ils s'annihilent, tantôt se substituent, tantôt se confessent. Le désespoir est le maître, nous apprenant le chant, l'espoir en est l'élève.

Sans douleur à chanter ni tromperie à décrier - pas de poète. Faute de pouvoir dénicher une souffrance vraisemblable, le poète d'aujourd'hui se met à flairer de fumeux mensonges - *manipulations, intoxications, récupérations*. Tandis qu'une vérité parfaitement réelle, mais insipide, s'étend à perte de vue (*Il est des vérités, dont la démonstration même montre qu'on n'a pas d'esprit* - K.Kraus - *Es gibt Wahrheiten, durch deren Entdeckung man beweisen kann, daß man keinen Geist hat*). Le journalisme, c'est la terrible fin de tout élan poétique, esquissé il y a trois mille ans.

Les inconscients, s'adonnant au rire et à la danse, - les seuls heureux de la terre ! De l'incapacité de jouir naît le souci du savoir, de la puissance ou du rêve, qui mène, inéluctablement, au désespoir. Le malheur, c'est qu'au rire jeune succède toujours un rire jaune.

Après m'être attardé aux mystères dionysiaques (la danse à la [Nietzsche](#)) et aux mystères orphiques (le chant à la Rilke), je me suis arrêté aux mystères d'Éleusis, où règne le rythme sans rites. Le passé, le présent, le futur tournés vers le deuil : Dionysos pleurant sa mère, Orphée - son épouse, Déméter - sa fille.

L'espace d'un soupir, le chant sépare l'âme du corps et fait oublier la souffrance : *Qui chante son mal l'enchant* - du Bellay. Qui le narre en déchant. (La virgule oubliée y assure la poésie : les Portugais auraient prosifié : *Qui chante, son mal enchante ; qui pleure, son mal augmente*).

Prométhée, Socrate ou Jésus cherchent à rendre joyeuse l'attente du dernier jour, en la mettant sous le signe d'un au-revoir minable. Il vaut mieux, que nous apprenions à entonner un adieu majestueux à chaque instant vécu en grand et à attendre, que chaque jour nous chante la merveille du jour premier.

La fonction musicale de la philosophie : composer une mélodie vitale à partir des hurlements aigus de la douleur et de la plate gravité de la raison : *Là où tu restas muet de douleur, Dieu m'envoya le don de dire ce que je souffre* - [Goethe](#) - *Und wenn der Mensch in seiner Qual verstummt, - gab mir ein Gott zu sagen was ich leide*. Mais dans ce que le philosophe *dit*, la douleur et la raison doivent nous chanter ou nous faire chanter.

Le philosophe peut être thérapeute de l'incurable ou analyste de l'inénarrable, il peut nous apprendre à chanter la santé du malheur, à peindre l'invisible, au lieu de réciter une bien-portance insignifiante - voilà de sages contraintes ! Que d'autres se livrent au sot projet de guérir ou de soigner le secondaire, le philosophe doit s'arrêter à la consolation de l'essentiel.

L'une des premières fonctions de la philosophie est la consolation artistique de notre défaite face à la vie ; donc elle ne peut être ni ludique, puisque le jeu est avant tout un appât de gain, ni sérieuse, puisque tout sérieux mène au malheur, au découragement, au désespoir. La définition platonicienne de philosophie comme *jeu sérieux* est sujette à critiques. À moins que, ironiquement, il ait voulu en faire un approfondissement de la tragédie. Sous une lumière naturelle, la vie, c'est une marche macabre de nos ombres tragiques, et la philosophie serait une lumière artificielle, qui en ferait une danse, non moins tragique mais noble.

La philosophie n'apprend ni à mourir ni à vivre ; elle traduit en musique le bruit désespérant de la mort aussi bien que le bruit de l'espérance vitale ; et cette musique nous fait chanter, au lieu de réciter, danser, au lieu de marcher, irradier de la poésie, au lieu de nous engrisailler dans la prose. La philosophie est de la poésie appliquée.

Le besoin d'écrire naît de la honte d'avoir l'œil sec, tandis qu'une larme ravage ton cœur, la honte de marcher droit, tandis qu'une danse fait chavirer ton rêve, la honte de parler, tandis que ton fond n'est que chant, soupir ou râle. La résignation : *Le cri ne peut être égal ni à la douleur ni à la raison* - Sénèque - *Non potest par dolori esse, nec rationi, clamor.*

Pour chanter la seule espérance, digne de notre voix, l'espérance virtuelle, il faut avoir connu la désespérance bien réelle et muette.

L'état normal, ou plutôt désirable, de l'âme est l'inquiétude ou la douleur. L'absence de ces attributs prive l'âme de son essence, mais conforte la détermination de l'esprit. Et Cioran : *Quand l'âme est malade, il est rare que le cerveau soit intact* - voit de fausses contagions. Quand l'âme est bien portante, ce n'est plus l'âme qui tentera de chanter ou de danser.

La consolation est un objectif commun et de la comédie et de la tragédie : la comédie est affaire de l'esprit, espiègle et profond, et la tragédie – celle de l'âme, nostalgique et haute. La comédie se narre, et la tragédie se chante. La tragédie, c'est le regard fidèle, pur et lyrique, sur ce qui n'avait peut-être jamais existé, tels l'amour, le talent ou la tour d'ivoire imaginaires, vécus dans les ruines bien réelles.

La vie s'éploie dans la marche et dans la danse, dans le bruit et dans la musique, dans l'action et dans le rêve, dans l'accumulation et dans la création, dans l'avoir et dans l'être. La pensée de la vie peut servir de consolation face à la mort ; les sots ont besoin des premiers semi-axes, et les sages – des seconds.

Ils se targuent de narrer la lucidité, tandis que chanter l'illusion correspond beaucoup mieux à la mission centrale du sage – consoler les perdus, plus que ceux qui veulent se trouver. Se vautrer dans l'éveil, tandis que notre séjour divin est dans le rêve.

La philosophie, c'est la danse et non pas la marche, la hauteur active et non pas la platitude passive ; elle voue le regard hautain aux ruines et les pas profonds - au souterrain. Même l'austère [Hegel](#) voyait en philosophie *une vénérable ruine, que la raison choisit pour demeure - eine ehrwürdige Ruine, in der sich der Verstand angesiedelt hat.*

Femme, l'oiseau de feu, dès que tu touches la terre comme Eurydice ou t'approches de l'eau comme Ophélie, tu te sépares de ta cendre et tu regrettes de ne pas t'être vouée seulement à la hauteur de l'air, hors d'atteinte des reptiles et même des Valkyries et des Amazones. *Je suis l'Oiseau-Phénix, je ne chante que dans le feu ! Nourrissez-le - sa hauteur vitale est mon vœu ! - Tsvétaeva - Пмуца-Феникс я, только в огне пою ! Поддержите высокую жизнь мою !*

La vie, la vraie, l'indubitable, la cohérente, est la marche et non pas la danse, la récitation et non pas le chant, la douleur et non pas la douceur. Par la consolation on ne peut que détourner la vie de son courant naturel, on ne peut pas la vaincre. Sénèque est trop optimiste : *Il vaut mieux vaincre le mal que de le tromper - Melius est vincere illum quam fallere*

La douleur, le plus souvent, vient de l'extérieur, frappe mon corps, s'exprime par des signes nets, faciles à *interpréter*. La souffrance naît dans mon âme, suite aux *représentations* angoissantes que produit mon esprit ; elle est, comme toute mon essence immatérielle, - indicible, ce qui, donc, lance un défi à mes pinceaux et plumes. On narre la douleur, on chante la souffrance.

Toute espérance a pour origine la vue des crépuscules envahissant la lumière d'une pensée, d'un sentiment, d'une action. La mauvaise espérance, c'est se persuader de l'imminence des aubes prometteuses. La bonne – quitter le temps, créer des aubes imaginaires, où l'on rêve, et y chanter la grandeur tragique des crépuscules réelles, où l'on vit.

Je me distingue par le bonheur que je crée, plus que par le malheur que je

subis. Il faut donc m'attarder plus sur mes chants que sur mes pleurs. Les seules souffrances, qui méritent ma consolation, sont presque imaginaires, puisqu'elles se produisent entre une réalité unifiante et une sensibilité inimitable, et où la seconde finit par succomber. Le bonheur est une consolation, triomphante et éphémère.

Le malheur est dans la durée, dans irréversibilité ; le bonheur est dans un instant d'oubli, d'extase, d'abandon. Peindre le malheur est une tâche de la mémoire ; l'image du bonheur se concentre en un seul point, et que seule l'écriture d'art peut reproduire par la création des origines, des commencements sans développement. Des épopées narrent le malheur ; la maxime chante le bonheur.

Le désespoir est présent aussi bien dans l'art que dans la vie ; dans l'art on l'ennoblit par un chant, et dans la vie on l'adoucit par la caresse. La caresse extrême – le chant du cygne.

Les éléments et les voix : dans l'eau, le poisson se tait ; sur terre, la bête gueule ; dans l'air, l'oiseau chante ; dans le feu, tout vivant invente son chant du cygne.

Les tragédies de l'esprit sont communes, universelles ; seules les tragédies de l'âme méritent leur nom. La pensée du désespoir ou la musique d'espérance. *Les plus lumineux de nos chants viennent des plus sombres pensées - P.B.Shelley - Our sweetest songs are those of saddest thought.*

La ligne de partage la plus profonde sépare les rêveurs des hommes d'action, et c'est la nature de leurs angoisses qui en témoigne le plus éloquemment : les actifs narrent le sens tragique de la vie, les rêveurs chantent le sens tragique du rêve.

Quand l'usure par le temps réduit tout, irrévocablement, aux traces, ombres,

poussière, il ne restera à la voix de ton âme que de chanter ces vénérables ruines, aux rêves ensevelis. *Tout, sauf ton esprit et ta lyre, se disloque et se désagrège* - Ovide - *Membra iacent diversa locis, caput lyramque excipis.*

On a tort d'opposer l'espérance au désespoir : celui-ci gémit dans le réel, celle-là chante dans le rêve. Deux interprètes, si souvent à l'opposé l'un de l'autre, – l'esprit et l'âme.

L'expérience montre que le soupir et la larme reflètent l'état d'âme le plus fréquent chez tout le monde et à tout moment, affaire du degré de conscience ; exhiber son propre chant, fier, solitaire et mélancolique n'est donc ni égoïste ni élitiste ni narcissique, mais modeste et humble.

H.Heine : *Wir begreifen die Ruinen nicht eher, als bis wir selbst Ruinen sind* - *Nous ne comprenons guère les ruines que le jour, où nous-mêmes le sommes devenus.* Soit on les plante et les chante, soit on les conte et les raconte. On les confond soit avec une tour d'ivoire, soit avec une déchetterie. On comprend les casernes et les villas ; les ruines sont là pour qu'on continue à se perdre dans une ignorance étoilée.

Emerson : *It is only the finite that has wrought and suffered ; the infinite lies in smiling repose* - *Il n'y a que le fini qui s'agite et souffre ; l'infini immobile garde le sourire.* Ce qui est prodigieux avec les choses qui n'existent pas, tels l'infini, l'immortalité, la toute-puissance, c'est qu'elles nous apprennent à chanter, au beau milieu de nos misères, - un *oui* souriant et grandiose, au lieu de hurler des *non* grincheux et mesquins.

Kierkegaard : *Ma peine est mon château seigneurial.* Et des joies fantomatiques le hantent en fêtes anacréontiques, bachiques ou orgiaques. On s'y attend plutôt aux ruines ennoblissantes qu'aux assauts héroïsans. Au chant haut perché plutôt qu'au camp retranché.

Nietzsche : *Ein Lied, so sonnig, so leicht, daß es die Grillen einlädt, mitzusingen*
- *Un chant, si lumineux, si doux, qu'il inviterait la noirceur même à y mêler sa voix.* La musique doit être lumière, pour que la danse des ombres en soit un reflet fidèle, une voix, un visage.

Aujourd'hui, même les sirènes font chœur avec les vautours et chouettes, pour m'attirer vers les cadences des profondeurs et me détourner de la hauteur du chant. La profondeur est discours, et la hauteur – le chant. Le discours résumant l'essence. Dans le Verbe divin, celle-ci rejoint l'existence : *En Dieu seul, l'essence (ce qu'Il est) coïncide avec l'existence (pourquoi Il est)* - Avicenne.

Toutes les Circé, Calypso et autres sirènes optèrent pour le climat continental modéré ; c'est par leur dramatique absence que je reconnais aujourd'hui, que je débarque sur une île déserte.

Je peux peindre soit la forêt soit l'arbre, et je peux même ignorer quelle est l'origine de mes couleurs, dans l'espèce ou dans le genre, mais je dois peindre a cappella, ma voix doit toujours être celle de l'arbre non accompagné. *Nul homme n'est une île, tout homme a son continent* - J.Donne - *No man is an island, every man is a part of the main* - mais dans ta bouteille de détresse je veux découvrir un chant insulaire, une féerie, et non pas un récit protocolaire d'une scierie.

Dans le désert ou l'océan de la vie, on croisait jadis d'autres égarés, pour échanger un regard, une voix ; aujourd'hui, où le seul espace de rencontres est un bureau, on n'y entend que des chiffres et des chorales. Sous toutes les latitudes règne l'esprit de croisière ou d'aménagement, à la lumière cathodique et à la voix synthétisée. Seule, la voix de ma solitude me rappelle encore quelques ombres chantantes des mirages dissipés.

Les carapaces, coquilles, piquants font désormais partie d'un paysage urbain ou d'un climat mondain. Les secréter ne me protégeras pas de l'humiliation d'être reçu en mouton. La solitude et les ruines me permettent de vivre désarmé et

vulnérable sous mon étoile.

La gamme complète de la solitude céleste comprend trois registres, associés aux trois métaphores terrestres : la forêt, la montagne, la mer – des regards à hauteur d'arbre, des regards de gouffres, des regards entre l'étoile et la bouteille de détresse, au fond des vagues, – des vagabonds, des anachorètes, des chantres. Trois paysages différents, que mes saisons musicales doivent savoir harmoniser.

J'écoute ces chanteurs modernes, se réclamant de l'originalité la plus rebelle, et je n'y entends que la voix de la pire des foules, celle du présent. Pourtant, il est certain que les foules du passé furent plus abominables. Heureusement, on n'en garde que des échos soit abstraits soit pittoresques, et c'est ainsi que je me régale du folklore des bouseux d'antan, si en phase avec ma solitude.

Je me moque de ces philosophes rebelles, réfugiés dans un désert solitaire ; au lieu d'y chanter des mirages, ils échafaudent l'aménagement d'oasis, narrent les itinéraires des caravanes ou mesurent les paramètres des grains de sable.

Dans tout ce qu'on continue, aujourd'hui, d'appeler, par inertie, littérature, il est facile d'accéder au sens, mais le rêve y est introuvable. Tout est narré, rien n'y est chanté. Au moins, personne ne se détache du réel avec plus de mépris ou d'indifférence que moi. Et personne ne crée autant de mélodies pour les songes que moi – et je suis tristement seul comme quelqu'un qui serait catalogué – *sans profession*, fredonnant mes chants entre mes quatre murs, sous les ponts, dans les collines arides et désertiques. La solitude est la seule défaite, intransformable en salutaire surnage.

Pétrarque : *Solo e pensoso, i più deserti campi vo misurando a passi tardi* - *D'un pas incertain, seul et songeur, j'arpente les plus déserts lieux*. C'est mon songe qui arrête une vie certaine ; ce n'est plus la marche, qu'impriment mes pas, mais la danse. Tout lieu, vu d'une certaine hauteur et avec un certain vertige, devient

désert pour mon âme, vivant des mirages mystérieux et non plus des routes problématiques.

Baudelaire : *Qui ne sait pas peupler sa solitude, ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée. Ta solitude s'anime de la danse des fantômes, cette même danse, qui te fait ignorer la morne marche des hommes. Qui sait baisser les yeux de l'esprit, saura élever le regard de son âme. Qui sait créer partout ses propres déserts, vivra de ses propres mirages.*

Unamuno : *Un Miserere, cantado en común por una muchedumbre azotada del Destino, vale tanto como una filosofía - Un Miserere, chanté en chœur par une multitude fouettée du Destin, vaut autant qu'une philosophie.*

Le danseur espérant égaler le calculateur, une fois aux affaires, - tous les cataclysmes du XX-ème siècle viennent de cette funeste illusion. Ceux qui refusent de réduire leurs vies à la marche, leurs voix - aux sondages d'opinions et leurs âmes - à la messe dominicale continuent à escamoter cette fatale évidence.

Vous vous désintéressez des lendemains qui *chantent*, et voilà qu'ils se mettent à *parler*, c'est-à-dire à calculer. Et lorsque votre vie *marche*, cela veut dire souvent qu'elle ne *danse* plus...

La facilité du Non, à une société, asservie par une monumentale tyrannie, élève, artificiellement, l'âme ; la difficulté du Oui, à une société, dépassionnée par une démocratie mesquine, abaisse, fatalement, l'esprit. Mais, en politique, c'est à l'esprit de mener le bal, et la marche horizontale y évincera la danse verticale.

Les lendemains du totalitarisme n'ont pas chanté, ses hérauts administratifs ayant perdu leurs voix. Ce furent des corbeaux et des perroquets. Mais les colombes n'eurent pas plus de chance, avec : *aimez-vous les uns les autres*. Seuls les charognards de la Bourse et les coucous des statistiques ne se trompent jamais, ou presque.

Leur sordide liberté fait marcher les salles-machine, elle ne fait pas danser nos fibres patriotiques, qui, jadis, trouvaient écho dans les chaumières et dans les châteaux. *Fini le patriotisme : argent libre, amour libre, église laïque libre, dans un État laïc libre* - Joyce - *No more patriotism. Free money, free love and a free lay church in a free lay state*. Dans votre laïcité robotique, les programmes et projets remplacèrent les prières.

Je chante le monde - et la niaiserie de ce geste de simplet m'inonde de honte. Je le fustige - et la honte de ce geste de manant m'accable. Il faut laisser ce monde là où il est et ne pas se laisser positionner par rapport à ses coordonnées, se contenter d'une pose d'absent.

Au cosmopolitisme stoïco-chrétien et à l'internationalisme socialo-communiste succéda le globalisme des marchands. À la prière et au chant succéda le hurlement des traders et le silence des machines.

Les affects et les affaires : contrairement aux premiers, on ne règle pas ces dernières en chantant ou en dansant, mais en parlant et en marchant. Et quand on nous invite : *laissez parler votre cœur ou danser votre âme*, on peut être certain, que la voix sous-jacente est totalitaire. Ou chrétienne : *Au fond, le christianisme est bolchevisme* - Heidegger - *Das Christentum ist in der Tat bolschewistisch*.

Les hommes nobles, dans leurs recherches de la hauteur, sont souvent attirés et induits en erreur par l'ampleur des actes des princes de ce monde. À la fin, les défauts des cervelles et des bras de ceux-ci, près des horizons, sont pris pour la trahison du firmament des âmes de ceux-là. Platon, Gracián, Machiavel, R.Debray, dans leurs récits du réel politique, ne nous apprennent rien, leurs chants de l'irréel poétique gardent toute leur rafraîchissante valeur. Ils eurent des rêves, résistant à toute épreuve par l'ingrate et décevante action.

Des sentiments noirs – l'indignation, le mépris ou l'indifférence - sont

inévitables, ce qui fait de nous hommes de gauche, de droite ou du marais. C'est notre enfance qui détermine notre profil, en fonction du milieu de nos regards : la réalité humaine (conflits, orgueils, jalousies), la réalité surhumaine (contes de fées, rêves, solitudes), la réalité inhumaine (routines, conformismes, platitudes). Ma première enfance passa dans le deuxième milieu, dans l'immensité des forêts, des livres, des montagnes et des chants de ma mère. Le mépris de ce qui est sans relief ni mélodie fit de moi un homme de droite, ce que j'appris un demi-siècle plus tard, ayant vécu dans la certitude de faire partie des extrémistes de gauche...

Dans les démocraties, gouverne l'idée ; dans les tyrannies se démène le verbe. *Au commencement était le verbe et non le bavardage, et à la fin, ce ne sera pas la propagande, mais de nouveau le verbe* - G.Benn - *Am Anfang war das Wort und nicht das Geschwätz, und am Ende wird nicht die Propaganda sein, sondern wieder das Wort*. La diffusion évinça en effet la propagation, et le verbe énumératif fit taire tout nom, qui chante au lieu de narrer. Souhaitons qu'au prochain commencement, ce soit le déluge.

L'abjecte qualité, qui a le plus bel avenir, est le *sens des responsabilités*. Elle décharge la société de l'assistance au faible, accorde au calculateur le prestige, dont seul le danseur aurait dû se prévaloir et, surtout, elle pousse tout danseur à devenir calculateur. Le beau principe *espérance* (E.Bloch) vit ces derniers instants, pour être remplacé par le vilain principe *responsabilité* (H.Jonas). L'espérance peut se passer du réel, la responsabilité s'y identifie : *L'acte responsable s'oppose au monde de l'imagination* - Bakhtine - *Теоретическому миру противопоставлен ответственный поступок*. Les Anglo-Saxons vont jusqu'à mêler leurs rêves ataviques aux calculs responsables : *Les responsabilités commencent dans un rêve* - W.B.Yeats - *In dreams begin responsibilities*.

Tes pieds, ton cœur et la partie rationnelle de ton esprit sont sur terre, et il est inévitable, qu'ils prennent part aux zizanies entre réformismes et conservatismes, dans la vallée des larmes, dans la platitude bruyante. Mais tes ailes, ton âme et la partie irrationnelle de ton esprit te placent en hauteur, laquelle

te détache des soucis du jour et te fait entendre la musique atemporelle, où le chant, le soupir, le sanglot se passent d'actes.

Une civilisation est une marche technologique, toujours collective, promouvant le Vrai ; une culture est une danse sentimentale, toujours individuelle, inspirée par le Beau. La nature ennoblit toutes les deux avec l'énigme humaine, le sens du Bien.

Leopardi : *La salvaguardia della libertà non è la filosofia nè la ragione, ma le illusioni, l'entusiasmo - La sauvegarde de la liberté n'est ni la philosophie ni la raison, mais les illusions, l'enthousiasme. Ne te sépare jamais de tes illusions ! Lorsqu'elles auront disparu, tu continueras d'exister, mais tu auras cessé de vivre -* Twain - *Don't part with your illusions. When they are gone, you may still exist, but you have ceased to live.* Dès que l'homme décide qu'il est définitivement libre, il se débarrasse de l'enthousiasme et se remet exclusivement à la raison. Le calculateur est libre, le danseur évolue dans la servitude des contraintes.

Hugo : *Une égalité d'aigles et de moineaux, de colibris et de chauve-souris, qui consisterait à mettre toutes les prunelles dans le même crépuscule, je n'en veux pas.* L'affamé brandit sa misérable assiette, et vous le repoussez en invoquant l'envergure de vos ailes et le timbre de vos chants - ignoble ! Vos prunelles de rapaces ne percent pas près d'une aube fraternelle. Le chemin le plus sûr vers la goujaterie – votre méritocratie aptère.

Dostoïevsky : *Свобода не право человека, а обязанность, долг ; свобода не лёгкость, а тяжесть - La liberté n'est pas un droit d'homme, mais un devoir d'homme. La liberté n'est pas la grâce, mais la pesanteur.* Je ne vis personne, que la liberté politique fût danser. Elle fait surtout calculer. La liberté morale commence par la préférence de la danse, face à la marche, du vertige de la conscience, face à la science impassible.

Valéry : *La liberté, l'un de ces détestables mots, qui chantent plus qu'ils ne*

parlent. Aujourd'hui, les détestables oreilles perçoivent tout chant comme un compte rendu. Et rien ne danse plus aux yeux de celui qui a perdu le regard et ne lorgne que sur ce qui ne fait que marcher.

L'Européen fait de la richesse un arbre et songe aux scieries, vergers ou jardins publics. Le Russe lui aussi songe à l'arbre, mais c'est dans une jungle, pour tyranniser les moins agiles, ou dans une oasis, pour oublier le désert ambiant. Avec la misère, le Russe ne s'en tire pas mieux : là où le Latino sait danser et peindre, le Russe ne sait que penser et geindre, tout en gardant sa médiévale *superbia paupertate*.

Chant accueillant un beau rêve et parole rébarbative ; danse, où vibre une belle âme, et marche disgracieuse ; musique touchant nos meilleures fibres et rugissements qui glacent ; intelligence atteignant de hautaines cimes et bêtise à se terrer de honte - tel est ce pays, le plus déséquilibré et le plus déconcertant du monde. *Le petit bourgeois, offensé, ricane de ces chants, le saint visionnaire a les yeux pleins de larmes* - H.Hesse - *Über diese Lieder lacht der Bürger beleidigt, der Heilige und Seher hört sie mit Tränen.* La triple énigme pour Nietzsche : *Les méchants n'ont pas de chants.* - *Mais d'où vient le chant des Russes ?* - *Böse Menschen haben keine Lieder.* - *Wie kommt es, daß die Russen Lieder haben ?*

Le dernier coin de la Terre, où l'on veuille encore rêver et danser, au lieu de veiller et marcher, est peut-être l'Amérique Latine ; d'où l'immense prestige, là-bas, du lyrisme et de la nonchalance russes, importés en même temps que les missiles, la bureaucratie et la démagogie soviétiques.

Les plus grandes actions russes viennent des plus grands rêves et non pas des calculs : le processus fascine le Russe plus que le but. *La Russie : c'est un pays, où l'on peut faire les plus grandes choses pour le plus mince résultat* - Custine. Les Russes usent de plusieurs sortes de balances pour peser leurs résultats. Celle que tu as lue, la seule connue par ailleurs, la marchande, n'est peut-être pas la plus consultée dans ce pays de démesure. Ici, on *chante* ce qu'on *peut faire*, comme

d'autres *dansent ce qu'ils veulent dire* (Nietzsche) - à vous le récit et le devoir.

L'Européen se préoccupe surtout de ce qui ne va pas dans sa machine économique, et il finit par le faire marcher ; le Russe s'accroche à ce qui danse, dans ses yeux, et qui finit, comme tout le reste, par ne plus marcher. Calculateur et danseur, s'entendront-ils un jour ?

Maîtrise n'est pas un concept russe. On trouve, en russe, ces emprunts : *maître* (en esprit), *master* (en économie), *Meister* (en cérémonies, en héraldique, en maréchaussée, aux échecs), *maestro* (en musique, en danse).

Le monde, qui ne te chante plus, est un monde sans merveille ni magie - *désenchantement* = *Entzauberung* = *разочарование*.

Entre *marcher* et *danser* s'inscrit parfois *courir*, aux rimes sinistres : *courir* - *mourir*, *laufen* - *kaufen* (*acheter*), *бежать* - *лежать* (*rester couché*). À quoi on pourrait ajouter son contraire plus prometteur, quoique aussi fragile : les deux sens de *voler*, *fliegen* - *liegen* (*rester couché*), *летать* - *стать* (*devenir*).

La chanson et le chant me rendent la Russie et la France si proches. Mais si en Russie tout commence par une chanson, en France, par elle, tout finit. Le chant russe me rappelle la pesanteur profonde de l'existence, et le chant français m'ouvre à la haute grâce du rêve. L'âme et l'esprit se croisent dans la voix chantante.

Dans la poésie russe domine la musique du son (c'est une hauteur, réservée, normalement, au chant) ; dans l'allemande – la musique du sens (c'est une profondeur, tâche plutôt philosophique) ; dans la française – les deux musiques sont présentes, ce qui est peut-être la solution la plus harmonieuse, mais la platitude la guette.

Ortega y Gasset : *El comunismo ruso es una substancia inasimilable para los*

Europeos, casta que ha puesto todos los esfuerzos y fervores a la carta individualidad - Le communisme russe est une substance inassimilable par les Européens, race qui a mis tous ses efforts et ferveurs sur la carte de l'individualisme. Votre individualisme de repus, côté panse, va de pair avec votre collectivisme d'indigents, côté danse. Le communisme russe : une idée belle, individualiste et aristocratique se muant en un fait hideux, collectiviste et tyrannique. *Le destin de toute grande idée est d'être trahie - O.Paz - ; El destino de toda idea grande es el de ser traicionada !* Dès son origine, le Kremlin, avec ses queues d'aronde des Gibelins, préférait l'Empire au goupillon (des Guelfes), mais succombait aux sabres, marteaux et faucilles.

Tsvétaeva : *Любовь в России - экзотика - En Russie, l'amour, c'est de l'exotisme.* Ce qui manque cruellement d'exotisme, en Russie, c'est la vie même ; elle y est tristesse muette, souffrance sans fioritures, chant sans phrases. Mais l'essentiel y est exotique ; avec l'amour, ce qui garde ces bigarrures, ce sont : la poésie, le rêve, la mort, c'est à dire - l'infini. Dès qu'une frontière surgit, le Russe n'est qu'un pantin.

Dès qu'un régime politique se détourne du réel, pour porter aux nues des chimères, il tourne à la dictature. Le discours totalitaire est lyrique, celui de la démocratie est prosaïque, atteignant l'hypocrisie et/ou le cynisme, qui prouvent un contact avec la réalité. La dictature ne peut être qu'héroïque ou épique, c'est-à-dire n'être que hors de la réalité.

La poésie n'a pas sa place dans les affaires publiques ; tout y doit être traité prosaïquement, pour empêcher tout prurit héroïque ou utopique se matérialiser dans un massacre. C'est pourquoi à la liberté des fiers (déjà atteinte) et à la fraternité des nobles (hors de notre atteinte) je préfère l'égalité des humbles (à portée de nos bourses) comme le premier souci.

A.Suarès : *Tout ce qu'on dit de soi est un poème.* Ce qui explique l'origine de l'extinction de la poésie : on ne parle plus que des autres ! Ou, peut-être, le courant de soi changea de lit, en évitant désormais l'âme et en n'irriguant que la cervelle.

Ce censeur-interprète filtre tout sel poétique et ne livre aux soifs médiocres que des procès-verbaux insipides, à destination des misérables, qui connaissent leur soi numérique et ignorent leur soi onirique. Le soi inconnu – l'inspirateur de tout poème, même du poème du monde.

Mon soi inconnu ne me quitte jamais, mais, bercé par mon soi connu, libre mais sans racines, je perds mon rêve poétique au profit de ma réalité prosaïque. La poésie est la patrie de tous les exilés : de pays, de sentiment ou de regard.

Pessoa : *Être poète n'est pas une ambition que j'ai, c'est ma manière à moi d'être seul.* Le bien et la poésie, cette pudeur des solitaires, une fois exhibés en foires s'échangent contre toute prose indifférente ou impudique. *La solitude plaît aux Muses ; la cité est hostile aux poètes - Pétrarque - Solitudo placet Musis, urbs est inimica poëtis.*

Jadis, le monumental pouvait se manifester par le juste glaive, par l'art rebelle, par le génie scientifique passionné ; aujourd'hui, on ne peut opposer à la médiocrité ambiante que de l'action administrative, en l'associant, sans espoir de retour, à une grandeur dérisoire. Ne plus pouvoir agir poétiquement – tel est le verdict de cette modernité prosaïque.

Trois étapes de justification de l'action : le naturel, l'humain, le divin, dont l'action serait un lieu géométrique ou une modulation, et où se rencontreraient le bruit naturel, la voix humaine et la musique divine. Mais c'est prendre des casseroles ou des soupirs pour instruments de musique. Pour ton œil musical, toute action est du silence. À l'opposé de l'action se tient le rêve avec ses cordes, ce centre, à partir duquel se tracent les circonférences de nos horizons ou les firmaments de nos étoiles.

Heidegger : *Je seltener Denkende, je einsamer Dichtende – Plus rare est la pensée, plus seul est le poème.* Ils se sont plutôt multipliés, surtout grâce aux mariages arrangés avec des héritières du lucre et de l'actualité. Jadis, on cherchait

le penseur et le poète dans les mansardes et les tours d'ivoire, qu'ils quittèrent, pour s'installer dans des bureaux, où ils accumulent des vérités qui courent les rues. Les têtes terrestres succédèrent aux âmes célestes.

Je suis toujours à une même distance, distance infinie, de mon soi inconnu. Et il n'existe pas de chemins qui m'y mènent. Ne compte pas même sur la solitude : *La solitude est le chemin, choisi par le destin, pour te conduire à toi-même* - H.Hesse - *Einsamkeit ist der Weg, auf dem das Schicksal den Menschen zu sich selber führen will* - la solitude ne m'apprend que la futilité de mon soi connu. Chez les solitaires de profession, on continue de n'entendre que le bruit des forums affairés ; être seul, c'est ne s'exprimer qu'en musique mélancolique d'un désert découvert.

Pour les uns Dieu fut un surveillant, et pour les autres – un collègue. Sa mort, pour les premiers, signifia, que tout se valût, noblesse et bassesse, bêtise et intelligence, bruit et musique, et pour les seconds – que leur propre exigence redoublât, face à leur création, désormais ne pouvant plus se remettre à une grâce céleste. La mort de Dieu clarifia nos appartenances claniques – au troupeau ou à la solitude.

Seule la hauteur préserve la musicalité de la solitude ; toutes les tentatives de l'approfondir ou de l'élargir n'aboutissent qu'au bruit : lorsque je cherche à transformer la solitude d'une île déserte en celle de la mer, la solitude de l'arbre - en celle de la forêt, la solitude des ruines - en celle d'un château en Espagne.

Nietzsche : *Für den sehr Einsamen ist schon Lärm ein Trost* - *Même le bruit est une consolation pour un grand solitaire*. Ton existence est faite de ton ouïe et de ton regard. Celle-là transmet à celui-ci le bruissement du monde que tu es sensé transformer en musique. La meilleure consolation – les retrouvailles avec la musique du rêve.

Mieux je protège mes yeux, face à la déferlante des choses, plus pénétrant sera mon regard ; mieux je suis coupé du bruit du monde, plus pure sera ma

musique ; l'Homère aveugle et le Beethoven sourd me montrent de beaux exemples des contraintes salvatrices.

Ce qui est poétique ou mélancolique sème une haute espérance ; le désespoir profond est l'œuvre du faux et creux pathos ou de la vraie et plate prose.

Les métaphores sont une marchandise (matière première pour les uns, produit clé-en-main pour les autres), dont la demande, aujourd'hui, chuta spectaculairement (et l'offre suivit servilement). C'est l'aubaine pour celui qui s'obstine à produire des perles en pure perte, sans peur de rengaine ni de contrefaçon, pour celui qui peut se passer de la réalité. Je sais que *le destin funeste de la métaphore - la chute dans le réel* - Baudrillard - comme toute *aléthéia* poétique aboutit, tôt ou tard, à une *doxa* prosaïque.

Toute pensée de la vie tourne, inexorablement au poison ; trois attitudes possibles : ne plus y toucher (les prosaïques), s'inventer des antidotes anesthésiants (les sages), y goûter (les poètes), en l'injectant sous la peau à doses artistiques, pour le transformer en simple excitant.

C'est la cohabitation forcée de la prose de ton existence avec la poésie de ton essence qui est à l'origine de tes tragédies : l'étouffement du souffle du rêve par les miasmes réels, l'étoile de tes aubes occultée par les ténèbres de tes crépuscules, les mélodies de ton âme brouillées par la monotonie de ton esprit. La consolation – des retrouvailles avec tes commencements essentiels, le détachement de tes fins existentiels.

Un bon livre, c'est la naissance d'un arbre solitaire, avec ses racines héritées, ses propres fleurs et ses ombres accueillantes ; il promet une musique d'unification, de communion, de fraternité ; son regard me fait fermer les yeux. Un mauvais livre reproduit le bruit de la forêt commune, ses mesures mécaniques ; il me promène sur des sentiers battus, en tant que touriste, badaud ou voyeur.

Pour ériger ma tour d'ivoire, les matériaux de construction et les outillages me sont fournis par l'esprit et les yeux, mais ni l'âme ni le regard ne sont *esclaves de mon atelier* (*Sklave meiner Werkstatt* – S.Zweig). Ils convertissent le silence mystérieux et la lumière incolore du monde en mélodies et arcs-en-ciel des mots.

La musique la plus désespérante est aussi la plus consolante, puisqu'elle met l'émotion au-dessus de toutes les vicissitudes de la vie. Mais la consolation par le bruit *nietzschéenne* est une aberration, même pour le plus solitaire des hommes. Le bruit est de la pesanteur, et la consolation est de la grâce.

L'incapacité de percevoir le mystère miraculeux du monde est une cécité intellectuelle (dans le pire des cas - un matérialisme primitif), qui, inéluctablement, conduit au désespoir, tandis que l'admiration, ou même la vénération de ce mystère est la source de la seule espérance, espérance mystique. Ceux qui espèrent vivent du commencement de tout ce qui est haut ; les aveugles pleurent les finalités, incompréhensibles, plates ou absurdes. *Notre âme porte en elle des embryons du désespoir dans l'incroyance, dans l'absurdité des fins et des aboutissements* - W.Kandinsky - *Unsere Seele birgt in sich Keime der Verzweiflung des Nichtglaubens, des Ziel- und Zwecklosen*.

Les beaux esprits vivent la détresse, ce vide en attente d'une musique qui ne vient pas ; les minables vivent de manques, de ces vides, qu'ils remplissent du bruit des actes et des choses.

Créer selon l'âme, c'est éviter le bruit et n'émettre que la musique ; vivre selon l'âme, c'est chercher des consolations. Créer selon l'esprit, c'est rechercher un langage châtié ; vivre selon l'esprit, c'est souffrir.

Il est également bête de dénoncer ou de saluer un accord ou un désaccord entre la vie et l'œuvre d'un artiste : comment peut-on mettre côte-à-côte un bruit et une musique ? À moins que l'œuvre se réduise aux tableaux statiques ou cadences

mécaniques.

Je suis un Janus, avec une face côté âme et l'autre côté esprit ; et la mélancolie naît du contraste entre elles. L'âme vit dans une musique, où l'harmonie du bien enveloppe la mélodie du beau et l'intensité du noble ; l'esprit, lui, développe du bruit autour des mots, des images, des idées, qui terminent leur parcours dans la platitude des actes, à l'opposé de la hauteur, dans laquelle trouvent refuge les rêves de l'âme.

Le philosophe doit être architecte ou musicien, mais sur un registre paradoxal : pour rendre habitables les ruines, où se réfugient nos amours, nos talents et nos espérances, et pour traduire tout bruit du réel dans une musique du conceptuel ou du verbal. En philosophie, tous les édifices et toutes les proses, privés de souffrance et de mélodies, s'écroulent et s'aplatissent, sans laisser ni ruines ni échos.

L'exil et la solitude m'éloignent des soucis prosaïques autour du Vrai, réveillent les hautes cordes, poétiques et créatives, du Beau, me laissent en compagnie du Bien profond et irréalisable. Bref, des rêves, inventés et personnels, évincent la réalité, collective et véridique. Les meilleurs diseurs de vérités furent toujours des rats de bibliothèques.

Amour, Doute, Ironie, Proximité

Pourquoi l'amour s'éteint-il ? Parce que tu profanes et galvaudes sa lumière en éclairant tes pas. La lumière incompréhensible devrait n'illuminer que ton rêve. La lumière amoureuse devrait surtout faire danser les plus étonnantes des ombres.

Dans la vie plate, nous vivons des forces claires, et voilà que l'amour nous fait découvrir d'obscur sources de faiblesses. Et tout élan vers une faiblesse envoûtante nous élève à une hauteur, où seul un souffle d'amour permet de respirer. La souffrance, c'est la faiblesse. L'art de chanter la faiblesse, c'est la poésie. *Je veux chanter l'amour, et voilà qu'il devient souffrance. Mais dès que je veux chanter la souffrance, elle devient amour* - Schubert - *Wollte ich Liebe singen, ward sie mir zum Schmerz. Und wollte ich Schmerz nur singen, ward er mir zur Liebe.*

L'amour est une permanente élévation d'idoles et un besoin de reconversion. Tout charlatan d'encens ou de statues y trouve sa grâce. *Amour, je t'ai servi sous tous les dieux* - C.Marot.

Ce que je dénigre sous le nom de calcul et l'oppose à la danse n'est qu'un cas particulier, dégénéré, certes, de l'unification d'arbres. Là où l'amoureux réinvente des palpitations de feuilles d'inconnues ou des ramages ou ombrages, invisibles aux autres, le calculateur ne fait qu'appliquer des formules du sens commun aux noeuds, bâtis en dur par les autres. L'homme, incapable de s'unifier avec l'inconnu de l'amour, s'appelle robot.

Comment échappe-t-on au monde des évidences ? Le philosophe - par la logique, l'amoureux - par le physique, le poète - par la musique. Ils créent des cadences, des transes, des danses, qui ne sont que des apparences de la vie, des rythmes humains extrapolant les algorithmes divins. *J'existe comme les chiffres de*

mon rythme - M.Serres.

Les plus nobles des passions se moquent de la connaissance ; les danses de celles-là se passent des béquilles de celle-ci. Et Spinoza a presque raison : *Les passions marquent toujours une connaissance mutilée - Passiones semper indicant contra nostram mutilatam cognitionem* - seulement il prend une cause pour un effet.

N'en déplaise à la fatuité des hommes du monde, les plus beaux chants furent composés par ceux que n'aura inspiré aucune muse. Pire, la présence d'inspiratrices fait souvent pencher les palettes vers des recettes de cuisine et de vaines lumières. Les *présence de* ou *grâce à* deviennent des buts banals ; les *absence de* et *malgré* restent contraintes vitales.

La fonction la plus noble de l'imagination est de faire parler, ou, mieux, - chanter ou danser – une beauté muette ou immobile. Autour de ce qui est sans charmes, dans les folies révolutionnaires, parlementaires, boursières ou amoureuses, ce n'est pas l'imagination créatrice mais l'excitation agitatrice qui est à l'œuvre.

Pour rêver, briller, chanter, créer – il faut aimer. Pour certains, il le faut même pour penser ! *On ne peut philosopher sans aimer* - Dante - *A filosofare è necessario amare*.

Jadis, on adressait des caresses à la femme à travers la courtoisie, la parole, l'étreinte et même des exploits épéistes. *Les mots que je lui adresserais, les faits d'armes que j'accomplirais à son service* - Loyola - *Las palabras que le diría, los hechos de armas que haría en su servicio*. Aujourd'hui, non seulement les mitrailleuses, mais les chants mêmes sont au service des marchands.

Après avoir vu quelques femmes réelles, le poète porte, dans sa sensibilité, l'appel d'une féminité, abstraite et mystérieuse, et dont la vague beauté va enflammer son regard balbutiant et réveiller dans son cœur le don de chanter. Le

non-poète vit et s'émeut dans le concret, particulier ; il n'a pas de regard créateur, il n'a que les yeux pour ... narrer et enjoliver.

J.de Maistre : *L'essence de l'intelligence est de connaître et d'aimer*. Ta langue a doublement fourché : il fallait dire connecter et aimer. N'importe quel sot accède à la connaissance, n'importe quel sauvage connaît l'amour. L'intelligence est dans l'orientation et la focalisation et non pas dans l'examen de foyers savants ou ardents. Ailleurs, tu disais mieux : *La raison ne sait que parler ; c'est l'amour qui chante*. Le chant lointain de l'imagination faisant taire les raisons de l'intelligence rasante, c'est cela, l'amour.

Je préfère mes passages-éclaircs dans le royaume des ombres, où rien ne marche, au séjour prolongé dans la république des lumières, où rien ne danse.

Ils savent ce qu'ils disent, sans le savoir chanter ; je m'efforce de chanter, sans savoir ce que j'en dis. De nos jours, il faudrait inverser l'adage : *Où est l'esprit, là est le chant* - proverbe latin - *Ubi spiritus est cantus est*. Leur visée - être cacique des caciques ; j'ambitionne le genre du cantique des cantiques.

Pour comprendre ce que nous sommes, c'est peine perdue, que de faire marcher nos affaires ou raconter nos tribulations ; nous nous mettons à placer l'espoir dans faire danser nos rêves ou chanter nos joies, mais la déconfiture finale de ces introspections ne fait que redoubler notre perplexité. Et l'on finit par se rendre à cette belle évidence : l'incompréhension du soi est la meilleure source de nos enthousiasmes.

Vu du côté de la lumière, la vie ayant abouti à un livre et la parole étant traduite en chant, on dit : *J'ai vécu comme une ombre ; et pourtant j'ai su chanter le soleil* - Éluard. C'est l'intensité de la danse des ombres, et non pas l'intensité de lumière en marche (l'angélologie avicennienne ou thomiste), qui fait reconnaître l'ange.

On peut chanter le hasard, comme on chante une loi ; il suffit de ne pas

présenter ce qui n'est dû qu'à lui comme résultant d'une grande loi. Avoir chassé le hasard de nos modèles (*éliminer le hasard* - [Hegel](#) - *den Zufall zu verbannen*) signifierait, que ceux-ci coïncident en tout point avec la réalité, ce qui est insensé.

Derrière le terme de *vie* - deux réalités radicalement différentes : le fruit rationnel des expériences et observations des autres et de moi-même, d'une part, et de l'autre - la source mystérieuse de mes vibrations, chants ou angoisses, au fond de moi-même. C'est au courant de la seconde que mon œuvre doit s'écrire ; la première, c'est ce fameux pinceau qui doit être absent de mon tableau.

Le non-poète s'intéresse à deux choses : aux miroirs et aux objets. Aux objets les plus pesants et aux miroirs à reflets fidèles. Tandis que le poète guette surtout les objets invisibles et se crée des outils à réflexion musicale de fantômes. Pour nous inonder d'une musique, qui n'est nullement reflet du bruit du monde.

Il y a des ombres, qui ne demandent que de l'éclaircissement ; la philosophie n'y sert à rien, la science y suffit ; on s'enferme dans une bibliothèque. Et il y a des ombres, dont le seul intérêt est le mystère de leur source et l'émoi de leurs danses ; aucun savoir n'y apporte rien ; c'est une haute tâche poétique ; exécutée avec profondeur et intelligence, elle devient philosophie ; on reste dans sa Caverne.

Fidélité à l'idée déjà nette, tel est le premier besoin d'un esprit philosophique, à la recherche du mot ; celui-ci sera ascétique, neutre, aptère, si telle est l'idée. L'âme poétique a besoin d'autel et non pas d'ex-voto ; des mots immolés, chantants ou psalmodiants, surgit la musique, et dans la haute musique viennent, miraculeusement, s'incarner de profondes idées. Seule la netteté finale peut être grande ; tout début net est nul.

Par une inertie *géologique* abusive, les philosophes voient dans les fondations de nos demeures une analogie avec les fondements des édifices spirituels. Et ils baissent leur regard, pour assurer leur (dé)marche profonde, au lieu de l'élever, pour s'adonner à un élan vers la hauteur dansante. C'est le rôle de

nos toits qui crée les vrais fondements ; les plus stellaires des styles sont les ruines et les tours d'ivoire.

Le primitif s'enorgueillit des objets visibles qu'il *veut posséder* ; le naïf se flatte des objets vus qu'il *doit maîtriser* ; l'intuitif s'enivre des objets invisibles qu'il *peut chanter*. Regarder, voir, rendre audible l'invisible.

S'imaginer porteur exclusif d'un mystère, dont seraient dépourvus les bouseux, est bête. Le vrai, le noble, le divin mystère est présent dans chaque âme humaine ; le problème, c'est d'accéder à cet organe, de plus en plus délaissé et inutile dans les plats soucis des hommes, et de le faire parler ou, plutôt, - chanter.

La philosophie ne libère de rien ; elle, au contraire, chante certains esclavages, comme ceux de l'amour, du rêve, de l'espérance. La philosophie n'élucide rien, elle s'efforce de faire vivre dignement dans et de ténèbres.

Montrer, c'est faire appel aux contraintes ; démontrer, c'est suivre un parcours. Le parcours, c'est presque tout en mathématique ; les contraintes, c'est presque tout en poésie. Garde celui-là à ton esprit ; impose les secondes à ton âme. L'esprit sait ce qu'il peut narrer ; l'âme se doute bien de ce qu'elle doit chanter.

Je suis piètre danseur, piètre chanteur, piètre rimeur, piètre constructeur ; néanmoins, je me reconnais davantage dans la danse que dans la marche, dans le chant que dans le récit, dans la métaphore que dans le syllogisme, dans le mot hautain que dans l'idée profonde. Et je finis par comprendre, que le point commun de mes attachements s'appelle musique ; elle voile l'esprit, dénude le cœur et exhibe l'âme.

Le rêve est un chant, né de l'attirance de mon âme pour l'inaccessible ; ce qui est accessible à mes sens constitue la réalité. La représentation du rêve s'appelle l'art ; la représentation de la réalité s'appelle le savoir, dont le contenu le plus rigoureux s'appelle la science. Dans tous les cas, la représentation relève

entièrement de l'intelligible et non pas du sensible comme le pensent Aristote et Kant : *Un jeu aveugle des représentations, c'est-à-dire moins qu'un rêve - Ein blindes Spiel der Vorstellungen, d. h. weniger als ein Traum.*

Tout le sens de la création humaine consiste à surmonter les horreurs, les grisailles, les énigmes, qui percent en toute création divine, et à finir par un OUI douloureux, extatique, fantasmagorique à cette œuvre grandiose et mystérieuse. Le NON de mon soi connu se narre ; le OUI de mon soi inconnu se chante. L'éternel retour est le passage de la narration au chant.

Les mystères sont universels et éternels, et les secrets sont individuels et passagers ; les secrets se dévoilent par le bon sens, et les mystères se chantent par l'art. D'où la bêtise de Proust, qui veut que l'art soit le seul révélateur de l'éternel secret de chacun.

[Valéry](#) (de ses *Cahiers*) n'est que de belles lumières muettes, qui peuvent mettre en valeur mes ombres musicales ; [Nietzsche](#) n'est que de belles ombres dansantes, auxquelles je trouve des sources lumineuses et immobiles. Toutefois, les sots savants proclament : *Nietzsche nous sert de lumière* - Foucault. Personne en France ne comprit [Nietzsche](#). Comme personne n'y comprit [Valéry](#).

Tout, pour être vu, lu, entendu, a besoin de lumière. Ma propre lumière suffit, pour ma danse et mon rêve, mais on *peut marcher ou agir à la lumière d'autrui* - J.Joubert.

Les éclaireurs, face aux ombrageux : d'une époque à l'autre, les lumières du savoir changent, mais les ombres du valoir gardent leurs fières et libres empreintes. *Déplorables époques que celles où chaque homme marche à la lumière de sa lampe* - J.Joubert – j'aime mieux l'homme, dont les ombres dansent !

Le nihilisme, même primitif, est toujours singulier ; le scepticisme, même raffiné, est toujours collectif. Le scepticisme part des vétilles extérieures ; le nihilisme doit tout à ses secrets intérieurs. Le scepticisme proclame la force

ignoble et factice ; le nihilisme chante la faiblesse noble et créatrice.

Plus on est inculte, plus de raisons on trouve de hurler au désespoir et de rester sourd au chant de l'espérance. Il faut plus d'inconscience, pour annoncer la fin du monde que pour en admirer les merveilles.

Ton soi inconnu t'insuffle un état d'âme, un arbre de questions où ne figurent ni mots ni idées ni notes, que des variables. Et ton soi connu les unifie avec ses fleurs ou fruits interprétatifs, pour générer un arbre musical de réponses. L'inspiration de R.Char fut déjà plus développée : *Aucun oiseau n'a le cœur de chanter dans un buisson de questions.*

Si la *lumière blessante crie* (le Trismégiste), l'ombre dansante chante.

Si tu te penches intensément sur le thème le plus intime de ton soi – sur les états de ton âme - tu finis par comprendre qu'ils sont faits, essentiellement, de silences – ni le son, ni l'image, ni le mot, ni l'idée ne s'associe avec eux. Tu ne les traduis pas ; de leur obscure profondeur tu essaies d'extraire ta propre lumineuse hauteur ; tu leur chantes des hymnes comme on adresse des prières aux dieux inconnus et sourds. Ton esprit est esclave de ton réel ; ton âme est libre créatrice de ton rêve.

Nietzsche : *Niemand wußte vor mir den rechten Weg, den Weg aufwärts - Personne avant moi ne connaissait le droit chemin, le chemin qui monte. Au Sinaï et au Golgotha, d'autres spécialistes de voiries prétendirent à la même exclusive. Les chemins ne servent qu'à ceux qui marchent ; pour la danse que tu proposais conviendrait plutôt une scène, dans la hauteur d'un théâtre en ruines, mais sous les yeux d'un Spectateur, qui en commande la musique. Ailleurs, tu disais mieux : Les faibles suivent le droit chemin, les héros suivent les hauteurs - Die Schwächlinge gehen den geraden Weg, die Helden gehen über die Gipfel.*

Nietzsche : *Ein freier Geist gibt Abschied jedem Wunsch nach Gewissheit, geübt, wie er ist, auf leichten Seilen sich halten zu können und selbst an Abgründen*

noch zu tanzen - Un esprit libre abandonne tout désir de certitude, pour se tenir sur des cordes et même à danser jusque sur le bord des abîmes. Le même exercice apprendra à un esprit d'esclave le métier d'équilibriste, tandis que c'est celui de prestidigitateur qui est mis en valeur ici. Malheureusement, si le cirque de la vie applaudit, c'est qu'on t'a pris pour clown. S'il se tait, c'est qu'il n'a vu ni abîme ni corde.

Nietzsche : *Alles was tief ist, liebt die Maske - Tout ce qui est profond aime le masque.* Ce n'est pas un choix, mais une nécessité, les vrais visages demeurant toujours dans la hauteur. Dans la profondeur, on n'aime pas, on scrute ; on aime ou crée dans la hauteur. Tout ce qui est haut aime la musique, cette métaphore sans objet, elle est notre vrai visage, obscur et imprévisible, toujours recommencé. Aux mascarades de la vie plate, le parquet est envahi par les grimaces découvertes et prévisibles.

Pour ceux qui pratiquent plus souvent la danse que la marche et le chant que la parole, - la collision ou la dissonance sont des écorchures. Ce que ne comprennent ni marcheurs ni narrateurs. Le poète est celui qui sache changer en danse une claudication.

Tout le monde a *quelque chose à dire* : dire, ce n'est pas chanter ; personne ne manque de *choses* ; tous sont capables d'en sélectionner *quelques-unes* ; le seul véritable défi, c'est l'*avoir*, la maîtrise du dire, tandis que les bavards ne visent que la maîtrise des choses.

L'ironie astronomique : pour mieux chanter son astre, en provoquer l'éclipse.

De l'incapacité d'avancer naît souvent le chant gratuit des horizons ; de l'incapacité de trouver du charme dans la simplicité - le lourd plongeon dans des profondeurs ; de l'incapacité de se tenir debout - l'appel suicidaire de la hauteur.

Ne gaspille pas l'énergie de ton âme dans la réduction de toute chose profonde à rien ; l'esprit critique tout seul suffit, pour que toute profondeur

aboutisse tôt ou tard dans la platitude. Le bon nihilisme est créatif : au-dessus de n'importe quel rien, il imaginera de hautes choses. Le nihilisme est dans les commencements ascendants, dans les contraintes, qui se moquent des pieds et se fient aux ailes.

Ce qu'il y a de plus facile à réfuter, ce sont les rêves ; c'est pourquoi, les rats de bibliothèques, en acquérant des connaissances, gagnent en sobriété et en ennui. Mais pour l'amoureux de l'ivresse des sens, plus de savoir signifie plus d'amplitude des métaphores ; la danse des joies et chagrins est d'autant plus riche de nuances et d'audaces.

Le fragment a une chance de rendre l'être entier, la dissertation n'en a aucune. Il n'existe pas de passages continus entre la marche et la danse, la parole et le chant, entre la prose et la poésie.

Vouloir, pouvoir, devoir s'associent, bêtement, avec, respectivement, la vie ([Nietzsche](#)), l'intelligence (F.Bacon), l'éthique. Il serait plus intéressant de parler de vouloir un type de pensée, de pouvoir révoquer notre suffisance, de devoir faire danser la vie.

Du bon usage de nos sens : je me bouche les oreilles - le monde danse sous mes yeux ; je clos mes yeux - mon âme se met à chanter ; je ferme ma bouche - et je découvre de nouveaux arômes ; je me pince le nez - un pressentiment d'un bon goût m'envahit ; je refuse de toucher aux choses - et j'en suis touché par les meilleures.

Ce livre est un *chant* des ruines, avec l'acoustique d'un château en Espagne, avec un auditoire moitié fantômes des combles moitié lépreux des souterrains.

Des chemins, dont les pieds du goujat éprouvent le prurit, il y en a hors de toute poussière, pierraille ou bitume ; mais le mode de déplacement, sur ceux-ci, n'est point la marche, mais la danse, le vol ou la chute : le voyage est bon, *pourvu que ce soit hors du monde* - [Baudelaire](#).

Ceux qui geignent le plus fort leur *désenchantement* ne surent jamais *chanter*. Ceux qui *narrent* les images sont *ignares* du chant.

Pourquoi disparurent les sirènes ? - parce que tous les marins, au lieu de s'attacher voluptueusement à un mât, se bouchent leurs oreilles d'auto-pilotes ; rien n'est plus destiné aux naufrages ; les bouteilles de détresse ni ne reçoivent ni n'émettent aucune ivresse ; les ménades sont au chômage technique. Et après avoir perdu leurs plumes, les sirènes perdirent leurs voix.

Peu importe à quel moment je suis visité par une idée - en courant, en marchant, en rampant -, elle ne doit surgir de mes mots qu'en dansant ; tout bruit de la vie doit y être remplacé par la musique. Laisse d'autres parler d'authenticité ou d'amplification, sois filtre.

Celui-là n'a rien à dire, le reproche qu'on entend, le plus souvent, chez les sourds au chant ; *ça ne marche pas*, disent les inaptes à la danse ; *ça ne colle pas*, se lamentent les esclaves des étiquettes, inhabitués aux mots libres.

Partout, sur mon corps, peut se loger la poésie : la caresse - poésie des doigts, la danse - poésie du pied, le chant - poésie de la bouche, l'humilité - poésie du cou, le rêve - poésie des yeux, la musique - poésie de la cervelle, le jeu - poésie du sexe, l'ivresse - poésie du palais.

Je veux chanter, en poète, l'esprit ou l'amour, la vie ou l'âme, et voilà qu'un zoïle bienveillant *devine*, que ce ne sont que des représentations de l'*être* (ou, pour paraître plus savant - de l'*ousia*), - me voilà proclamé métaphysicien, et mon chant promu ratiocination.

Une tentative de réhabilitation de la vérité : ce qui est profondément vrai se reconnaît par sa haute danse, à nos yeux étonnés et incrédules. En plus, c'est l'exact opposé de la devise moderne : est vrai ce qui marche.

Lue au second degré, la définition anglo-saxonne : *n'est vrai que ce qui marche* – est une bonne incitation, pour que mes pensées ou gestes *dansent*, s'ils ne veulent pas rester dans ce milieu insipide de l'apathique vérité. Et que l'arbre poétique s'occupe davantage des ombres que des fruits, en prolongement ironique de **Goethe** : *N'est vrai que ce qui est fécond* - *Was fruchtbar ist, allein ist wahr.*

Que doit savoir faire la Muse de l'ironie ? - à partir des larmes ou des rires, savoir en composer la musique ; Melpomène et Thalie, tout en gardant le fond de leurs partitions, en confient l'interprétation et la forme à Terpsichore.

Il vaut mieux *chanter* en langage géométrique que *narrer* en langage romantique. *Newton ne verrait, dans la poitrine d'une fille, qu'une courbe, et dans son cœur, n'admirerait que sa valeur volumique* - Kleist - *Newton sah an dem Busen eines Mädchens nichts anderes als eine krumme Linie, und am ihrem Herzen war ihm nichts merkwürdig sein als Kubikinhalt.*

Poser des questions ne me rend pas plus intelligent, comme ne pas en poser ne me rend pas plus idiot. Mais faire chanter mon âme dans une réponse, dans laquelle un esprit fraternel fera parler sa propre question.

Le fond et la forme en littérature : mieux on maîtrise les entrailles, plus on se voue à l'épiderme. Au lieu de finasser en profondeur sur les idées qui avisent, on se met à caresser en hauteur les mots qui grisent.

Les mauvais esthètes fustigent l'utile ; c'est aussi inepte que dénoncer le débonnaire, le serviable, le musclé. Les mauvais ascètes se réfugient auprès des bouseux, comme si le meuglement fut plus naturel que le chant, la réflexion ou le carillon.

La pensée ne devrait ni reculer ni avancer, mais tourner en rond, pour que sa musique nous fasse danser, - telle est la leçon de l'éternel retour, opposé au progrès hic et nunc.

La différence, spirituelle ou stylistique, entre l'acquiescement ou la négation, face au monde : on chante le *oui* au mystère de la vie, on récite le *non* à sa solution.

La noblesse nous ouvre la vue du bonheur, l'intelligence y fait voir le désespoir. Difficile d'assumer ces deux facultés, sans perdre ni le prodige béat ni le vertige du combat. Le meilleur intégrateur semble être l'ironie, qui, de la fusion entre le bonheur idéal et le désespoir réel, fait naître l'espérance, qui n'est ni fond ni forme, ni récit ni hurlement, mais un chant du cygne.

La musique fait de nous - suicidaires, héros, amoureux ou bourreaux ; pour résister à cette calamité, les hommes inventèrent deux remèdes : la cire d'Odysseus et la lyre d'Orphée. L'effondrement de l'artisanat de luthier et le triomphe de l'industrie de la cire expliquent l'heureuse surdité des modernes. Pour entendre la musique, il faut un silence intérieur et un détachement du bruit extérieur.

Oui, l'éternité, même purement amphigourique, m'est plus proche que le jour d'aujourd'hui, même le plus naturel. Mais il vaut mieux *chanter* l'aujourd'hui, avec une voix, venue de nulle part, que *décrire* l'éternité, dictée par une oreille d'aujourd'hui.

Au lieu d'évaluer la grandeur et la profondeur de l'existence terrestre de l'homme, il vaudrait mieux chanter l'humilité et la hauteur de son essence céleste.

Successivement, comment s'exprimait-on en poésie ? - en chantant, en déclamant, en parlant, en marmonnant.

Face au *monstre* qu'était une locomotive à vapeur, l'horreur rétrograde de Chateaubriand et de Heine s'exprime, tout de même, par des chants ; la machine-outil est houspillée par [Heidegger](#) par des malédictions assez mélodieuses ; mais les dénonciateurs de l'ordinateur, aujourd'hui, n'émettent que des pialements

grinçants et ridicules.

Chercher le sens de la vie est la même aberration que chercher la formule du rêve. Le sens accompagne des problèmes et leurs solutions ; il est impuissant devant le mystère ; et la vie est un mystère. Les formules sont dans un langage ; or, le rêve est indicible, on ne peut que le chanter, et la musique va droit à l'âme, sans s'arrêter dans l'esprit.

C'est au cours des chutes que naissent les meilleurs chants de la hauteur.

Plus harmonieuse est ta berceuse - une espérance passive, plus mouvementé sera ton rêve - un désespoir actif. Un beau chant vespéral doit précéder un beau regard nocturne.

C'est dans l'art de chanter l'enthousiasme et l'espérance que se reconnaissent les bonnes plumes ; pour la peinture des débâcles, on n'a pas besoin d'un talent, tous y réussissent, mais banalement.

Quand mon dispositif langagier, pour atteindre un but intelligible, ne *marche* pas, il m'arrive de le garder quand même, car il a fait *danser* un commencement sensible.

Exercice zoologique, pour bien dresser ta plume : pense qu'il se trouvera toujours un mouton se lamentant sur sa solitude dix fois plus que toi, un crocodile versant dix fois plus de larmes sur sa souffrance, un âne brailant dix fois plus fort son intelligence. Et tu comprendras pourquoi la compagnie d'une chouette, solitaire et rapace, ou d'une marmotte, souffrante et bête, est plus précieuse pour celui qui veut chanter - et non pas narrer ou exploiter - la nuit et le printemps.

La Bible : *Mieux vaut écouter la semonce du sage qu'écouter le chant du fou.* Tous suivirent ce conseil : la folie disparut et le chant avec. Règnent les modes d'emploi et la palabre sans mélodie, sans folie, sans larme. Et qu'inverse, bêtement, Chesterton : *Le monde moderne est plein d'idées chrétiennes devenues*

folles - A world full of Christian ideas gone mad.

Lichtenberg : *Ich habe oft eine andere Meinung, wenn ich liege, und eine andere, wenn ich stehe - Couché, j'ai souvent un avis, mais une fois debout - tout un autre.* Les avis tranchés et justes, en général, me viennent, quand je suis debout, quand je marche ou parle, mais leur vertige nuancé ne m'atteint que quand je danse, chante ou suis couché.

Mon soi est le seul contact direct avec Dieu ; et comme Lui, il reste inaccessible et incompréhensible ; je reconnais sa présence par le besoin de chanter (et non seulement de parler), de danser (et non seulement de marcher), de poétiser (et non seulement de narrer), bref - de prier, de ne pas m'attendre à une réponse et même de renoncer à poser des questions ; comme Dieu, on ne peut vénérer que le soi inconnu, sans se faire d'illusions : *Un poème est toujours une quête du moi - G.Benn - Ein Gedicht ist immer die Frage nach dem Ich.*

Mon inspirateur, mon soi inconnu, ignore mes sensations et va tout droit aux états d'âme que je dois poétiser, envelopper de mes caresses verbales. Développer les sensations est affaire des prosateurs.

Mon soi inconnu, c'est l'origine de mon inspiration, la grâce de mes rêves, grâce qui s'oppose à la liberté d'agir de mon soi connu. Quant j'écoute la musique du premier, je me libère volontiers du bruit du second. *Dans quel sens arrives-tu à te libérer de ton soi ? – là réside ta vraie valeur - Einstein - Der wahre Wert eines Menschen : in welchem Sinn kann er zur Befreiung vom Ich gelangen.*

Il faut laïciser la foi, l'infini, la puissance et diviniser l'intensité, la noblesse, l'amour. Douter ou savoir - sur un forum publique ; vibrer ou chanter - dans son propre temple.

Les dieux sont étrangement absents, dans nos triomphes terrestres. En revanche, *quand on court de soi-même à sa perte, les dieux y mettent la main aussi - Eschyle.* Pour se trouver dans cette excellente compagnie, il faut non pas courir, ni

marcher, mais danser (ne pas suivre Hermès, mais imiter Terpsichore, être un ludion sacré), sans quitter du regard ni sa tour d'ivoire, ni son inexorable ruine, à l'horizon si proche.

Je sais, que le ciel n'existe pas hors de la Terre ; plus que ça : la Terre est le véritable Ciel ; mais pour que la terre m'accueille maternellement, il faut que je l'aie chantée plus souvent que labourée. Ma cendre terrestre vaut par mon feu céleste.

Le discours philosophique, ignorant le style, calcule les écarts entre les choses, en les reproduisant en mots, tandis que la distance appartient au regard, c'est à dire au style. Aucune architecture langagière ne représente les membrures des choses, comme le chant ne se prête point à rendre la géométrie ou le bruit du monde.

Les premières apparitions du Christ, dans les statuares des Empereurs Romains, s'effectuaient en compagnie d'Apollon, d'Abraham, d'Orphée ; lui, si étranger à la beauté apollinienne, au nationalisme abrahamique, au chant orphique, il aurait souhaité ne se fraterniser qu'avec Dionysos et Socrate, avec l'ivresse et la résignation, en y apportant, en plus, l'angoisse.

Toutes nos créations sont humaines, sauf la musique et la mathématique, qui sont divines. La mort de Dieu est annoncée par la dégénérescence de la musique et par l'évolution de l'Intelligence Artificielle, qui rendra superflu le métier de mathématicien. Et il paraît ([G.Steiner](#)) que Dieu s'adresse à Lui-même, en chantant en langage algébrique !

Le lointain est ma patrie ; la profondeur – mon atelier ; la hauteur – mon exil.
Trois lieux - pour rêver, pour créer, pour chanter.

Le Créateur a muni ce monde d'autant de rigueur, pour notre esprit, que de mystères, pour notre âme. La pensée humaine ne dévoile pas Dieu plus que le rêve humain. Dieu ne prête pas plus l'oreille aux calculs qu'aux chants, aux rires

et aux larmes de l'homme.

Il y a deux sortes d'historiens : ceux qui narrent l'état du monde à un moment donné et ceux qui remontent aux origines de cet état, les narrateurs des finalités et les chantres des commencements. Plus lointaines sont les origines, de plus de place et de liberté dispose l'individualité de l'historien. Tite-Live se désintéresse de la didactique et se peint lui-même en mythologisant les époques reculées ; Tacite évite les mythes et veut être utile à ses contemporains.

Soloviov : *Бог вочеловечился в тот момент, когда человек обожествлялся в лице римского кесаря* - Dieu s'est fait homme au moment, où l'homme se faisait Dieu dans la personne du César romain. Il est temps, que Dieu s'élève un peu, puisque l'homme ne se plaît plus qu'à ramper. Aujourd'hui, Dieu accompagne la marche et oublie la danse ; Il fréquente les foires et évite les ruines.

Péguy : *Le catholique suit le monde ; les protestants dressent, chacun, ses propres poteaux indicateurs. Il vaut mieux boiter sur la route que courir frénétiquement hors toute route* - St-Augustin - *Melius est in via claudicare, quam praeter viam fortiter ambulare*. Seul l'orthodoxe sait qu'il est perdu et suit, couché au bord d'un chemin oblique, les étoiles. Pour qu'elles dansent, il ne faut pas que nos pieds s'agitent, ni avec ni à contre-courant.

Nietzsche : *Der Wiederkunftsgedanke soll die Religion der freisten, heitersten und erhabensten Seelen sein* - La pensée du retour doit devenir une religion des esprits les plus épris de liberté, d'extase et de hauteur. Et voilà qu'une permanence du devenir évince l'éternité de l'être, l'indifférence dans le temps l'emporte sur l'identité dans l'espace, un cercle vicieux du retour se substitue aux girones infernaux et captivants. Il est bête de faire d'un chant - un libelle ; encore plus bête est d'en faire un missel.

La poésie est à la prose ce que le regard est aux yeux ; le poète, les yeux fermés, se sert de son regard pour recréer les objets illusoires, engendrant des émotions réelles. L'amour est l'un de ses instants bénis, où l'on puisse se passer

d'yeux : *L'amour est l'état dans lequel les hommes ont les plus grandes chances de voir les choses telles qu'elles ne sont pas* - Nietzsche - *Die Liebe ist der Zustand, wo der Mensch die Dinge am meisten so sieht, wie sie nicht sind* - seulement il ne les voit pas, il les crée par le regard : *Ubi oculus, ibi amor*. Par ailleurs, personne ne peut formuler ce qu'est une chose réelle.

L'horizontalité socio-économique devint la seule dimension, dans laquelle évoluent les passions des hommes ; la verticalité de la vie s'articule autour de la profondeur de la réalité et de la hauteur du rêve, mais l'homme prosaïque veut abaisser le rêve, en le rapprochant de la réalité, tandis que le poète, c'est à dire l'amoureux, découvre du rêve en tout point réel, autour de l'être aimé, - des sublimations mystérieuses et immédiates.

La sobre intelligence prosaïque l'amour, l'ivresse folle des actes le poétise. Mais aujourd'hui les ivresses comme les sobriétés sont trop raisonnables.

Incapables de munir le monde d'un sens, les plus bêtes des nihilistes le proclament absurde et se vautrent dans le *dévoilement du néant*. Tandis que tant de lectures, c'est à dire d'interprétations, au sens musical, se présentent à celui qui possède son propre regard et maîtrise les gammes de l'intelligence (le langage créé et les requêtes bien formulées, à l'origine du sens, que je donne plutôt que je ne le lis). Les plus sots n'entendent même pas le bruit des choses et s'effraient de leur silence. Ce n'est pas le sens qui manque à ce monde, mais bien la musique.

Tout notre fond est fait de lumière, mais il ne peut être rendu que par la forme, qui n'est que des ombres. Le sot aspire au bruit et à la lumière : *Pourquoi, misérable, tu brûles bassement pour la lumière ?* - Virgile - *Quae lucis miseris tam dira cupido ?* ; le sage rêve de la musique des ombres.

L'exercice d'intelligence ou l'exercice de plume sont des rivaux, mais qui apportent des résultats paradoxaux, qu'on attendrait plutôt de l'autre : le premier apprend à distinguer entre le bruit et la musique, et le second conduit, dans les domaines les plus graves - la vérité, la liberté, le nihilisme, la cité -, à l'abandon de

prises de position au bénéfice de prises de pose.

Je ne connais pas un seul passage philosophique, qui, pour mon adhésion, mon plaisir ou mon respect, gagnerait quoi que ce soit grâce à l'argumentation, au fol amour de la vérité ou à l'impeccable rigueur. En revanche, combien d'extases devant la solitude d'un balbutiement, d'une honte, d'une métaphore, bref - d'un accord. Le but de la philosophie est la traduction en musique de tout bruit de la vie, montant de mon cœur ou de mon âme. Et non pas son aléatoire et pénible déchiffrement.

Être poète, c'est être amoureux ; mais la poésie procède par phylogenèse, en quittant l'espace, et l'amour, en quittant le temps, est ontogénétique. Les prosateurs consolident, les poètes rendent impondérable. Aimer d'un poète, c'est se sculpter, ou sculpter ses divinités, être, au choix, Narcisse ou Pygmalion. *Les polis sont amoureux, mais les poètes sont idolâtres* – [Baudelaire](#).

L'amour est aveugle, puisqu'il devient regard. L'effet le plus immédiat, lorsque tout n'est que regard, c'est que le fond, le poids et le bruit des choses disparaissent, et je me mets à vivre de la pure et impondérable forme, proche de la musique.

Le désir, dispose-t-il d'un même organe, pour se manifester au monde, sous toutes ses formes ? Le désir de vibrer, le désir d'être, le désir d'avoir - la musique d'ailleurs, la cadence intérieure, le bruit extérieur. La passion, la curiosité, l'appétit - les cloisons s'y imposent.

Deux traitements possibles du bruit que nous recevons du monde : soit nous l'amplifions par nos buts (dans la platitude), soit nous le transformons par la puissance de nos moyens (dans la profondeur du savoir) ou par la noblesse de nos contraintes (dans la hauteur de la musique). Homère : *les dieux savent tout, et nous, nous n'entendons que du bruit* - ne va pas assez loin.

Le sensible n'hérite pas grand-chose de l'intelligible, ni le créer – du voir, ni

le noble – du pur. Les premiers, en fermant les yeux et en tendant l'oreille, disent : *Chante, pour que mon regard te sculpte !* Les seconds, en ouvrant les yeux et les esprits, psalmodient : *Parle, pour que je te voie !* - J.G.Hamann - *Rede, daß ich dich sehe !*

Aux siècles précédents, la musique fut toujours un produit demandé aux artistes ; mais depuis que la demande chuta, dramatiquement, tous les musiciens potentiels se convertirent en marchands de bruits.

La foi peut être aveugle (la religion), charlatanesque (le progressisme révolutionnaire ou l'apocalyptisme réactionnaire), poétique (quitter la réalité, pour se réfugier dans un rêve). Les deux premières prônent l'esprit rigide et fermé, la dernière adore les productions de l'âme ouverte.

Vivre mal – au milieu des solutions, ne pas remonter jusqu'aux problèmes initiaux ; mal rêver – abaisser les mystères initiatiques jusqu'à la platitude des problèmes.

Pour appuyer sa vision de l'éternel retour, Nietzsche voit un sablier, qu'on retournerait après chaque tour temporel. Moi, je prendrais un cadran solaire, méprisant la lumière, jouant de mes ombres, devenant altimètre. J'y effacerais les chiffres et éliminerais les aiguilles, pour lire la haute musique de mon espace intérieur au lieu du bruit profond du temps extérieur. La musique n'a pas besoin de sable, elle s'éploie dans le temps, tout en étant ambassadrice de l'éternité. Donc, ni sablier ni marteau, mais la lyre, comme le dit ailleurs l'auteur lui-même.

Quand on voit un autre en train de bailler, on est saisi de la même envie ; l'extase, en revanche, n'est nullement contagieuse ; c'est ce qui explique le succès populaire des écrivains raseurs et l'indifférence, avec laquelle la foule accueille les plumes ferventes.

Nous sommes face à la même réalité, nous disposons du même vocabulaire, de la même logique, de la même intelligence, mais les uns veulent en rendre le

bruit, le plus fidèlement possible, et les autres cherchent à en extraire la musique sous-jacente, pleine d'inconnues. Les uns produisent un tableau figé, où tout est constant et commun, et les autres s'expriment en arbre, qui croît, s'entrelace avec mes propres branches ouvertes, annonce une vie nouvelle, unifiée, imprévisible.

Savoir introduire, consciencieusement, une part du chaos, dans l'édifice des lois, et s'en réjouir, est la meilleure preuve que tu restes jeune.

L'air est rempli d'une musique inaudible ; et l'amour accomplit deux merveilles – il anime les fibres, prévues par le Créateur pour capter cette musique céleste et il nous rend sourds au bruit du présent.

Qu'on soit un renne, un crapaud, un rossignol, c'est la séduction qui donne un sens à leur musique. Et puisque ces chants supposent un cadre solitaire et une dose de mélancolie, si naturels à l'homme amoureux, la musique fut parmi les premiers outils des esprits naissants, encore si poétiques. Rien d'étonnant que dans l'Antiquité, elle figurait dans le quadrivium mathématique.

Vaincre la sensiblerie, au nom de la beauté mystérieuse, te rend artiste ; céder à la sensualité, au nom de la volupté, te rend mystérieusement amoureux. La sagesse suprême – trouver la place du mystère poétique au milieu des problèmes prosaïques.

Hommes, Mot, Vérité, Bien

Impossible d'imaginer un rôle de l'homme moderne interprété par un chant. Ce qui est si facile avec un pharaon, un moine ou un hussard - nous avons perdu en théâtralité jusqu'aux goûts d'opérette.

L'arbre est d'autant plus grand, qu'il porte plus de variables, pour s'unifier avec le monde ; dans le refus du *grand* arbre de pousser, Zarathoustra voyait le signe avant-coureur des pires calamités du monde. Mais il a mal vu le remède : apporter des solutions à toutes les énigmes ou verser de la lumière de midi sur toutes les ombres - quel outrage au mystère et à la nuit ! Toutefois, y échappent les ombres les plus intenses, les plus courtes, à travers lesquelles je pourrais encore voir mon étoile danser.

Soyons honnêtes : l'homme-robot lui aussi vit de l'illusion, celle que le calcul épuise toutes les opérations humaines. Le pugilat face à la danse, le tournoi face au bal, tournoi d'algorithmes, bal de rythmes.

Jadis, les livres de fiction nous renvoyaient à ce qui se chantait dans nos rêves, ensuite – à ce qui se faisait dans la vie, enfin – à ce qui se voit à la télévision. Ces étapes marquent l'expiration de l'âme, de l'esprit, du cœur. Le regard, créateur d'images personnelles, s'éteignit, il ne restent que les yeux, dévoreurs d'images communes.

Ce déluge du kitsch pictural, musical, intellectuel, architectural, qui déferle sur l'Europe, à partir des USA, finira par transformer tous nos musées, étables, bistrots, églises, châteaux - en bureaux, en salles-machine, où le calcul silencieux se substituera aux chants, prières et extases.

Ils pensent qu'en occultant notre personne, dans les productions de notre

âme, nous gagnions en altruisme, largesse de vues ou profondeur. Mais parler de soi, se peindre ou se chanter, ou bien s'en prendre aux autres met en jeu les mêmes palettes ou cordes ; nous n'exhibons que notre visage quel que soit le portrait que nous peignons. Et nous gagnons certainement en hauteur, quand nous avons le courage de nous attaquer au sujet le moins susceptible d'être copié mécaniquement - à nous-mêmes, le seul sujet qu'on ne peint qu'à la verticale. *Pourquoi peindre une toile, si j'en suis une* - Dickinson - *I would not paint a picture, I'd rather be the one.*

L'angoisse des échéances de l'avoir les empêche de suivre la joyeuse *déchéance de l'être* - [Heidegger](#) - *Verfallenheit des Daseins*. Qui, même, peut être mise en musique (*L'être est dans le chant* - Rilke - *Gesang ist Dasein*). Mais leur esprit n'attise que la soif de la puissance ; chez les poètes, *c'est dans le chant que souffle leur esprit* - [Hölderlin](#) - *im Liede wehet ihr Geist*.

Dès qu'on oublie le souci du ventre, on se désintéresse du chancre. Le souci du beau ne concerne plus que ceux qui inventent leurs propres soifs inextinguibles. *Le savoir produisant le bien, qui produisait le beau, tandis que le sacré illuminait toute chose ; voici la nouvelle barbarie : l'explosion scientifique et la ruine de l'homme* - M.Henry. Quand le champ du possible s'élargit, le chant de l'invisible s'assourdit. Jamais le besoin de l'inutile ne fut si moribond. *L'amphore, qui refuse d'aller à la fontaine, mérite la huée des cruches* - Hugo - vous comprenez maintenant l'orgueil de ce récipient exhibant les mêmes performances que la cruche.

La sobriété asservit ; seule l'ivresse nous ouvre à la liberté du chant et du naufrage. Vive la dive bouteille, réceptacle des breuvages et des messages ! Neptune, inspiré des bacchanales : *Je suis Bacchus, et avec mon vin sublime, je porte aux hommes une ivresse spirituelle* - Beethoven - *Ich bin Bacchus, der die Menschen mit dem Geist des herrlichen Weins trunken macht*.

Nous sommes le chant et non pas le calcul. Nous sommes ce qu'émet notre

fond musical (et non pas *ce que nous pensons* - le Bouddha) ; c'est pourquoi nos rues sont pleines tantôt de tintamarre tantôt de silence - personne n'y a envie ni de chanter ni de danser.

Encore tout récemment, il y avait cent fois plus de raisons de se lamenter des misères matérielles ; pourtant il y avait cent fois plus qu'aujourd'hui de voix spirituelles, appelant le chant, la danse, le poème. Le lyrisme individuel, c'est de la résignation ; l'indignation collective enfante de comptables.

L'intérêt du passé est dans la possibilité de le faire chanter ou danser, tandis que le présent se calcule et le futur balbutie, hoquette ou se tait : compare les couleurs bigarrées de l'historien, grises - du manager et blafardes - d'un auteur de science-fiction.

Dans la devise horacienne de *carpe diem*, prônée par les sots de toutes les époques, tout le monde atteint à peu près la même perfection, c'est à dire la même platitude. Parmi les hommes qui échappent à cette banalité, on trouve les énergumènes des avénirs qui chantent, les rêveurs du passé mis en musique, les créateurs des mondes, intemporels et inexistants, mais qui dansent. Le présent, lui, narre ou marche, il est l'empreinte figée d'un mouvement impossible, qu'il s'agit de vivifier.

Qu'il fut imprudent, ce sévère Kant, en dénonçant le pré-kantisme, où auraient régné l'auberge, la taule, le cabanon (*Wirthaus, Zuchthaus, Tollhaus*), pour nous conduire vers l'actuelle salle-machines ! Là-bas, au moins, le derviche, le brahmane ou le dingue pouvaient se livrer à la danse ; ici, votre robot ou programmeur s'occupe seulement de ce qui marche.

La vie du regard comprend trois étapes, en fonction de son inspirateur : autrui, Dieu, le soi ; curieusement, l'ontogenèse y reproduit la phylogenèse : comme dans la vie d'un homme, les hommes connurent le refus d'une tyrannie élitiste (adieu, le maître de race), ensuite - la mort du Dieu collectiviste (adieu, le

sauveur de masses), avant de proclamer le règne du soi individualiste (bonjour, le produit de classe). Chez l'homme particulier, ce cheminement peut être plat, descendant ou ascendant ; dans le meilleur des cas, celui du danseur, il suit la ligne - solution (autrui), problème (Dieu), mystère (soi), et non pas l'inverse, comme chez le calculateur.

Me sentant à l'aise en compagnie des morts, j'essaie de faire taire le brouhaha des vivants, pour que ma voix puisse s'élever des ruines, en chant porté par le silence. Quand on communique avec le monde par le regard, plus que par l'ouïe, on échappe mieux à la sinistrose et à la cachotterie. *Ce que la voix peut cacher, le regard le livre* - Bernanos. Je garde mes réserves d'hilarité, en laissant les yeux se fermer et les mains libres tomber. Pour boucher les oreilles, en revanche, il faut asservir mes mains.

Le conflit central de notre époque est celui entre l'artisanat - savoir compter au sein d'un algorithme, et l'art - savoir créer des rythmes ; l'artisan-calculateur évinça l'artiste-danseur.

Tous les hommes disposent de mêmes moyens d'accès à ces deux facettes de la réalité - l'âme silencieuse et le bruit du monde ; seuls les poètes et les philosophes savent en extraire la musique : dans les premiers, c'est l'âme qui se met à chanter ; les seconds transforment le bruit sensible en musique intelligible ; mais les meilleurs des philosophes finissent par reconnaître, que dans l'âme poétique se retrouve toute la réalité ; *l'âme qui se met à parler* devient leur définition commune.

Ce qui est le plus grand - Dieu, l'amour, la beauté - n'existe pas ; ce, qui est notre essence, est commun à tous les hommes ; donc, il faut se rire de toute gravité autour de l'existence intelligible ou de l'essence visible - chanter l'inexistant, aux sommets de l'essentiel invisible.

La manie du changement devint une véritable épidémie, chez l'homme-

robot. Il est donc normal, que l'homme organique se mette à chercher l'immuable ou l'éternel, c'est-à-dire ce qui n'existe pas. Rien de tel dans les idées ou les images ; on devrait rester en compagnie du cœur, demeure du Bien fugitif, et de l'âme, source de nos fulgurances, dans le mutisme ou dans le chant.

Savoir marcher n'apporte rien à l'art de la danse ; ce conseil : *Avant que de danser, apprends, au moins, la marche* - A.Pope - *Men must walk, at least, before they dance* - est du même ordre que : *avant le chant, apprends la parole*. Les études ont tendance de s'allonger, et l'on finit par désapprendre le vertige des pirouettes, dans la sécurité des girouettes.

La robotisation des hommes n'est pas dans la préférence du conceptuel, au détriment du métaphorique. Les vrais concepts sont d'origine extra-langagière. Le robot n'emploie que des métaphores figées, consensuelles, à travers lesquelles l'accès aux objets est immédiat, mécanique, sans aucun accompagnement musical, sans aucune danse de mots enchanteurs, sans aucune inconnue sur l'arbre du savoir.

L'image plate domine aujourd'hui là, où régnait, jadis, le mot hautain – dans l'intimité d'un homme seul. Mais le dire l'emporte sur le montrer, dans les affaires des hommes, dans notre société bavarde. Le reflet du contenu est plus demandé que le jaillissement de la forme, et le constat - plus apprécié que la métaphore. Quand un chanteur perd sa voix, il tente de se rassurer, en prétendant qu'il a beaucoup de choses à dire.

J'ai traversé toutes mes rencontres avec les hommes – l'azur à l'âme ou le rouge au front. *Je n'ai jamais marché, mais nagé, mais volé parmi vous* - R.Char.

Le pathos ou le rêve n'apportent aucune lumière à notre vision de la matière, n'améliorent en rien notre efficacité de producteurs, n'augmentent jamais le niveau de vie, donc réduisons l'homme aux fonctions robotisables – telle est la devise, aujourd'hui, des techniciens, des juristes, des garagistes. Sous les coups du

calculateur, même le danseur se mit à la marche.

On se nourrissait aux Lois mythiques des Conciles ou aux Lois mirifiques des Académies ; désormais on ne s'alimente qu'aux Hasards de la Bourse. Et ça marche à défaut de ne plus danser.

L'âme et l'esprit sont deux fonctions d'un même organe, qui tantôt vibre et tantôt calcule. À l'évocation des choses qui n'existent pas, mais réclament une forme, ou au défi des choses raisonnables, qu'il s'agit de maîtriser. Avec la mort des poètes, la première fonction humaine devint presque atavique. Le sobre Socrate l'avait prévu : *Le poète donne une mauvaise orientation à l'âme, en flattant ce qu'il y a en elle de déraisonnable* - désormais les orientations et les trajectoires se calculent, mais ne se chantent plus, dans l'organe unidimensionnel. Une mise en prose, si semblable à une mise en bière.

Que vaut un humain ? Commençons par constater que les généraux, les argentiers, les techniciens, avec leurs férocité, vénalité ou banalité, constituent la lie de la société. Enchaînons par reconnaître qu'en intelligence logique l'humain sera bientôt dépassé par l'ordinateur, comme, en force physique, il fut dépassé par les machines. L'humain vaut par la richesse, la beauté et la noblesse des émotions, que son talent sut vivre, peindre ou inspirer. Et vous conviendrez avec moi, que l'humain le plus digne de notre admiration est - la femme ! Au lieu de l'entraîner dans leur morne marche, les hommes devraient la laisser se vouer à la danse.

Il arrive, que ce qui ne mérite pas un mot, gagne à être mis en notes. Mais la misère d'aujourd'hui fait que ce qui vaut d'être chanté, n'est même pas dit. Mais chanter ce qu'on n'arrive pas à dire, c'est suivre la sage allusion de [Wittgenstein](#). Ne pas développer des accords heureux, c'est pratiquer le chant du cygne, ignoré des hommes : *Les cygnes chantent avant de mourir ; ah, si certains hommes mouraient avant de chanter !* - Coleridge - *Swans sing before they die, should certain persons die before they sing.*

Après la liberté mécanique, voici la beauté mécanique qui s'installe dans les cerveaux des hommes, en absence des âmes. Les impôts et le budget ne sont plus des sujets plus secs, que ce qu'on trouve dans la peinture ou dans la poésie modernes – beaucoup de bruit et aucune musique. Où chercher un bon orphelinat ? *La liberté ne vit qu'au pays du rêve, et la beauté ne va que vers le chant* - Schiller - *Freiheit ist nur in dem Reich der Träume, und das Schöne blüht nur im Gesang*.

Jamais le calculateur ne fut aussi jaloux du gracieux danseur de jadis, jamais le danseur ne fut aussi imitateur du disgracieux calculateur de jadis. *On peut être un logicien et en même temps être plein de musique* - H.Hesse - *Man kann Logiker und dabei voll Musik sein* - à remarquer la judicieuse répétition de *être*, dans la traduction. *Poésie, on t'appellera Pensée Musicale* - Carlyle - *Poetry, we will call Musical Thought* - quand la musique est belle, les pensées accourent, sans être expressément appelées.

L'homme est juge du dire, les dieux ou les sirènes arbitrent le chant. L'intelligence, la parole et la marche jouent leur partie, face à la machine, et l'on peut être sûr de leur pitoyable déroute finale. Le rêve, le chant et la danse nous mettent face aux anges, où même les défaites sont glorieuses.

Qui a plus de chances de rendre nos meilleurs élans, les élans intemporels ? L'homme *pressé* est englué dans le présent, l'homme *lent* veut embrasser des siècles ; seul l'homme immobile, en proie au vertige de la hauteur, peut chanter nos limites, les autres ne peuvent que les narrer, dans l'inertie d'une prose.

Dans leur regard sur le devenir, que ce soit au passé ou au futur, les hommes privilégient ce qui évolue, change, disparaît ; l'obsession primitive par le changement devint universelle. L'œil sensible, au contraire, s'adonne à chercher surtout des invariants, et la création artistique, qui s'en inspire, aboutit à la reconnaissance du retour éternel du même dans tout ce qui est digne d'être immortalisé, c'est-à-dire peint ou chanté.

Il y a un nombre fini de chemins pour les pieds ; peu importe lequel tu en empruntes, pourvu que, au lieu d'y marcher, tu y dances. Et il y a un nombre infini de chemins pour ton propre regard, et que trace ta création ; ne pas emprunter les chemins des autres, y est capital. *Il y a des gens si pleins de sens commun, qu'il ne leur en reste pas le moindre écart, pour leur sens propre* - Unamuno - *Hay personas que están tan llenas de sentido común que no les queda la más mínima grieta para su propio sentido.*

La peur de tomber les rendit inaptes à la danse, fit baisser les regards et oublier l'existence des ailes.

La Culture consiste à décrire (par la science) ou à chanter (par la poésie) la Nature. Deux erreurs à éviter : un scientifique, sans belle voix, tentant de chanter ; un poète, sans bonnes connaissances, tentant de décrire.

Jadis, le poète tenait à sa réputation de meneur des initiés, à sa mystagogie ; aujourd'hui, comme tout le monde, il veut accompagner la marche du peuple, il pratique la déma-gogie. De la poésie chantante il glissa vers la poïesis marchante – vers l'action.

Les sirènes ne disparurent pas, mais on n'a plus d'Odysseus ; les navigateurs n'ont plus besoin de cire, puisque leurs oreilles ne perçoivent plus le chant et ne captent que des chiffres ; personne ne veut plus être lié, puisque les mains n'écoutent plus l'oreille séduisante, mais seulement la cervelle conduisante. Tant de Loreley modernes ne vendent que des circuits sécurisés. J'envie l'oreille et les yeux d'Odysseus, j'admire ses cordes et son mât. Mais ce que j'envie davantage, c'est le regard et la lyre d'Orphée.

Aux Ballets d'État, à Berlin, on interdit le *Casse-Noisettes* : tous les danseurs sont des Blancs ; le Chinois blesse le spectateur par ses pas trop trottinants, l'Indien porte un maquillage brun exagéré, l'Arabe montre trop d'obséquiosité. La

censure politiquement correcte a de beaux jours devant elle.

La grande littérature ne valait que par le chant langagier qui sortait des meilleures plumes ; depuis que nos scribouillards ne font qu'éructer leurs dénonciations des injustices fiscales ou détailler les parcours des intendants des finances, l'ennui, émanant de leur gribouillage, égale celui des polars, de la science-fiction, des bandes dessinées.

Strictement parlant, tout homme est cohabitation d'un scientifique et d'un artiste. Le premier représente le monde et raisonne la-dessus ; le second s'exprime par le chant et la danse. La réalité et les rêves, la vérité et la beauté. L'essentiel : les pensées, et même les croyances, appartiennent aux représentations et non pas au réel ; le sens esthétique est un cadeau de Dieu. Seul le corps est dans le réel ; l'âme est toujours ailleurs.

Un intellectuel se reconnaît par ses contraintes, dont la première consiste à se taire sur des sujets irrémédiablement mesquins. Exceptionnellement, un don langagier ou spirituel peut élever même des vétilles à une hauteur insoupçonnée. Ces dons devenant de plus en plus rares, l'intellectuel est condamné à disparaître de l'espace public, car les magnats des média, ses mécènes, finiront par s'apercevoir de la banalité de ses avis sur des matières communes. Ce qu'on ne peut pas chanter, il faut le taire !

Hamann : *Poesie ist die Muttersprache des menschlichen Geschlechts ; wie der Gesang, älter als die Deklamation, Gleichnisse - als Schlüsse - La poésie est la langue maternelle de l'humanité ; de même que le chant est plus vieux que la déclamation, les métaphores - que les raisonnements.* L'humanité sort de son enfance, sevrée de métaphores ; sa voix se confond, chaque jour davantage, avec celle du robot raisonnant.

Chestov : *Люди часто начинают стремиться к великим целям, когда чувствуют, что им не по силам маленькие задачи. И не всегда безрезультатно - Souvent, les hommes*

ne se mettent à poursuivre de grands buts que lorsqu'ils se rendent compte d'être impuissants face aux petits problèmes. Et parfois ça marche. Ici, ça marche veut dire que ça commence à danser dans leur tête. Tout but peut prétendre à de la grandeur : soit par la profondeur des commencements, soit par la largeur du chemin, soit par la hauteur des contraintes. Et la faiblesse, face à ce qui est petit, peut s'avérer force, lorsqu'on s'attaque au grand ; l'inverse est rarement vrai.

Celan : *Über der grauschwarzen Ödnis. ein baum-hoher Gedanke greift sich den Lichtton : es sind noch Lieder zu singen jenseits der Menschen - En surplomb du noir-gris désert. Une pensée à hauteur d'arbre saisit le ton de lumière : il est encore des chansons à chanter au-delà des hommes. En cette altitude, ce qui se chante, au lieu de se narrer, s'appelle regard à hauteur d'arbre. Les arbres sont des poèmes, que la terre écrit pour le ciel - Gibran - Trees are poems that earth writes upon the sky.*

G.Steiner : *L'homme est homo ludens, le danseur nietzschéen à l'orée du rien. Pour les maîtres contemporains du vide, les enjeux sont d'ordre ludique. L'homme n'est tout à fait homme que là où il joue - Schiller - Der Mensch ist nur da ganz Mensch, wo er spielt. Ce n'est plus la danse, le jeu, mais le calcul, la rédaction de règles du jeu, qui mènent l'homo faber le plus loin dans la mécanique moderne, puisque le jeu est vu désormais comme un cas particulier du paradigme de scénario. Le maître du vide, l'homo ludens ou l'homo pictor, est évincé vers le désert. Redécouvrant la plénitude, il devient homo altus.*

Toute chose dite ou apprise est transformable en médite et méprise et nous fait, tôt ou tard, déchanter, si elle n'est pas chantée.

Mes préférences ascendantes dans l'usage des mots : pensant le vrai, lançant le bon, dansant le beau.

En dessinant, produire du chant - tâche du mot à portée seulement des meilleurs interprètes ; la langue est là, pour porter le sens et le chant - Hölderlin -

deuten und singen. Les mots substitués aux taches et sons, pour générer un arbre unificateur - *échange pur autour de son essence* - *um das eigne Sein rein eingetauscht*, comme l'appelle Rilke. La naissance de cet arbre est fascinante, puisque la loi de son espace est dictée par le caprice de son temps : *Tout signe linguistique se positionne sur deux axes : celui de la simultanéité et celui de la succession* - R.Jakobson - *Every linguistic sign is located on two axes : the axis of simultaneity and that of succession* - notre interprète linguistique débrouille tant de voisinages imprévisibles et de renversements de chronologie (dus aux *précédenances* des opérateurs linguistiques), avant de former des racines, des ramages et des canopées.

Ce sont surtout les bavards qui chantent les vertus du silence. Ce n'est pas le silence que brise le mot, mais le caquetage des idées reçues. Le silence a besoin d'espaces à remplir et non pas de sons à corrompre ; pour cette basse besogne, il y a des idées. Ce n'est pas un silence parlant que je plains - dans ce cas il y a du consentement - je déplore le viol d'un silence musical, silence des choses, dont on ne peut pas parler ([Wittgenstein](#)), on ne peut que le chanter.

Le *Logos* est bien un *Verbe* des langues latines et non pas un mot (*Word, Wort, Слово*) des langues germaniques et slaves. Le verbe détermine l'essence grammaticale, la rection articulée, tandis que le mot n'en est qu'un membre désarticulé. Dieu inventa une grammaire de la création ; l'homme en produit des prières, des chants ou des modes d'emploi.

Mon mot, qui réussit à s'échapper au silence de Proserpine, je le *respecterai* sur le mode orphique : je lui jetterai mon dernier *regard en arrière*, avant qu'il ne me laisse en souvenir que le nom d'Eurydice. *L'homme des mots, le chanteur, s'en retourne vers le trésor des ombres chères* - [G.Steiner](#) - *The man of words, the singer, will turn back, to the place of necessary beloved shadows*.

Dire remonte à *montrer-indiquer* (*sagen-zeigen, c-kazamb*) : plus on oublie la voie à suivre, mieux on trouve la voix à chanter !

Les deux Cratyle, celui de Platon ou celui d'Aristote, celui qui lève le doigt, avec un nom *unique* aux lèvres, ou celui qui le baisse, pour que le nom sélectionné soit le plus *proche* de la réalité terrestre, - produisent du silence *ex aequo* ou du bruit-écho, tandis qu'il s'agit de composer de la musique - le mot-maître doit faire danser l'idée-servante.

La littérature moderne, si grégaire, banale et servile, devrait s'appeler : *choré-graphie*. D'autant plus que plus rien n'y danse ; elle n'est faite que pour marcher.

Quelle belle science aurait pu être l'astro-*nomie*, si l'on se souvenait, que *nomos* signifiait non seulement *loi*, mais aussi *chant* ! Et l'on apprendrait non seulement à regarder une physio-*nomie*, mais aussi à l'entendre. L'éco-*nomie*, cette morne *gestion domestique*, nous éloigna du chant, et la loi fit de nous - des robots.

Le silence du mot (*taceo*) n'est pas silence de l'âme (*sileo*). Là où la langue échoue, c'est la peinture qui parle - proverbe latin - *Quod lingua nequit, pictura fatetur*. Pour une bonne oreille, où s'arrête la langue, commence la musique. Ce n'est pas au non-dit que doit être confié l'indicible, mais au chanté.

C'est dans le cadre d'un langage donné que se définit le silence ; quand on atteint les limites d'un langage, ce n'est pas le silence qu'on doit adresser aux choses inaccessibles ([Wittgenstein](#)), mais le chant, chant, qui est métaphorisation du langage courant.

Le langage est donné à l'homme, pour qu'il chante ce qu'il est. Au lieu de cela, il narre ce qu'il fait, ce qu'il voit ou ce qu'il opine.

Le discours, ou la pensée, se forme en deux étapes, la pré-langagière et la langagière. La première : désirer, se focaliser, se tendre – et comme résultat : voir les objets et les relations. La seconde : référencer les objets et les relations,

formuler la proposition et comme résultat : montrer l'arbre conceptuel. L'échelle expressive du référencer va du nommer au chanter. L'échelle intellectuelle du formuler comprend les structures et les logiques, une simulation temporelle des tableaux spatiaux.

La parole et la pensée sont hors de moi, et le chant est en moi ; que, dans des édifices durables, le Dieu de l'horizon et de la profondeur soit mort, ne doit pas troubler le Dieu de la hauteur, éphémère et éternelle, qui est en moi, au fond de mon puits, de mon souterrain ou de mes ruines. Monuments aux morts hantés, monuments aux mots chantés. On chante dans les ruines, on hante les cavernes : *Dans la caverne de Platon nul mot pour signifier la mort* - Blanchot.

Un mot (lexical), ce sont des flèches ou des panneaux indicateurs, nous renvoyant vers des concepts ; le voisinage avec d'autres mots permet de sélectionner ou de focaliser les chemins d'accès aux concepts ; le parcours engendre un arbre, dans lequel les uns ne verront qu'une structure, d'autres l'unifieront avec leurs propres ramages, d'autres enfin y entendront du chant. C'est le chemin qui dira, s'il s'agit d'une maîtrise ou d'une caresse.

Avec mes mots, je veux émouvoir les étoiles, et je n'arrive même pas à faire danser les ours (Flaubert). Le pire, ce n'est pas l'ours (qui aurait marché sur de mauvaises oreilles), mais la lanterne incertaine (aux yeux tournés vers le bas), pour laquelle on prendra ma scintillante étoile. Et moi-même, je me prendrai pour celui qui *prend sa bougie pour lui-même, la souffle et, à la fin, se prend pour la nuit* - G.Bataille.

Toute idée est mécanique, tandis qu'un mot réussi est vivant, c'est à dire mortel, vibrant, chantant la naissance et gémissant la mort ; l'idée s'y faufile quelque part, au milieu des mots en rires ou en pleurs.

Avec un regard, à la fois pénétrant et caressant, appuyé par un mot sésamique, toute chose endormie peut se mettre à chanter. Dans les mêmes

choses, il y a aussi, malheureusement, des litanies bien éveillées et criardes, que tout le monde narre avec des mots de robot. Répète la belle prière d'Hésiode : *Donnez-moi le chant de mon désir !*

Dans le commerce des mots, ce qui porte intérêts, aujourd'hui, ce ne sont ni le capital des idées, ni la productivité des outils de style, ni le retour sur l'investissement humain, mais la spéculation sur les valeurs folles. Avoir du talent, c'est prendre de haut les idées courantes et savoir s'investir dans les mots innovants. La trésorerie céleste paye mieux les chanteurs que les orateurs ; s'adonner aux mots, c'est préférer ce qui chante à ce qui parle.

L'homme perd l'intimité avec le mot, il communique, de plus en plus, par le geste ou par l'image, qui sont les chaînes du milieu, de la médiocrité (le *middleware*). Le diable nous parle de la fin nécessaire, la femme - d'un autre début possible. *La langue est ennemie de l'homme, ami du diable et de la femme* - proverbe latin - *Lingua est hostis hominum, amicusque diaboli et feminarum*. Un chant funèbre ou un chant de sirène réveillent le goût des mots.

Tant de malentendus avec des mots tels que *ouvert* ou *vecteur*, où l'homme de la rue mêle fâcheusement ses emballages ou ses publicités à la théorie des ensembles ou à la géométrie. Ainsi, mon *vecteur* ne porte rien sur son dos ni dans ses soutes, mais se contente de définir un axe, contenant des *valeurs*, qu'il s'agit de chanter, toutes, avec la même intensité.

Le but du poète est toujours obscur, et le mot, qui le vise, ne doit être ni trop clair ni trop vague. *Le poète rate sa cible, avec des mots ou trop familiers ou trop distants* - S. Johnson - *Words too familiar, or too remote, defeat the purpose of a poet*. Dans l'art du chant, le mot à distance *juste* n'existant pas, le poète est celui qui vit de ces ratages.

En perçant l'indicible mystère du monde, je chercherai - ou en recréerai ! - la musique, la grammaire et le vocabulaire des choses et la mirobolante logique de

leurs cortèges. *Tout parle dans l'univers, il n'est rien qui n'ait son langage* - La Fontaine. Et je ne m'arrêterai même pas aux choses elles-mêmes ; j'en ferai parler la profondeur et chanter - la hauteur.

La poésie des idées est aussi dérisoire que la poésie des seuls mots ; à la réflexion profonde et à la narration plate, la poésie devrait opposer et la pensée et le style de hauteur, danser plutôt que creuser ou marcher.

La compréhension des thèses d'un auteur se détermine par le choix de leurs négations (ou antonymes). Prenez, par exemple, [Nietzsche](#), le contraire de danser ou vibrer - maîtriser, de l'Éternel Retour - le gain en maîtrise, du surhomme - le maître de soi. N'oublions pas, que les sept péchés capitaux ne sont pas des négations des sept vertus. Et qu'en grec, la vérité (*aléthéia* ou *amen*) serait opposée à l'*oubli* ou au *commencement*, et exister (*ek-sister*) - à *rester en soi-même*.

Il y a le monde de la Loi et le monde de la Beauté ; la mathématique universelle aide à comprendre le premier et la littérature individuelle chante le second. Il y a une concordance merveilleuse entre le libre arbitre mathématique et l'objectivité du monde ; mais aucune alliance ne peut subsister entre la liberté du mot et la nécessité du monde. Dans ce dernier cas, on abandonna le chant au profit du récit ; mais dans le genre discursif le journaliste est en train de surclasser Homère ; tandis que les alliances avec des dieux se raréfient, et les voyages lointains n'apportent que des améliorations à la technique de tissage. Toute belle Hélène devint patiente Pénélope.

Les sentiments proviennent des *causes* nettes, que mon soi connu peut exhaustivement décrire, grâce à un vocabulaire bien connu de tous. Mais les états d'âme ne se manifestent que par leurs *effets* troubles ; ils n'ont pas de noms tout prêts, inutile de les narrer, on ne peut que les chanter.

[Valéry](#), en affirmant que, en poésie, le français ne chante pas, est trop injuste.

Les carences rythmiques évidentes sont compensées, en français, grâce à l'harmonie sonore et aux mélodies élégantes. La tricherie purement rythmique est impossible en français – et tant mieux !

La marche, des pieds ou des mots, t'approche de l'horizon ; la danse, des corps ou des verbes, t'initie au ciel. Le parcours ou le commencement. *Homme, apprends à danser, sinon les anges ne partageront avec toi aucun commencement* - Marc-Aurèle.

Pour exposer des idées, on ne peut pas se passer de choses ; heureusement, à côté des choses il existent des mots et, pour chanter des rêves, les mots suffisent.

Deux fonctions du langage : narrer le connu, chanter l'inconnu. Se fusionner avec un fond ou être une forme libre.

De Maistre : *Toute dégradation individuelle ou nationale est sur-le-champ annoncée par une dégradation proportionnelle dans le langage.* En n'entendant plus autour que des beuglements ou hallalis, on se rend compte de la place, que prit le troupeau ou la meute, dans les individus et dans les nations. Que leur silence était plus propice, pour que, en plein air, s'affermît le chant ou s'étouffât le sanglot, qui se réfugièrent, désormais abasourdis, dans des catacombes.

Hölderlin : *Ein Zeichen sind wir, deutungslos. Schmerzlos sind wir und haben fast die Sprache in der Fremde verloren* - *Un signe, tels nous sommes, dépourvus de sens. Sans douleur nous sommes ; et, dans l'étrangeté, presque perdîmes le langage.* Le sage est dans l'image, et le poète - dans la requête ; représenter avant d'avoir trouvé le langage et d'interpréter ; chanter avant d'avoir trouvé le sens, avant la pitié et avant la honte.

Tagore : *L'idée s'infiltré dans le rythme, pénètre les mots, et vibre dans leur ascension et leur chute.* Quand on a compris, que c'est bien l'idée qu'on mène en

bateau et que ce n'est pas elle qui mène la danse, on a des chances de devenir danseur surclassant le calculateur. *Le vrai poète est celui qui trouve l'idée en forgeant le vers* - Alain - il tombe la-dessus, sans l'avoir cherchée.

Bachelard : *Les mots cachent un verbe. La phrase est une allure. L'imagination est un musée des allures.* Le verbe muscle une phrase et la fait boiter ou danser. L'imaginaire laisse les mots reproduire le rythme, choisi par le guide du musée, le goût. Et le talent couronne tout, dans une mélodie ou une harmonie.

Wittgenstein : *Wovon man nicht sprechen kann, darüber muß man schweigen* - *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire.* Pour un condisciple de Hitler et un serviteur de Staline (avec d'autres Apôtres de Cambridge), c'est une sage précaution (prise, avec la même élégance, par les camarades Kojevnikov et Hemingway). En sens inverse, le silence, peut-il avoir une projection verbale ? - pour chercher *un mot à l'image du silence* - Celan - *ein Wort nach dem Bilde des Schweigens*. Malheureusement, là où manque le verbe, parle l'action - Goethe - *wo die Worte fehlen, spricht die Tat*. La philosophie serait décidément de la poésie : *Le verbe nous manque ; philosopher est dire ce qui ne se laisse pas dire* - Adorno - *Fehlen uns die Worte ; Philosophie ist : sagen was sich nicht sagen läßt* ; tandis que la théologie en serait l'antithèse : *Nous taire, tel est souvent notre devoir ; car les noms divins manquent* - Hölderlin - *Schweigen müssen wir oft ; es fehlen heilige Namen*. Mais pour ceux qui préfèrent la couleur à la géométrie, le chant à la déclamation et la danse à la marche, bref - l'esthétique à l'éthique, il reste d'autres échappatoires à l'angoisse devant le silence. Heidegger ne le voit pas : *Aujourd'hui, le chemin de la pensée débouche sur le silence* - *Der Weg eines Denkens heute dazu führt, zu schweigen*.

Baudrillard : *Le pire, c'est quand la pensée et le langage vont le même train : là commence l'ennui.* Aux bals de l'écriture, c'est le mot qui mène la danse, et dans les figures les plus aristocratiques sa cavalière, la pensée, n'est enlacée que d'un regard discret et amoureux. Hors musique leurs pas ne parlent que caserne ou cuisine.

Trois supports possibles, pour buriner l'image du vrai : la chose, le rapport entre le rêve et la chose, le rêve - d'où les trois interprétations : la règle de robot, le rite de fanatique, le chant de poète.

Je sens l'ennui des vérités récitées, dès que je suis tenté de m'adresser à une oreille concrète ; c'est la présence d'une oreille abstraite qui me procure le plaisir de mensonges chantés.

Ils traquent la vérité désintéressée, pour se munir de garantie contre la vacuité - **G.Steiner** - *hunt after disinterested truth ... to be equipped with some safeguard against emptiness*, tandis que c'est seulement son intérêt bien pratique qui justifie la quête de la vérité, et que l'homme, mystique ou musical, a besoin de ce vide sacré, pour qu'y résonnent les chants des dieux, sans interférences avec le bruit du monde.

Les plus piétres des penseurs croient, que l'opposition fondamentale se joue entre la vérité et l'erreur. Les meilleurs la placent entre l'intensité et la pâleur, entre le chant et le récit, entre la noblesse et le conformisme, entre l'âme et la machine. Le problème de vérité ou d'erreur se réduit, le plus souvent, au langage, la partie la moins délicate d'un discours intellectuel.

Tous, tôt ou tard, s'aperçoivent du gouffre qui, inévitablement, se creuse entre la merveille de la réalité et la merveille du langage, entre le dit et le fait ; mais les niais en veulent la cohérence et finissent par faire la louange du silence de Mélisande, porteur de la vérité ; la vérité du monde se chante, la vérité du langage se formule ; leurs merveilles - se (re)créent, en dépit des lois et des contradictions.

Le mensonge peut avoir deux origines : dissimulation de ce qui existe ou création de ce qui n'existe pas encore, attitude d'esclave ou altitude d'homme libre. *Se mentir à soi-même est la forme la plus vile d'asservissement de l'homme*

par la vie - L.Andréev - *Ложь перед самим собою* - *самая низкая форма порабощения человека жизнью*. Le langage, ne contenant que des vérités et des mensonges, est un langage des robots. L'homme se parle ou se chante, et tout chant est du mensonge, en regard du langage courant. La liberté mécanique ou l'asservissement organique, il faut, souvent, choisir.

La misérable littérature moderne est constituée de vérités collectives, formant une platitude, vérités, que le lecteur est invité à découvrir. Le meilleur lecteur lit, pour frayer quelques nouveaux chemins vers son propre soi. Le soi, même s'il ignore son origine, peut gagner en profondeur ou en hauteur, au contact avec un livre, qui, au lieu de narrer des vérités, chante des rêves.

Leur être cosmique serait muet et faux, sans la voix de l'homme. Avec les hommes, il est sourd : il est bien là, mais l'avoir, le vrai des vrais, fait taire toutes les voix, qui préfèrent le chant au son des chiffres.

Dans la *parole*, ils veulent entendre des *pensées* ; et dans les *pensées*, ils veulent trouver des vérités - mais de tout cela est déjà capable la machine ! La parole ne vaut que par la musique, qui reste, une fois filtré le bruit des pensées. La pensée ne vaut que par la danse des images, une fois pétrifiée la marche des vérités.

L'âme n'ayant pas de mots à elles, ni la vie - de sa vérité, la tâche du sage est humanitaire : chanter l'éloquence d'un muet et bâtir la défense d'un condamné. *Exprimer les mots de l'âme et consacrer la vie à la vérité* - Juvénal - *Verba animi proferre et vitam impendere vero*.

Le poète et le philosophe ont sous les yeux, à peu près, les mêmes buts, c'est à dire des horizons et/ou des firmaments. Le poète est porté immédiatement à ces limites, sur les ailes des sons, des rythmes, des métaphores, et le philosophe, surtout le prosaïque, tente de construire, péniblement, un enchaînement de pas, menant vers ce but. Le premier dépose au pied de la cible - la félicité de ses

trouvailles verbales, et le philosophe - l'ennui de la marche et l'incapacité à la danse, qu'il appellera *recherche de la vérité*.

Le philosophe est non pas l'homme, qui médite plus, mais qui s'isole mieux. D'autres servent de caisses de résonances du brouhaha ambiant ; le philosophe découvre le silence, qui précède chacun de ses mots. Non pas tant distinguer le vrai du faux, mais ce qui chante en moi - de ce que me souffle l'époque récitante.

Si le discours ne tient qu'au vrai courant, il peut marcher souvent, il ne dansera jamais. Mal à l'aise dans l'inconnu des commencements, les bavards sont incapables de maximes, annonciatrices d'un vrai à naître. *Toute maxime générale ayant du faux, c'est un mauvais genre* - Stendhal. Toute platitude discursive particulière, exhibant du vrai intégral, mérite la poussière des archives.

La sévérité des codes civiques fit passer aux hommes toute envie d'exprimer des non-vérités, parmi lesquelles se trouvaient des rêves, de folles imaginations ou passions. Victimes collatérales. *Aucun art de formuler des non-vérités ne pallie l'incapacité de dire la vérité* - Pasternak - *Неумение сказать правду не покрыть уменьем говорить неправду*. J'aime le chant ; et aucun diseur de vérités n'est chanteur.

La modestie et l'intelligence accompagnent, main dans la main, cette bénéfique évolution : prouver le vrai, narrer le réel, chanter le rêve. Mais il faut porter en soi un savant, un philosophe ou un poète, pour réussir ce parcours, avec un nombre décroissant de compagnons ou d'entendeurs.

La nature des contradictions, en philosophie, dépend d'une sorte de stabilité de la démarche dans l'écriture : la stabilité de la marche relève de la mécanique ; celle de la danse – de l'esthétique ; celle du vol – de la mystique. Les contradictions, dans le premier cas, sont signe de la bêtise ; dans le deuxième – de la maîtrise des langages ; dans le troisième – de la musique contrapuntique.

Aller au-delà de la pensée et de la connaissance (Plotin), du beau et du

hideux (Baudelaire), du bien et du mal (Nietzsche) ne devient possible que grâce au regard, qui va au-delà du vrai et du faux : au-delà des valeurs on trouve leur rêve prévalent, moitié vrai moitié faux, on y trouve leur fontaine, digne qu'on continue à mourir de soif à côté d'elle. L'appel ou la conscience de l'au-delà, ne seraient-ils pas la définition même de la poésie ? Si la prose est une physique de l'écriture, la poésie en est une métaphysique.

Cocteau : *Le poète est un mensonge, qui dit toujours la vérité. La poésie est la conscience de sa vérité* - Mandelstam - *Поэзия есть сознание своей правоты. Le poète a toujours raison* (J.Ferrat), ou il a des raisons, que les autres ignorent. *Tout mon pas est mensonge, mais c'est la vérité qui me met en marche* - Dostoïevsky - *Пусть это лжи, но движет нас правда*. L'art est invention de nouvelles grammaires ; pour qui l'ignore, la nouvelle poésie est une erreur ; pour qui s'en enivre, la vérité est adhésion. *Ex vero quod licet ; ex falso quod libet !* Le poète falsifie le mensonge avec tant de liberté et d'autorité, qu'on y adhère. Avoir une conscience de poète, *s'élevant forcenément dans le Rêve, proclamant devant le Rien, qui est la vérité, ses glorieux mensonges* - Mallarmé. Un beau mensonge est une vérité enivrante, un *mentir-vrai* (Aragon), me mettant en danse, en transe : *Si la vérité ne vous enivre pas, n'en parlez point* - J.Green. Aristote fut le premier à préférer une vérité prosaïque à l'amitié d'un poète - l'une des premières goujateries des raisonneurs.

Autour de la relation mot - chose, il y a toujours un nuage d'indéterminations, mais le propre du mot poétique est, que ces écarts produisent une mélodie, faite de sons et de sens. Quand ces pulsations n'ont qu'une faible amplitude, la prose surgit. La musique poétique s'inscrit dans la verticalité ; les tableaux prosaïques s'étendent dans l'horizontalité.

Toute pensée est un dialogue, mais parmi tous les dialogues le plus utile, pour la justesse et la justification de la pensée, est celui avec d'autres langues. Le grec aida les Allemands à cultiver l'abstrait ; le latin apprit aux Médiévaux le laconisme ; l'allemand rendit plus poétique la pensée des Français et des Russes. L'Américain, aujourd'hui, favorise l'horizontalité, la platitude, la prose, qui sont la

mort de la pensée.

L'étrange trajectoire du sillon – *versus* – laissé par une charrue – la poésie (le vers) et la prose (*pro-versus*) partageant la même étymologie. *La poésie, c'est la charrue, remontant les couches profondes* - Mandelstam - *Поэзия - плуг, глубокие слои оказываются сверху*. Brueghel le vit bien.

Au-dessus de nos représentations, se forment deux langues : celle de la prose et celle de la poésie. La première est propre au savoir, à la science, à la vérité-finalité au sens scolastique du terme. La seconde se dédie à la beauté, à la philosophie, à la vérité-commencement. Au centre se trouveront soit une représentation validante, soit un langage qui chante. La précision mécanique ou l'imagination organique. Règne de la nécessité ou de la liberté.

La métaphore est au centre et de la philosophie et de la poésie ; mais chez le philosophe-prosateur, elle est vêtue et chargée de paillettes conceptuelles ; elle est nue, coquette et sensuelle, chez le poète.

Le mot devient littéraire, lorsqu'il ne s'identifie plus ni avec la chose ni avec le concept. Ce troisième univers, ce refuge des mots exilés, la Métaphorie Intérieure, a ses propres horizons et ses propres raisons. Le concept serait une métaphore fixe (*usuelle Metapher* de Nietzsche). *Tous les termes philosophiques sont des métaphores, des analogies figées* - H.Arendt - *Alle philosophischen Termini sind Metaphern, erstarrte Analogien* - la philosophie ne peut donc être que poétique. Et que des prosateurs invétérés continuent leurs misérables mises en garde : *Que le philosophe se méfie de métaphores* - Berkeley - *A metaphoris autem abstinendus philosophus*.

La poésie n'est jamais dans les choses ou dans les mots. Elle est rarement dans les relations entre les choses et presque toujours – dans le vertige de l'accès aux choses et aux relations. C'est pourquoi, pour tout poème, une traduction mot-à-mot ou chose-à-chose, dans une langue étrangère, débouche, fatalement, sur

une grisaille prosaïque, puisque les plus belles ressources poétiques d'une langue se trouvent dans les méandres d'accès, tout littéralisme en poésie en signant l'acte de décès. Le brillant ne passe pas par le littéralisme.

Dans l'écriture, l'esprit prosaïque, au calme plat, navigue entre choses et concepts ; le talent, c'est-à-dire l'âme poétique, produit la houle des mots.

Le plaisir, intellectuel ou sensuel, humain ou animal, telle est l'origine de mes penchants mystique et esthétique. Mais le Bien défie toute explication d'origines ou de causes, aucun passage de l'être au faire n'y est percevable. Les sermons et discours n'y mènent nulle part, n'y sont crédibles que le chant, la prière ou la honte.

La Bible promet une bonne circulation sur les routes planes du bon et des chutes sur les routes tordues du méchant. Je préfère la méchanceté des pierres d'achoppement, qui empêchent l'aplanissement de chemins, droits, obliques ou circulaires. La marche aux panneaux fait oublier la danse aux anneaux.

Deux sortes de liberté humaine : en mystique – résister à la pesanteur, me fier à la grâce, me maintenir dans la hauteur de mon regard ; en esthétique – rester fidèle à l'audace de mon goût, garder l'intensité des commencements. Mais la liberté vraiment divine s'éploie en éthique – sacrifier la marche de mes actes à la danse de ma pitié et de ma honte.

Tout est dit ; le droit de créer des valeurs est une misère, puisque toutes les valeurs passèrent déjà en revue ; il ne reste que des vecteurs, c'est à dire l'indicible, qui ne vaudra que par son chant ou par sa musique ; aux valeurs marchandes ou marchantes, on ne peut opposer que des vecteurs, qui nous mettent en danse ou nous rendent sans prix.

Berdiaev : *Зло - страшное благо, плод и доказательство свободы человеческого духа -*
Le mal est un terrible bien, fruit et preuve de la liberté de l'esprit humain.

Le vrai Bien m'est donné avant même que je lève mon bras ; viser le mieux, cet ennemi du bon, c'est déjà engager un combat : *Tu gâches le bon, en luttant pour le mieux* - Shakespeare - *Striving to better, we mar what's well*. Même les anges sont contraints parfois à la lutte. Pour chuter. Déchus, ils font la bête et se servent de leurs ailes, pour marcher, au lieu de danser.

Ils appellent *salut* – une paix d'âme, résultant de nos péchés pardonnés ou oubliés, tandis qu'il serait une âme trouble et vibrante, reproduisant la musique de nos rêves immaculés. Le salut, c'est le triomphe de ta musique sur le silence de Dieu et le bruit des hommes.

Paradoxalement, c'est bien une paix d'âme qui nous livre le plus sûrement au désespoir, tandis que la plus belle espérance est promise à celui qui vibre au milieu des pulsions. La paix fait entendre le bruit (ou notre misère, dirait Pascal), l'inquiétude elle-même engendre de la musique.

Pour le bien, en valoir, le pouvoir, le vouloir, le devoir sont des attitudes intenables, puisque aucune traduction du Bien en connaissances, en puissance, en volonté, en loi n'est possible. Et le valoir signifierait en faire un autel, sur lequel je déposerais mes nobles inactions. Le Bien est peut-être ma seule fibre surnaturelle, vouée à la musique et récalcitrante au bruit des actes, des mots, des pensées.

Jadis, la poésie de l'art apportait aux cœurs, bronzés ou brisés, un complément de l'âme, nous permettant de ne pas succomber au poids de la raison prosaïque. Mais, visiblement, la vie fut prédestinée à se réduire aux algorithmes ; il s'agit, désormais, de dresser un bûcher funèbre pour nos rythmes d'antan, pour nos livres et nos étoiles : *La Loi de la vie se grave dans des ordinateurs et non plus dans des livres* – M.Volochine - *Законы жизни вписаны не в книгах, а в машинах*.

La musique de ta vie ou de ta création naît du frisson, de celui de ton regard sur ton étoile ou de celui de tes métaphores, les deux – indispensables, pour faire

vibrer tes cordes poétiques ou pour faire taire tout bruit prosaïque. *Il faut trembler pour grandir* - R.Char.

L'homme est union de l'organique (ce qui vit des commencements mystérieux) et du mécanique (ce qui propage des impulsions initiales), et l'ennui de la modernité est qu'on mécanise l'organique (en traduisant tout mystère poétique en prosaïques problèmes) et organise le mécanique (en substituant à la verticalité créative une horizontalité collective).

Jadis, même le prosateur le moins inspiré se considérait tenu à réserver une place à l'homme de rêve et aux abstractions sentimentales. Aujourd'hui, même les maîtres ne s'identifient qu'avec l'homme d'action ou avec de mornes abstractions professorales.

Tant que l'ignorance et le doute, divers et variés, ravageaient les hommes, leurs vérités furent souvent différentes. Avec le savoir consensuel, presque toutes les vérités devinrent aujourd'hui communes et même triviales. Et même les mensonges, jadis personnels ou poétiques, sont maintenant prosaïques et collectifs : *Si, au moins, leurs mensonges étaient à eux-mêmes* - Dostoïevsky - *Хоть бы врал-то они по-своему.*

Depuis trois millénaires, l'artiste affichait sa musique et sa solitude. Aujourd'hui, *il y a quelque chose d'horriblement faux dans cette culture, enivrée par le bruit et le grégarisme* - [C.Steiner](#) - *there is something terribly wrong with a culture inebriated by noise and gregariousness*. Moi, je n'y vois qu'une sordide sobriété, une sordide vérité et un sordide bruit, celui du présent gluant.

La seule raison, pour laquelle l'homme moderne perdit toute sensation de sa terrible solitude et n'y prête plus l'oreille, c'est le brouhaha incessant, dans lequel il est plongé, et qui camoufle sa solitude. À la longue, la solitude, abrutie par le bruit, finit par reproduire les échos des foires. Troupeau de solitaires ! Comme la musique de régiment, qui conduisait jadis dans des casernes.

A.Blok : *До человека без музыки сейчас достучаться нельзя - La musique est aujourd'hui le seul moyen d'atteindre l'homme.* Le robot n'a besoin ni de rythmes ni de tonalités, ses messages s'énoncent en platitudes linéaires, sans saccades ni roulades. Le robot, c'est l'homme de la version courante, et la musique nous renvoie aux sources. La caresse, que je mets au Commencement, est la préférence donnée au mystère face aux problèmes, ou à la musique face aux bruits ; et A.Blok peut-être, avait raison : *Au commencement était la Musique - В начале была музыка.* D'autant plus que la musique est la caresse de l'âme.

L'inspiration, c'est l'élan, l'état d'âme exaltée, l'état encore dépourvu de mots, d'images, de pensées, l'état que connaît tout homme, mais seul un talent trouve son expression, débouchant sur un sens imprévisible.

L'homme de nature est fait pour guetter, chasser, dévorer ; des mutations par la culture lui apprirent à légiférer, à voter, à consommer. Seuls les solitaires, aux appétits et goûts immatériels, se découvrent des ailes invisibles, arrêtent de ramper et cherchent à voler. Les ailes ne poussent que dans l'imagination des poètes, l'humanité prosaïque, ignorant les rêves, en est dépourvue.

Je ne prête l'oreille aux *sermons* ou *dissertations* que si je sens, à leur origine, un désert et non pas des bibliothèques ou cimetières. On peuple de silence le désert du soi, désert d'initiés. Ce bon silence (*das rechte Schweigen* de Heidegger, si proche de celui de Wittgenstein), que seul un maître sait traduire en mots. Une autre tâche de la philosophie devrait consister à écouter le bruit profond et tragique de la vie, pour le traduire en musique, haute, héroïque et consolante. Et peu importe, si cette musique était reconvertie en bruit difforme, par les oreilles modernes robotiques.

Tout ouvrage philosophique doit faire appel à la chimie des réactions entre les *concepts* à valences connues et à l'alchimie des rencontres inattendues entre les *mots* à valeurs imprévisibles.

Quand, dans les affaires du monde, je vois la raison, le calcul, le sens évincer le rêve, je pense, ironiquement, aux innombrables absurdistes vouer le futur au règne du chaos : *Si la littérature d'avenir doit devenir absurde, le monde le serait aussi, pour ne plus être seulement tragique, romantique et religieux* - Chesterton - *If nonsense is to be the literature of the future, the world must not only be the tragic, romantic, and religious, it must be nonsensical also.*

Les définitions et leurs applications – telles sont les fonctions de l'intellect. Le cœur – défini sans applications validées ; l'esprit – définitions et applications ; et *l'âme est un prolongement de l'homme dans l'indéfini* - Hugo – et ses applications indubitables sont des passions, dont l'art est le chantre.

La liberté est le signe de vie de notre esprit, et la palpitation – celui de notre âme. Ces signes s'illuminent soit à l'extérieur, soit à l'intérieur de notre corps. D'abord, par l'esprit et par l'âme tâtonnants, nous vivons notre enfance, autour de nous ; ensuite, c'est l'enfance, s'appuyant sur nos âmes et esprits d'adultes, vit en nous. On devient mouton, en perdant la liberté ; en perdant la palpitation, on devient robot.

Le nombre et ses relations, ainsi que leurs propriétés, furent généralisés en tant de concepts abstraits et gardant le même degré d'harmonie, d'élégance et d'émerveillement que tout artiste devrait s'imprégner de ce seul savoir universel, même n'allant pas plus loin que l'arithmétique ou la géométrie.

Jadis, le rêveur ou le savant poétisaient, respectivement, l'avenir ou le passé ; aujourd'hui, tous sont obsédés par la prosaïsation du présent, la seule époque qui compte à leurs yeux. La promiscuité du présent suffit désormais aux profondeurs scientifiques et aux hauteurs littéraires.

La hauteur est peut-être équivalente à la profondeur sans épaisseur. Au discours dont l'architecture consacre et accueille le silence. Mais les mots ne

viennent pas du silence, mais d'une musique, naissante dans le désir. Mais si les mots ratent la représentation musicale, ils retomberont dans le silence. La musique des rêves est abandonnée par les interprètes modernes, qui ne reproduisent plus que le bruit des idées et du monde.

Le pessimiste voue son ouïe aux bruits du monde et en conçoit le dégoût ; l'optimiste est un introspectif, retrouvant, au fond de soi-même, les échos du monde, échos électifs, fidèles et musicaux. Le premier est presque toujours grégaire et hypocrite ; le second est solitaire et imaginatif.

L'ennui insupportable de décrire un homme réel ; la jouissance irrésistible à rester en compagnie d'un homme de rêves invisibles, n'existant que dans un élan vers l'inaccessible, dans un amour ineffable, dans une noblesse inutile, dans une mélancolie indicible, dans une solitude inévitable. Seule la musique peut nous en approcher ; c'est pourquoi j'évite le bruit du réel et poursuis la mélodie de l'idéal.

Index des Auteurs de Citations

Adorno Th.	97	Coleridge S.T.	86	Homère	11,58,79,
Alain	97	Confucius	29,40		95
Andréev L.	98	Custine AL.	54	Horace	83
Anselme	20	Dante	62	Hugo V.	II,52,82,107
Apulée	14	Debray R.	12,50	Jakobson R.	91
Aragon	41,101	Descartes R.	26	Jankelevitch V.	30
Arendt H.	102	Dickinson E.	82	Jésus	38,42
Aristote	I,32,92	Disraeli B.	24	Jonas H.	51
St Augustin	38,40,76	Donne J.	47	Johnson S.	94
Avicenne	35,47,63	Dostoïevsky F.	29,52,	Joubert J.	6,15,23,66
Bachelard G.	97		101,105	Joyce J.	50
Bakhtine	30	du Bellay J.	41	Juvénal	99
Bacon F.	69	Mre Eckhart	6	Kandinsky W.	59
Badiou A.	13	Einstein A.	10,38,39,	Kant E.	8,25,66,83
Bakhtine	51		74	Kierkegaard S.	46
Bataille G.	8,93	Eliot T.S.	37	Kleist H.	71
Baudelaire Ch.	II,49,	Éluard P.	63	Koestler J.	41
	69,78,101	Emerson R.W.	40,46	Kojève A.	97
Baudrillard J.	58,97	Empédocle	9	Kraus K.	17,41
Beaumarchais P.A.	9,39	Eschyle	8,75	Lacan J.	29
Beethoven L.	14,58,82	Ferrat J.	101	La Fontaine J.	95
Benn G.	51,74	Fitzgerald S.	17	Lamartine A.	24
Berkeley G.	102	Flaubert G.	8,15,93	Lao Tseu	35
Berdiaev N.	103	Foucault M.	66	Lec S.	8
Bernanos G.	84	François d'Assise	37	Leopardi G.	12,23,52
la Bible	40,73,101	Gibran	90	Levinas E.	23
Blanchot M.	93	Goethe W.	II,17,42,	Lichtenberg G.	74
Bloch E.	51		71,97	Loyola I.	10,62
Blok A.	106,106	Gracián	50	Machiavel	50
Boehme J.	10	Green J.	101	Maistre J.	63,96
Boratynsky	29	Hamann J.G.	80,89	Mallarmé S.	101
Bouddha	83	Hegel G.	15,28,	Malraux A.	8
Broch H.	35		30,44,64	Mandelstam O.	101,102
Carlyle Th.	87	Heidegger M.	5,6,7,	Marc-Aurèle	40,96
Celan P.	90,97		23,26,30,39,50,56,	Marcel G.	40
Céline F.	9,9		72,82,97,106	Marot C.	61
Char R.	29,67,85,105	Heine H.	46,72	Montaigne M.	24
Chateaubriand F.	II,15,	Hemingway E.	97	Mozart W.A.	14
	72	Henry M.	82	Nabokov V.	II,15,22
Che Guevara E.	35	Hésiode	94	Nietzsche F.	II,6,9,13,
Chesterton J.G.	73,107	Hesse H.	53,57,87		14,15,19,22,23,25,
Chestov L.	89	Hobbes Th.	24		37,41,47,53,54,57,
Cioran E.	13,43	Hölderlin F.	7,18,82,		59,66,67,67,68,69,
Cocteau J.	101		90,96,97		76,77,79,95,101,102

Novalis	5,12,26	Sartre J.P.	24	Thibon G.	12
Ortega y Gasset J.	55	Schiller F.	87,90	Thomas d'Aquin	63
Ovide	46	Schlegel F.	7,21	le Trismégiste	67
Pascal B.	36,104	Schopenhauer A.	15	Tsvétaeva M.	29,44,55
Pasternak B.	22,100	Schubert F.	61	Twain M.	52
Paz O.	55	Sénèque	43,44	Unamuno M.	11,49,88
Péguy Ch.	76	Serres M.	61	Valéry P.	5,13,19,
Pessoa F.	17,55	Shakespeare W.	104		19,20,22,27,53,66,
Pétrarque	48,56	Shelley P.B.	45		95
Platon	I,9,50,92	Socrate	38,42,75,86	Verdi G.	14
Plotin	100	Soloviov V.	76	Virgile	77
Pope A.	85	Spaeth G.	11	Volochine M.	104
Pouchkine A.	II,23	Spinoza B.	24,62	Voltaire A.	6,20
Prokofiev S.	20	Steiner G.	75,90,91,	Wagner R.	14,16
Proust M.	66		98,105	Wittgenstein L.	6,7,17,
Quintilien	20	Stendhal	100		24,37,91,92,97,106
Rachmaninov S.	14	Strabon	16	Yeats W.B.	51
Ricœur P.	10	Stravinsky I.	14	Zamiatine E.	16
Rilke R.M.	41,82,91	Suarès A..	56	Zweig S.	59
Rimbaud A.	II,40	Tagore R.	96		
Rivarol A.	7	Tchaïkovsky P.	14		

Table des Matières

Avant-propos	I
--------------	---

Valoir	5
--------	---

Devoir	35
--------	----

Vouloir	61
---------	----

Pouvoir	81
---------	----

Index des Auteurs	109
-------------------	-----

L'existence humaine se déroule dans deux sphères, presque sans intersection, - la réalité et le rêve. Il est, donc, normal de chercher dans notre conscience des oppositions entre ce qui est lyrique et ce qui n'est que pragmatique. Tout ce qui est lyrique se réduit aux métaphores : l'art, la noblesse, l'intelligence, le bien, la solitude, l'amour, la proximité. On peut leur opposer des concepts : la science, le calcul, la règle, la société, l'intérêt, l'égoïsme.

Le contenu penche du côté philosophique. Ce genre d'écriture poétique étant plus évolué outre-Rhin, la prépondérance germanique, dans les citations, est justifiée. D'autres auteurs – grecs, latins, français, russes, italiens, espagnols – complètent la liste de mes lectures habituelles. En tout cas, toutes les citations ne servent que de cadres à mes propres tableaux.

Enfin, mon goût intellectuel fait apprécier le commencement beaucoup plus que le parcours ou la finalité (ces deux dernières démarches devraient relever du lecteur). Dans l'art du commencement, rien ne vaut un aphorisme, d'où le déni du questionnement, des développements inertiels ou techniques. Je ne présente que des réponses particulières, ouvertes aux questions universelles. Je sais que tous pratiquent l'inverse.

